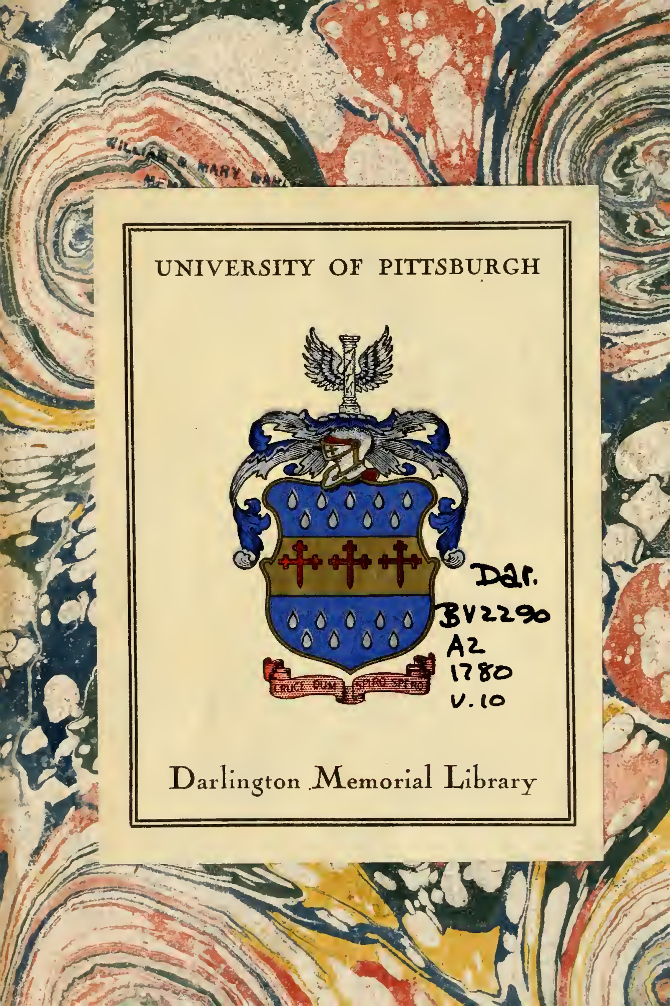
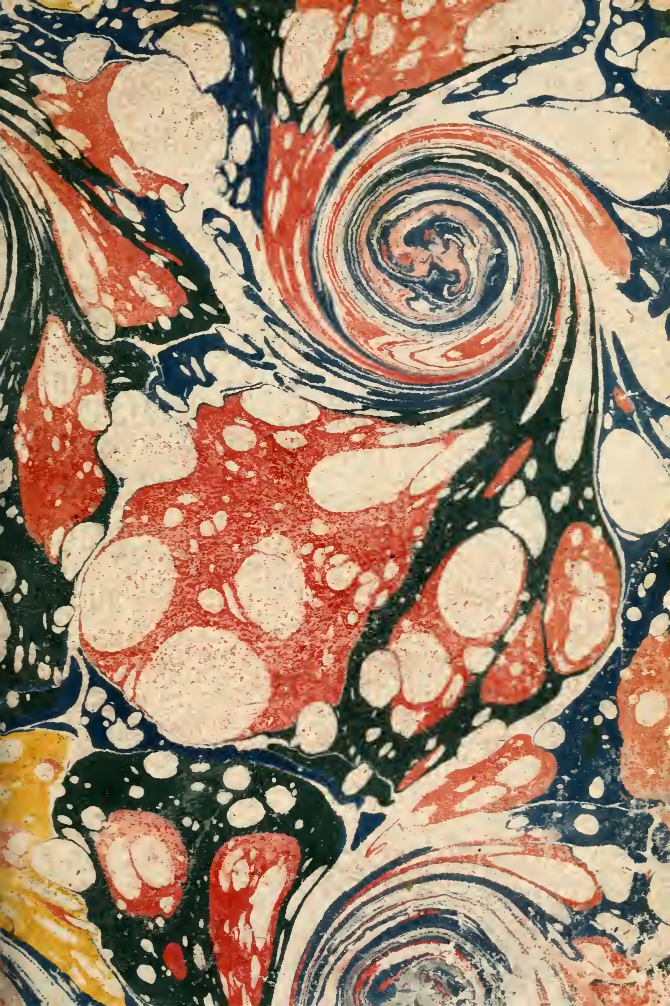



UNIVERSITY OF PITTSBURGH
CRUCE DUM SPIRO SPERO
Darlington Memorial Library



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME DIXIEME.

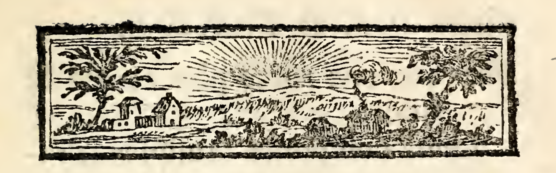


A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE
DES MÉMOIRES
DE L'INDE.

La Miſſion de l'Inde offre encore un vaſte champ à notre curioſité & à notre édification. Ce pays autrefois ſi connu par ſes richeſſes & même par ſes lumieres, étoit preſque oublié de l'Europe ; ce n'étoit que par de longs détours qu'on pouvoit y arriver, & la Perſe étoit comme le canal & l'unique entrepôt de ſes épiceries, de ſes toiles, de ſes pierreries, &c.

Les Portugais qui dans les 15e & 16e ſiecles ſe ſignalerent par tant de découvertes & d'entrepriſes, pénétrerent dans ces con-

trées par une route plus courte & plus facile.

Leurs conquêtes brufques & rapides étonnerent des peuples lents, timides, & la plûpart mécontens de l'efpece d'efclavage dans lequel ils gémiffoient ; il y en eut qui pour en être délivrés fe jetterent entre leurs bras. Mais ces nouveaux Colons, prefque tous aventuriers, qui n'avoient d'eftimable que leur bravoure, appefantirent encore leur joug, & encherirent quelquefois fur les vexations, fur la cruauté des Maures & des Marattes, qui ravageoient tour-à-tour ces belles & fertiles régions. Ils ne refpecterent point affez les ufages & les préjugés nationaux, ils attenterent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux.

Auffi les habitans de l'Inde en conçurent-ils une haine, un mépris, une horreur qui s'eft confer-

vée & qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indiſtinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vaſtes contrées de l'Aſie, tire ſon nom du fleuve *Indus*, qui prenant ſa ſource vers le mont Caucaſe, après l'avoir traverſé du nord au midi, va ſe jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la Grande Tartarie, dont elle eſt ſéparée par le mont Caucaſe, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental, & la Perſe à l'occident. On la diviſe en trois parties, qui ſont l'Inde ſeptentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé communément l'Indouſtan; la preſqu'iſle occidentale deçà le Gange, & la preſqu'iſle orientale delà le Gange.

Les Marattes régnoient autrefois dans ces deux dernieres parties; le Mogol les en a preſqu'entiérement chaſſés, mais l'on y voit encore quelques-uns des an-

ciens Souverains ſans ceſſe expoſés aux courſes déſaſtreuſes ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens ſe ſont établis ſur les côtes, où ils ont des villes & des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richeſſes qu'y recueillirent les Portugais, & qu'ils firent paſſer en Europe après leurs premieres expéditions, devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignoroit la route qui conduiſoit dans ces régions, & pour y parvenir on ne tiroit aucune lumiere des Portugais, que l'intérêt & la politique empêchoient de publier les journaux de leurs voyages. On tenta cependant, on eſſaya de leur dérober ou du moins de partager un commerce ſi lucratif.

Il y eut dès le 16e ſiecle pluſieurs aſſociations pour aller à la découverte. L'amour du gain ne

ſe rebuta pas des malheurs des premieres entrepriſes, & pluſieurs Puiſſances maritimes parvinrent enfin à ſe former des établiſſemens, ſoit aux dépens des Portugais, ſoit aux dépens des Princes qui régnoient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la ſuite, & après beaucoup d'autres Nations de l'Europe, & la Compagnie des Indes y fit l'acquiſition de Pondichéry & de quelques autres Places dans le Bengale & ſur la côte de Coromandel.

Louis XIV qui n'avoit pas moins de zèle pour la religion que pour la perfection des arts & la ſûreté du commerce de ſes ſujets, s'occupa du ſoin d'y envoyer des Miſſionnaires chargés d'entretenir chez les François l'amour & le goût de la vertu, & de porter chez les Nations infidelles les lumieres de l'Evangile. M. Colbert, ce Miniſtre ſi ſage, ſi zélé pour la

gloire de son Maître & les intérêts de la Religion, regarda la conversion de tant de Peuples plongés dans les ténebres de la gentilité, comme une entreprise utile à la France, & glorieuse au grand Prince qui l'honoroit de sa confiance.

Il songeoit à faire passer dans l'Inde des Missionnaires animés du desir du salut des ames & habiles dans les sciences de l'Europe. La mort retarda l'exécution d'un si noble projet; mais M. le Marquis de Louvois, plein du même esprit & de la même ardeur, voulut, quelques années après, se servir de l'occasion de l'Ambassade qu'on envoyoit à un des plus puissans Rois des Indes (le Roi de Siam pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des Ouvriers apostoliques aux Supérieurs des Jésuites; & comme leurs Colleges, sur-tout ceux où les jeunes Jésuites

faiſoient leurs études de théologie, étoient comme autant de fervens Séminaires des Miſſions étrangeres, on trouva à Paris, dans le ſeul Collège de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand nombre de Miſſionnaires qu'il n'y avoit de places ſur les vaiſſeaux.

On en choiſit ſix que leur vertu & leur habileté dans les mathématiques rendoient propres pour cet important deſſein. Louis XIV voulut qu'ils partiſſent avec le titre honorable d'Académiciens; & par un privilege unique & qui ne devoit pas tirer à conſéquence, les fit recevoir à l'Académie des Sciences avant leur départ. C'étoient les Peres Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet & Visdelou.

Le mérite de ces premiers Miſſionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majeſté eut la bonté d'en envoyer

quinze autres ; ceux-ci furent ſuivis quelque temps après par plus de ſoixante, qui ſe ſont répandus dans preſque tous les Royaumes des Indes, & qui ont été ſucceſſivement remplacés tant que la Société a ſubſiſté. Ce ſont leurs lettres que nous préſentons de nouveau au public, & que nous eſpérons qu'il accueillera & qu'il lira avec intérêt.

Chaque Miſſion a ſes peines, & eſt parſemée de croix qui lui ſont particulieres. Celle des Indes paroît les réunir toutes ; étude des langues, ſolitude, habitation incommode, climat brûlant, courſes fréquentes & dangereuſes, vie auſtere, uſages ſinguliers, privation de toutes les douceurs, de tous les agrémens & de preſque tous les beſoins néceſſaires en quelque ſorte à l'entretien de la vie, & par-deſſus tout, une prévention dans les Indiens qui rend

leur converſion extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit, il faut devenir Indien ſoi-même, en prendre le ton, les manieres, l'habillement, la nourriture, & leur cacher ſur-tout qu'on eſt Européen.

C'eſt pour ſe mettre à couvert d'un pareil ſoupçon, qu'après avoir appris la langue & les coutumes du pays, ils s'habillent à la façon des Pénitens Indiens, & qu'ils ſe diſent *Sanias Romabouri*, c'eſt-à-dire, Prêtres ou Religieux Romains venant du nord. C'eſt pour cela qu'ils s'aſſujettiſſent à tous leurs uſages, quelques gênans & quelque rebutans qu'ils ſoient; qu'ils s'aſſeyent à terre les jambes croiſées, qu'ils mangent auſſi à terre, ſans rien toucher de la main gauche, ce qui ſeroit, ſelon l'opinion de ces Peuples, tout-à-fait contraire aux regles de la politeſſe & de la bienſéance; qu'ils obſervent un jeûne continuel, ne faiſant qu'un

ſeul repas par jour, qui conſiſte en quelques fruits, quelques légumes, & un peu de riz cuit à l'eau; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs & le poiſſon, qui ſont les alimens ordinaires des autres Nations, ſont abſolumeut interdits à un Miſſionnaire des Indes. Si les premiers Miſſionnaires de Maduré euſſent héſité à embraſſer ce genre de vie dans toute ſa rigueur, leur zèle eût été très-infructueux, & ils n'auroient pas converti, comme ils ont fait pluſieurs Brames, & plus de cent cinquante mille Idolâtres. C'eſt en uſant des mêmes moyens, & en prenant les mêmes précautions que s'eſt établie la Miſſion de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette averſion inſurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des perſonnes qui s'intéreſſent au progrès de la Religion dans les Indes, ont ſou-

haité d'avoir là-deſſus un éclairciſſement que je me fais un plaiſir de leur donner, & qui ſervira à faire mieux connoître le génie & les mœurs de la nation Indienne.

Pour cela il faut ſuppoſer deux choſes qu'on a touché légérement dans pluſieurs lettres de ce recueil.

La premiere, que les Indiens ſont partagés en diverſes claſſes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Caſtes. Il y en a trois principales : la Caſte des *Brames*, qui eſt celle de la haute nobleſſe ; la Caſte des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite nobleſſe ; & la Caſte des *Choutres*, c'eſt-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Caſtes qui ſont d'une grande étendue, il y en a une quatrieme, qu'on appelle la Caſte des *Parias*, qui comprend la plu-vile populace ; elle eſt regardée de toutes les autres comme une Caſte infâme, avec laquelle on ne peut

avoir de commerce ſans ſe perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *Parias* va ſi loin, que tout ce qu'il touche devient ſouillé, & eſt hors d'état de ſervir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur eſt pas permis d'habiter les villes, ils doivent s'en éloigner, & placer leurs villages à une certaine diſtance qui leur eſt preſcrite.

Chacune de ces Caſtes principales ſe partage en d'autres Caſtes qui lui ſont ſubordonnées, & dont les unes ſont plus nobles que les autres. La Caſte des *Choutres* renferme le plus de ces Caſtes ſubalternes : on comprend ſous le nom de *Choutres*, les Caſtes des Marchands, des Laboureurs, des Orfévres, des Charpentiers, des Maçons, des Peintres, des Tiſſerans, &c. Chaque métier eſt renfermé dans une même Caſte, & il n'y a que ceux de cette Caſte qui puiſſent s'y employer.

Ainſi un Charpentier ſeroit ri-

goureuſement puni s'il ſe mêloit du métier d'un Orfévre. Il y a pourtant certaines profeſſions auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque Caſte qu'il ſoit parmi les *Choutres*, telles que ſont celles de Soldat, de Marchand & de Laboureur. Mais il y en a d'autres qui raviliſſent infiniment ceux qui les exercent; par exemple, en pluſieurs endroits de l'Inde, on met au rang des *Parias*, les Pêcheurs, les Pâtres, les Cordonniers, & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La ſeconde choſe qu'il eſt bon de remarquer, c'eſt qu'un Indien ne peut, ſans ſe dégrader, prendre ſes repas avec ceux d'une Caſte qui eſt inférieure à la ſienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette Caſte. Ainſi il faut que ce ſoit un *Brame*, & non pas un *Choutre*, qui prépare à manger à un autre *Brame*.

Il en eſt de même du mariage,

que perſonne ne peut contracter hors de ſa Caſte. Celui qui ſe ſeroit allié avec ceux d'une Caſte inférieure, ſeroit déshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chaſſé pour toujours de ſa propre Caſte.

Enfin on ne peut exprimer juſqu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur nobleſſe, l'eſtime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les uſages de toutes les autres Nations.

Il eſt aiſé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'eſt pas poſſible qu'ils reviennent jamais. Lorſque les Portugais vinrent pour la premiere fois aux Indes, ils n'obſerverent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle diſtinction de Caſtes, ils ſe mêlerent indifféremment parmi les *Parias*, ils en prirent même à leur ſervice, & dès-lors le mépris que les Indiens avoient pour les *Parias*,

passa jusqu'aux Portugais, & s'est toujours perpétué depuis ce temps-là.

Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais ; ils ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande, sans se contraindre & sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la Nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entr'eux, leurs excès dans l'usage du vin, & la familiarité avec laquelle ils traitoient les Ministres de leur Religion ; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maîtres & de Docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens, à l'égard des Européens, cette aversion extrême

dont il eſt parlé ſi ſouvent dans les lettres des Miſſionnaires. Ce ſont ces triſtes préjugés qui entretiennent dans ſon aveuglement un peuple qui paroît avoir d'ailleurs d'aſſez heureuſes diſpoſitions pour la vertu.

Les Miſſionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre ſainte Religion, ni à leur faire ſentir l'extravagance de leurs ſuperſtitions; ils n'ont pas même de grands ſacrifices à leur demander; preſque tous ſont trop pauvres pour entretenir deux femmes, rien n'égale leur modération & leur ſobriété; ils ne ſont pas riches, ils craignent même de le paroître, & ils n'ont pas par conſéquent la plupart des vices que produiſent & qu'entretiennent le luxe & l'opulence. Mais le reſpect humain les arrête, ainſi que l'amour de leur *Caſte*, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chaſſés ou méconnus.

Cependant malgré ces obſtacles les Miſſionnaires avoient réuſſi à y établir pluſieurs Chrétiennetés ferventes & nombreuſes. A force de ſoins, de travaux, de patience, & ſur-tout de prieres à celui qui donne l'accroiſſement, & ſans le ſecours duquel on arroſeroit en vain de ſes ſueurs ces terres arides & incultes, ils avoient fait luire & goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers eſt bien diminué dans cette abondante moiſſon, Dieu veuille leur donner des coopérateurs, & enfin des ſucceſſeurs qui les remplacent, & qui les ſurpaſſent en vertu & en talens.

Au reſte il ne faut pas croire qu'il ſuffiſe d'avoir du zèle & de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On doit y apporter de la diſpoſition pour l'étude des langues, beaucoup de pénétration & de préſence d'eſprit pour répondre aux objections des

Brames, qui ne manquent pas de ſubtilité, de la netteté, de la douceur, de la patience, & une ſorte d'induſtrie pour expoſer utilement & d'une maniere ſenſible, noble & frappante, nos dogmes ſacrés, des connoiſſances dans les mathématiques, dans la phyſique, & même dans la médecine, un eſprit d'obſervation & d'analyſe pour s'inſtruire ſoi-même & profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau & de ſingulier, & ſur-tout un grand courage qui ne s'étonne point des perſécutions, & qui ſçache ſe paſſer des ſuccès ſans ſe ralentir, ſans rien perdre de ſon ardeur.

Quels hommes pour les talens & pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les Legac, & tant d'autres qui ont travaillé dans ces Miſſions, & qui nous les ont fait connoître.

Auſſi, quoi qu'on en diſe, quand il s'agiſſoit d'aller aux Miſſions

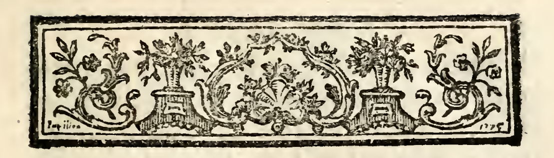
étrangeres, les Supérieurs des Jésuites se refusoient-ils presque toujours aux instances de ceux qui n'avoient montré que des talens médiocres, persuadés que quoique les succès dans ce saint ministere dépendent principalement de la grace, ils devoient faire de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux, pour coopérer & concourir à la bonne œuvre qu'on vouloit entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu rassembler sur Manille & les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les Missionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec assez de détail tout ce qu'on peut desirer de sçavoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs usages, de leur Religion, de leur police.

On verra avec une ſorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richeſſes, & où elle porte elle-même tant d'argent, n'eſt habité que par un peuple indigent & miſérable; que l'or qu'on y amaſſe eſt preſque tout enfoui, & qu'on n'y voit par-tout que l'image triſte & dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du deſpotiſme & de l'anarchie; le Chriſtianiſme qui eſt oppoſé à tout ce qui eſt mauvais, eſt bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la ſupporter patiemment, & nous pouvons aſſurer que les moins malheureux ſont ceux qui ont embraſſé la doctrine évangélique, & qui en ſuivent fidélement les ſaintes & ſublimes maximes.



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus, Supérieur de la Mission de Maduré, le 10 Février 1693, aux Peres de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Pere Jean de Brito.

MES RÉVÉRENDS PERES,

P. C.

Je ne sçai, si nous devons nous affliger de la mort de notre cher Compagnon,

le Pere Jean de Brito, & pleurer la perte que cette Chrétienté vient de faire d'un Pasteur plein de zèle & d'un Missionnaire infatigable : ou si nous devons nous réjouir des avantages que cette Eglise naissante retire de la mort d'un généreux Confesseur de Jesus-Christ, qu'elle vient de donner au Ciel. Car s'il est vrai, comme dit un Pere, que le sang des Martyrs est une semence féconde de nouveaux Chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'espérer que cette Chrétienté va fructifier au centuple, & s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient ?

Permettez-moi donc, mes Révérends Peres, de vous inviter à remercier Dieu avec moi, d'avoir donné des martyrs à cette Eglise, & d'avoir fait la grace à un de nos frères de répandre son sang pour la Religion de Jesus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous, si nous étions destinés nous-mêmes à une semblable mort ! Tâchons de ne nous en pas rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle, travaillons avec plus de courage & plus de ferveur que jamais au salut de ces infideles rache-

tés par le ſang du Sauveur ; & regardons le martyre de notre ſaint Compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer, & de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grace.

Vous ſçavez qu'il y a environ ſix ans que *Ranganadadeven*, Prince de *Maravas* (1), après voir fait ſouffrir de très-cruels tourmens au Pere Jean de Brito, lui défendit, ſous peine de la vie, de demeurer & de prêcher l'Evangile dans ſes Etats. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéiſſoit à ſes ordres. Le Serviteur de Dieu, qui étoit alors Supérieur de la Miſſion, pour ne pas irriter ce Prince infidele, ſe retira ſur le champ du *Maravas*, dans le deſſein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner entiérement une nombreuſe Chrétienté qu'il avoit établie avec des ſoins & des fatigues incroyables; & bien loin de craindre les menaces qu'on lui faiſoit, il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défenſe de la foi. Mais Dieu ſe contenta alors de ſa

(1) Le *Maravas* eſt un petit Royaume entre le *Maduré* & la côte de la Pêcherie.

bonne volonté. Comme il étoit ſur le point de retourner au *Maravas*, nos Supérieurs l'envoyerent en Europe en qualité de Procureur Général de cette Province. Il obéit, & arriva à Lisbonne ſur la fin de l'année 1687.

Le. Roi de Portugal, dont il étoit connu, & auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joye de ſon retour, & voulut le retenir à ſa Cour pour des emplois importans. Mais le ſaint homme, qui ne reſpiroit que la converſion des infideles, s'en excuſa fortement. *Votre Majeſté*, dit-il au Roi avec reſpect, *a dans ſes Etats une infinité de perſonnes capables des emplois dont elle veut m'honorer; mais la Miſſion de Maduré a très-peu d'ouvriers: & quand il s'en préſenteroit un grand nombre pour cultiver ce vaſte champ, j'ai l'avantage par-deſſus ceux qui s'y conſacreroient, de ſçavoir déja la langue du pays, de connoître les mœurs & les loix de ces peuples, & d'être accoutumé à leur maniere de vie, qui eſt fort extraordinaire.*

Le Pere de Brito, ayant ainſi évité le danger où il étoit de demeurer à la Cour de Portugal, & ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, ne penſa plus

qu'à partir de Lisbonne, & qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa (1), il prit des mesures pour revenir dans cette Mission, dont on l'avoit nommé visiteur. Comme il brûloit du zèle de la maison de Dieu, il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage, ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans le *Maduré.* Ensuite, il se rendit auprès des *Maravas*, ses chers enfans en Jesus-Christ, qui faisoient toutes ses délices. Il y a, comme vous sçavez, plusieurs Eglises répandues dans les forêts de ce Pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable, & avec de grandes incommodités. Les Prêtres des Gentils se déchaînerent contre lui, & leur haine alla si loin, qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie, & qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de suite dans le même lieu, sans courir de grands

(1) C'est la Ville capitale des états que les Portugais possédent dans les Indes.

risques. Mais Dieu le soutenoit dans ces dangers, & dans ces fatigues, par les grandes bénédictions qu'il daignoit répandre sur ses travaux Apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le *Maravas* depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille Catéchumenes, & de convertir un des principaux Seigneurs du pays. C'est le Prince *Teriadeven*, à qui devroit appartenir la principauté de *Maravas*; mais ses ancêtres en ont été dépouillés par la famille de *Ranganadadeven*, qui y regne à présent. Comme la naissance & le mérite de *Teriadeven* le font considérer, & aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, & fut l'occasion de la mort du Pere de Brito. Ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Médecins du pays jugeoient mortelle. Réduit à la derniere extrêmité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux Dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des Chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le Pere de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un Catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il avoit, disoit-il, toute

ſa confiance. Le Pere ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un Catéchiſte alla trouver le malade, récita ſur lui le ſaint Evangile, & au même inſtant le malade ſe trouva parfaitement guéri.

Un miracle ſi évident augmenta le deſir que *Teriadeven* avoit depuis longtemps de voir le Prédicateur d'une loi ſi ſainte & ſi merveilleuſe ; il eut bientôt cette ſatisfaction. Car le Pere ne doutant plus de la ſincérité des intentions de ce Prince, contre lequel il avoit été en garde juſqu'alors, ſe tranſporta dans les terres de ſon Gouvernement, & comme ce lieu n'étoit point encore ſuſpect aux Prêtres des Idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette ſolemnité ſe paſſa avec une dévotion extraordinaire de la part des Chrétiens, & avec un ſi grand ſuccès, que le Pere de Brito baptiſa ce jour-là de ſa propre main, deux cens Catéchumenes. Les paroles vives & animées du ſerviteur de Dieu, ſon zèle, la joie que faiſoient paroître les nouveaux Chrétiens, la majeſté des cérémonies de l'Egliſe, & ſur-tout la grace de Jeſus-Chriſt, qui voulut ſe ſervir de cette favorable conjoncture pour la converſion

de *Teriadeven*, pénetrerent ſi vivement le cœur de ce Prince, qu'il demanda ſur le champ le ſaint baptême. *Vous ne ſçavez pas encore*, lui dit le Pere, *quelle eſt la pureté de vie qu'il faut garder dans la profeſſion du Chriſtianiſme. Je me rendrois coupable devant Dieu, ſi je vous accordois la grace du Baptême, avant que de vous avoir inſtruit, & diſpoſé à recevoir ce Sacrement.*

Le Pere lui expliqua enſuite ce que l'Evangile preſcrit touchant le mariage. Ce point étoit ſur-tout néceſſaire, parce que *Teriadeven* avoit actuellement cinq femmes & un grand nombre de concubines.

Le diſcours du Miſſionnaire, bien loin de rebuter le nouveau Catéchumene, ne ſervit qu'à l'animer, & qu'à faire paroître ſa ferveur & ſon empreſſement pour le Baptême. *Cet obſtacle ſera bientôt levé*, dit-il au Pere, *& vous aurez ſujet d'être content de moi.* Au même inſtant, il retourne à ſon Palais, appelle toutes ſes femmes, & après leur avoir parlé de la guériſon miraculeuſe qu'il avoit reçue du vrai Dieu par la vertu du ſaint Evangile, il leur déclara qu'il étoit réſolu d'employer le reſte de ſa vie au ſervice d'un ſi puiſſant & d'un ſi bon maître; que

ce souverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme; qu'il vouloit lui obéir, & n'en avoir doresnavant qu'une seule. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit soin d'elles, que rien ne leur manqueroit, & qu'il les considéreroit toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu, jetta ces femmes dans une terrible consternation; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prieres, ni larmes pour gagner son mari, & pour lui faire changer de résolution; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de mesures, & résolut de venger sur le Pere de Brito, & sur les Chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisoit. Elle étoit niece de *Ranganadadeven*, Prince souverain de *Maravas*, dont j'ai déja parlé. Elle le va trouver pour se plaindre de la légereté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle étoit réduite, & implore l'autorité & la justice de son oncle. Elle lui dit que la résolution de *Teriadeven* ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus détestable Magicien, qui fût dans l'orient; que cet

homme avoit enſorcelé ſon mari, & qu'il lui avoit perſuadé de la répudier honteuſement, & toutes ſes autres femmes, à la réſerve d'une ſeule. Mais afin de venir plus heureuſement à bout de ſon deſſein, elle parla d'une maniere encore plus vive & plus preſſante aux Prêtres des Idoles, qui cherchoient depuis long-temps, une occaſion favorable pour éclater contre les Miniſtres de l'Evangile.

Il y avoit parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan*, fameux par ſes impoſtures, & par la haine irréconciliable qu'il portoit aux Miſſionnaires, & ſur-tout au Pere de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une ſi belle occaſion, de ſe venger de celui qui détruiſoit l'honneur de ſes Idoles, qui lui enlevoit ſes Diſciples, & qui par là le réduiſoit avec toute ſa famille à une extrême pauvreté, aſſemble les autres *Brames*, & délibere avec eux ſur les moyens de perdre le ſaint Miſſionnaire, & de ruiner ſa nouvelle Egliſe. Ils furent tous d'avis d'aller enſemble parler au Prince. Le Brame *Pompavanan* ſe mit à leur tête, & porta la parole. Il commença par ſe plaindre qu'on n'avoit plus de reſpect pour les Dieux; que pluſieurs Idoles étoient ren-

versées, & la plûpart des Temples abandonnés ; qu'on ne faisoit plus de sacrifices ni de fêtes, & que tout le peuple suivoit l'infame secte des Européens ; que ne pouvant souffrir plus longtemps les outrages qu'on faisoit à leurs Dieux, ils alloient tous se retirer dans les Royaumes voisins, parce qu'ils ne vouloient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irrités étoient prêts de prendre & de leurs déserteurs, & de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléroient avec tant de scandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer *Ranganadadêven*, qui étoit déja prévenu contre le Pere de Brito, & vivement pressé par les plaintes & par les larmes de sa niéce, & qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, sujet d'aimer le Prince *Teriadeven.* Il ordonna sur le champ qu'on allât piller toutes les maisons des Chrétiens, qui se trouvoient sur ses terres ; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance ; & sur-tout qu'on brulât toutes les Eglises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très-grand nombre de familles Chrétiennes furent entiérement ruinées, parce qu'elles ai-

merent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La maniere, dont on en usa avec le Pere de Brito, fut encore plus violente. *Ranganadedeven* qui le regardoit comme l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en saisît, & qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendoit, par la rigueur avec laquelle il le traiteroit, intimider les Chrétiens, & les faire changer de résolution.

Ce jour-là, qui étoit le huitieme de Janvier de cette année 1693, le saint Missionnaire avoit administré les Sacremens à un grand nombre de fideles, & soit qu'il se doutât de ce qu'on tramoit contre lui, soit qu'il en eût une connoissance certaine par quelque voie que nous ne sçavons pas, il conseilla plusieurs fois aux Chrétiens assemblés de se retirer, pour éviter la sanglante persécution, dont ils étoient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avançoit pour s'assurer de sa personne ; il alla au-devant d'eux avec un visage riant, & sans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils se jetterent sur lui impitoyablement, & le renverserent par terre à force de coups. Ils

ne traiterent pas mieux un *Brame* Chrétien nommé Jean, qui l'accompagnoit; ils lierent étroitement ces deux Confesseurs de Jesus-Christ, qui étoient bien plus touchés des blasphêmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu, que de ce qu'on leur faisoit souffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens, qui avoient suivi le Pere de Brito, & dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit sur lui, & par les opprobres dont on le chargeoit, en furent si animés & si affermis dans leur foi, qu'ils coururent avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme dans les chaînes, & ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces & les coups ne servoient de rien pour les éloigner, garotterent aussi ces deux innocentes victimes, & les joignirent ainsi à leur pere & à leur Pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état; mais le Pere de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, & dont les forces étoient épuisées par de longs & pénibles travaux, & par la vie pénitente qu'il avoit menée dans le *Maduré* depuis plus de vingt ans, se sentit alors

extrêmement affoibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las & si accablé, qu'il tomboit presque à chaque pas. Les Gardes, qui vouloient faire diligence, le pressoient, à force de coups, de se relever, & le faisoient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglans & horriblement enflés.

En cet état qui lui rappelloit celui où se trouva son divin maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les Confesseurs de Jesus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les *Brames* ont coutume de porter par les rues leurs Idoles comme en triomphe, & on les y laissa un jour & demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim & de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer, dont on les avoit chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité & la fureur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers *Ramanadabouram*, où le Prince de *Mara-*

vas tient sa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confesseur de Jesus-Christ. C'étoit le Catéchiste *Moutapen*, qui avoit été pris à *Candaramanicom*, où le Pere l'avoit envoyé pour prendre soin d'une Eglise qu'il y avoit fondée. Les soldats après s'en être saisis, brûlerent l'Eglise, abattirent les maisons des Chrétiens, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & conduisirent ce Catechiste étroitement lié à la ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joye à tous les serviteurs de Dieu, & le Pere de Brito se servit de cette occasion pour les animer à persévérer avec ferveur, dans la confession de la foi de JESUS-CHRIST. *Ranganadadeven*, qui étoit à quelques-lieues de sa ville Capitale, lorsque ces glorieux Confesseurs y arriverent, ordonna qu'on les mît en prison, & qu'on les gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le Prince *Teriadeven*, ce zèlé Catéchumene, qui étoit l'occasion innocente de toute la persécution, s'étoit rendu à la Cour, pour y procurer la grace de celui à qui il croyoit être redevable de la vie du corps & de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le Serviteur de Dieu

pendant tout le chemin, il pria les Gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considéroit. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce Prince. On ne traita plus le Pere avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, & de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jesus-Christ. Ils se présenterent en foule au Palais, vomissant des blasphêmes exécrables contre la Religion Chrétienne, & chargeant le Pere de plusieurs crimes énormes. Ils demanderent au Prince, avec de grands empressemens, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux *Teriadeven*, qui étoit auprès du Prince de *Maravas*, lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré & s'emporta vivement contre les Prêtres des idoles qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à *Ranganadadeven*, & le pria de faire venir, en sa pré-

sence, les *Brames* les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau Docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen sûr & facile de découvrir la vérité.

Le Prince se choqua de la liberté de *Teriadeven.* Il lui reprocha en colere qu'il soutenoit le parti infâme d'un Docteur d'une loi étrangere, & lui commanda d'adorer sur le champ quelques idoles qui étoient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, répliqua le généreux Catéchumene, *que je commette une telle impiété; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint Evangile : comment, après cela, oserois-je y renoncer, pour adorer les idôles, & perdre en même-temps la vie de l'ame & du corps?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Prince; mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adressa à un jeune Seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, & lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le baptême quelque temps auparavant, d'une très-facheuse incommodité, dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord; mais la crainte de dé-

plaire au Roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la derniere extrémité. Un châtiment si prompt & si terrible le fit rentrer en lui-même; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix; il se jetta à ses pieds; il demanda très-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, & conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même-temps qu'il auroit compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa priere qu'il se sentit exaucé; son mal cessa tout de nouveau, & il ne douta point que celui qui lui accordoit, avec tant de bonté, la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, & ne lui pardonnât sa chûte.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifioit aux Idoles, le Prince de *Maravas* s'adressa une seconde fois à *Teriadeven*, & lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur; mais *Teriadeven* lui répartit généreusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si

grande impiété, & pour lui ôter toute eſpérance de le gagner, il s'étendit ſur la vertu du ſaint Evangile, & ſur les louanges de la Religion Chrétienne. Le Prince, outré d'une réponſe ſi ferme, l'interrompit, & lui dit d'un ton moqueur : *Eh bien, tu vas voir quelle eſt la puiſſance du Dieu que tu adores, & quelle eſt la vertu de la loi que ton infâme Docteur t'a enſeignée. Je prétends que dans trois jours ce ſcélérat expire par la force ſeule de nos Dieux, ſans même qu'on touche à ſa perſonne.*

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fît, à l'honneur des Pagodes, le ſacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci.* C'eſt une eſpece de ſortilége, auquel ces infideles attribuent une ſi grande force, qu'ils aſſurent qu'on n'y peut réſiſter, & qu'il faut abſolument que celui contre lequel on fait ce ſacrifice, périſſe. De-là vient qu'ils le nomment auſſi quelquefois *Santouroveſangaram*, c'eſt-à-dire, deſtruction totale de l'ennemi. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faiſant pluſieurs ſortes de ſacrifices, pour ne pas manquer ſon coup. Quelques Gentils qui étoient préſens, & qui avoient quelquefois en-

tendu les exhortations du Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, avoient beau lui repréſenter que toutes ſes peines ſeroient inutiles, que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un homme qui ſe moquoit de leurs Dieux. Ces diſcours irriterent furieuſement ce Prince ; & comme le premier ſortilége n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonſtance, ainſi il recommença par trois fois le même ſacrifice, ſans pouvoir réuſſir.

Quelques-uns des principaux Miniſtres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras & de l'extrême confuſion où il étoit, lui demanderent permiſſion de faire une autre ſorte de ſacrifice, contre lequel, ſelon eux, il n'y avoit point de reſſource. Ce ſortilége eſt le *Salpechiam*, qui a, diſent-ils, une vertu ſi infaillible, qu'il n'y a nulle puiſſance, ſoit divine, ſoit humaine, qui en puiſſe éluder la force ; ainſi ils aſſuroient que le Prédicateur mourroit immanquablement le cinquieme jour. Des aſſurances ſi poſitives calmerent un peu *Ranganadadeven*, dans le déſeſpoir où il étoit de ſe voir confondu, auſſi bien que tous ſes Dieux, par un ſeul homme qu'il tenoit dans les fers & qu'il mépriſoit.

Mais ce fut pour lui & pour les Prêtres des Idoles une nouvelle confuſion, lorſque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirés, le ſaint homme qui devoit être entiérement détruit, n'avoit pas même perdu un ſeul de ſes cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi, étoit un des plus grands Magiciens qui fût au monde, & qu'il n'avoit réſiſté à la vertu de tous leurs ſacrifices, que par la force de ſes enchantemens. *Ranganadadeven* prit aiſément ces impreſſions; il fit venir devant lui le Pere de Brito, & lui demanda, en lui montrant ſon bréviaire qu'on lui avoit ôté, lorſqu'on le fit priſonnier, ſi ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu, qui avoit rendu juſqu'alors tous leurs enchantemens inutiles? Comme le ſaint homme lui eût répondu qu'il n'en falloit pas douter: *Hé bien*, dit le Tyran, *je veux voir ſi ce livre te rendra auſſi impénétrable à nos mouſquets.* En même-temps il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au col, & qu'on le fît paſſer par les armes. Déja les ſoldats étoient prêts de faire leurs décharges, lorſque *Teriadeven*, avec un courage héroïque, ſe récria publiquement contre un ordre ſi tyrannique, &

ſe jettant parmi les ſoldats, il proteſta qu'il vouloit lui-même mourir, ſi on ôtoit la vie à ſon cher maître. *Ranganadadeven*, qui s'apperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutoit pas que *Teriadeven* ne trouvât encore pluſieurs partiſans, qui ne ſouffriroient pas qu'on inſultât ouvertement ce Prince. Ces conſidérations arrêterent l'emportement de *Ranganadadeven*, il fit même ſemblant de révoquer l'ordre qu'il avoit donné, & commanda qu'on remît en priſon le Confeſſeur de Jeſus-Chriſt.

Cependant, dès ce jour là même, il prononça la ſentence de mort contre lui; & afin qu'elle fût exécutée ſans obſtacle, il fit partir le Pere ſecrétement ſous une bonne garde, avec ordre de le mener à *Ouriardeven*, ſon frere, Chef d'une peuplade, ſituée à deux journées de la Cour, pour le faire mourir ſans délai. Quand on ſignifia cet Arrêt au ſerviteur de Dieu, la joie de ſe trouver ſi près de ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ſes chers enfans en Jeſus-Chriſt, qui étoient en priſon avec lui. Cette ſéparation lui fut ſi ſenſible, qu'il ne put retenir ſes

larmes en leur disant adieu. Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre, & les anima chacun en particulier à la constance par des motifs pressans, & conformes à la portée de leurs esprits & à l'état où ils étoient. Ensuite leur parlant à tous ensemble, il leur fit un discours touchant & pathétique, pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la foi, & à donner généreusement leur vie pour le véritable Dieu, de qui ils l'avoient reçue. Les Gentils, qui étoient présens, en furent attendris jusqu'aux larmes, & ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples, pendant qu'il paroissoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte résolution des quatre autres Confesseurs de Jesus-Christ, qui montroient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi, le Pere sortit de la prison de *Ramanadabouram*, suivi des vœux de ses disciples, qui demandoient avec instance de le suivre & de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna ; mais son épuisement

étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de ſon martyre. On ne ſçait ſi ce fut la crainte de le voir expirer avant ſon ſupplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval ; mais on l'en deſcendit bientôt après. Il marchoit nuds pieds, & ſes chûtes fréquentes lui déchirerent tellement les jambes qu'il avoit fort enflées, qu'on eût pu ſuivre ſes pas à la trace de ſon ſang. Il faiſoit effort cependant pour avancer, juſqu'à ce que ſes gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout ſe ſoutenir, ſe mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, & ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite meſure de lait ; de ſorte que les Payens même s'étonnerent qu'il eût pu ſe ſoutenir juſqu'au terme du voyage, & que les Chrétiens attribuerent la choſe à une faveur particuliere de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apoſtolique arriva le 31 de Janvier à *Orejour*, où devoit s'accomplir ſon martyre. *Orejour* eſt une grande

grande bourgade située sur le bord de la riviere de *Pambarou*, aux confins de la Principauté de *Maravas* & du Royaume de *Tanjaour*. Dès que *Ouriardeven*, frere du cruel *Ranganadadeven*, & encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit depuis quelques années devenu aveugle & paralitique des pieds & des mains, & comme il avoit souvent ouï parler des merveilles que Dieu opéroit par le saint Evangile, il conçut quelque espérance que le Docteur de la nouvelle Loi étant dans son pouvoir, ne lui refuseroit pas une grace que tant d'autres avoient reçue; c'est pourquoi, après lui avoir marqué assez de douceur dans cette premiere audience où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes, qui se prosternerent aux pieds du Confesseur de Jesus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari. Le Pere de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeller en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur. D'abord il promit,

s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit ; que non-seulement il le tireroit de prison & le délivreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches présens. *Ce ne sont pas de semblables promesses*, lui répartit le fervent Missionnaire, *qui pourroient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étois le maître ; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grace.*

Le barbare, choqué de cette réponse, commanda aussi-tôt qu'on ramenât le prisonnier à son cachot, & qu'on préparât incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment qu'il fût mort de faim & de misere. Le troisieme Février, qui fut la veille de son martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une lettre, qui étoit adressée à tous les Peres de cette Mission, & que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni encre, ainsi il se servit pour l'écrire d'une paille &

d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre.

MES RÉVÉRENDS PERES, & très-chers Compagnons,

P. C.

Vous avez ſçu du Catéchiſte *Canaguien* ce qui s'eſt paſſé dans ma priſon juſqu'à ſon départ. Le jour ſuivant, qui fut le 28 de Janvier, on me fit comparoître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mouſquets. J'étois déja arrivé au lieu deſtiné à cette exécution, & tout étoit prêt, lorſque le Prince de *Maravas* appréhendant quelque émotion, ordonna qu'on me ſéparât des autres Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, mes chers enfans, pour me remettre entre les mains de ſon frere *Ouriardeven*, à qui on envoie ordre en même-temps de me faire mourir ſans différer davantage. Je ſuis arrivé avec beaucoup de peine à ſa Cour le dernier jour de Janvier, & ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en ſa préſence, où il y a eu une grande diſpute : après qu'elle a été finie, on m'a

ramené en priſon, où je ſuis encore à préſent, attendant la mort que je dois ſouffrir pour mon Dieu. C'eſt l'eſpérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il eſt vrai qu'il m'en a coûté pour l'obtenir; mais la récompenſe que j'eſpere de celui pour qui je me ſacrifie, mérite toutes ces peines, & de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuſe, c'eſt que j'enſeigne la loi du vrai Dieu, & qu'on n'adore plus les Idoles. Qu'il eſt glorieux de ſouffrir la mort pour un tel crime! C'eſt auſſi là ce qui fait ma joie, & ce qui me remplit de conſolation en Notre Seigneur. Les ſoldats me gardent à vue, ainſi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes Peres, je vous demande votre bénédiction, & me recommande à vos ſaints ſacrifices. De la priſon d'*Ourejour*, le 3 de Février 1693.

De vos révérences,

Le très-humble ſerviteur en J. C.
JEAN DE BRITO.

C'étoit dans ces ſentimens & avec ce grand courage, que l'homme de

Dieu attendoit l'heureux moment de son martyre. *Ouriardeven* qui avoit eu des ordres exprès de le faire mourir incessamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour sa guérison, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pieces, & l'exposer à la vue du peuple après qu'il seroit mort.

A une portée de mousquet d'*Ourejour*, on avoit planté un grand pieu, ou une espece de poteau fort élevé au milieu d'une vaste campagne, qui devoit servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4e Février, sur le midi, on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts, dès que la nouvelle de sa condamnation se fut répandue dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui donner un moment pour se recueillir, ce qu'ils lui accorderent ; alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple, & étant tourné vers le poteau, auquel son corps, séparé de sa tête, devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentimens de ce saint Religieux dans une sembla-

ble conjonćture ; perſuadé qu'il alloit dans quelques momens jouir de la gloire des Saints & s'unir éternellement avec ſon Dieu. Les Gentils furent ſi touchés de la tendre dévotion qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Pluſieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté dont on uſoit envers ce ſaint homme.

Après environ un quart-d'heure d'oraiſon, il ſe leva avec un viſage riant, qui montroit aſſez la tranquillité & la paix de ſon ame ; & s'approchant des bourreaux qui s'étoient un peu retirés, il les embraſſa tous à genoux avec une affećtion & une joie qui les ſurprit. Enſuite s'étant relevé : *Vous pouvez à préſent, mes freres*, leur dit-il, *vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expreſſions pleines de douceur & de charité qu'on n'a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi ivres ſe jetterent ſur lui, & déchirerent ſa robe, ne voulant pas ſe donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais ayant apperçu le reliquaire qu'il avoit coutume de porter au col, ils ſe retirerent en arriere, ſaiſis de frayeur, & ſe diſant

les uns aux autres, que c'étoit assurément dans cette boëte qu'étoient les charmes, dont il enchantoit ceux de leur Nation, qui suivoient sa doctrine, & qu'il falloit bien se donner de garde de le toucher, pour n'être pas séduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée, un d'eux prenant un sabre pour couper le cordon qui tenoit le reliquaire, fit au Pere une large playe, dont il sortit beaucoup de sang. Le fervent Missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il étoit sur le point d'achever. Enfin ces barbares persuadés que les charmes magiques des Chrétiens étoient assez puissans pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache, dont on se servoit dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attacherent une corde à la barbe, & la lui passerent autour du corps pour tenir la tête panchée sur l'estomac pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussi-tôt à genoux devant les bourreaux, & levant les yeux & les mains au Ciel, il attendoit en cette posture la couronne du martyre, lorsque deux Chrétiens de

Maravas ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse & s'allerent jetter aux pieds du saint Confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable Pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, & qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, & ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart, & après s'en être assurés, ils retournerent au Pere de Brito, & lui couperent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant panché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts & tournés vers le Ciel. Les bourreaux se presserent de la séparer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui couperent ensuite les pieds & les mains, & attacherent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin

qu'il fût exposé à la vue & aux insultes des passans.

Après cette exécution, les bourreaux menerent au Prince les deux Chrétiens qui s'étoient venu offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez & les oreilles, & les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amerement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jesus-Christ, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes reliques, & après avoir ramassé dévotement les pieds & les mains qui étoient dispersés de côté & d'autre, il les approcha du poteau, où étoient la tête & le corps, & y demeura quelque temps en prieres avant que de se retirer.

Voilà, mes Révérends Peres, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le Révérend Pere Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, & que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jesus-Christ de nous en faire la grace, &

que de notre côté nous n'y mettions aucun obſtacle. La Chrétienté de *Maravas* ſe trouve dans une grande déſolation, par la perte de ſon ſaint Paſteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prieres aux nôtres, afin que le ſang de ſon premier Martyr ne lui ſoit pas inutile, & qu'elle retrouve par les interceſſions de ce nouveau protecteur, d'autres Peres auſſi puiſſans que lui en œuvres & en paroles, qui ſoutiennent & qui achevent ce qu'il a ſi glorieuſement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de la priſon de notre glorieux confeſſeur, je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'aſſiſter, & lui rendre tous les bons offices dont je ſuis capable. Je marchois avec une diligence incroyable, & j'avois déja fait une partie du voyage, lorſqu'on m'apporta des nouvelles ſures de ſon martyre. Je réſolus de paſſer outre; mais les Chrétiens qui m'accompagnoient, & les Gentils même qui ſe trouverent préſens, me repréſenterent que ſi j'entrois plus avant dans le *Maravas*, j'expoſerois, ſans eſpérance d'aucun ſuccès, cette Chrétienté déſolée à une nouvelle perſécution. Cette crainte me fit changer de deſſein, je me retirai

dans une bourgade voiſine, pour être plus à portée de ſecourir ceux qui étoient encore en priſon, & pour tâcher de retirer les reliques du ſaint Martyr, ou de les faire décemment enſevelir.

Si je vous marque ici, mes Révérends Peres, moins de choſes que vous n'en deſireriez ſçavoir, ſoyez aſſurés que je ne vous mande rien que je n'aye appris de gens dignes de foi, qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la ſuite quelque choſe de plus, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette de la même Compagnie.

A Balassor, dans le Royaume de Bengale, le 30 Janvier 1699.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

On m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ai ressenti en recevant ces marques de votre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez d'apprendre, dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, & que pendant que nous combattons, ils levent les mains au Ciel, & nous aident de leurs prieres. J'en ai eu, je vous assure, un très-grand besoin depuis que je vous ai quitté, & je me suis trouvé dans des occasions qui vous paroîtroient bien

délicates & bien difficiles, si je pouvois vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes Supérieurs. Je vous avouerai que je n'ai eu aucun regret de quitter la Perse, mon attrait étant pour une autre Mission, où je croyois qu'il y avoit encore plus à souffrir & plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, & retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du Mahometisme. Quelque envie qu'eussent ces infideles de sçavoir qui nous étions le Pere Beauvollier mon compagnon & moi, ils n'en purent venir à bout, & ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompoit, est qu'ils nous voyoient lire des livres Turcs & Persans. Nous les laisâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement pour Chrétiens, mais toujours sans dire notre pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le vaisseau, quoiqu'il appartînt

à des Maures. Ils nous menerent à terre, & nous mirent en priſon. Ils nous firent comparoître pluſieurs fois, le Pere & moi, devant les Magiſtrats, pour tâcher de nous ſéduire; mais nous trouvant toujours, par la miſéricorde de Dieu, fermes & conſtans, ils ſe laſſerent enfin de nous tourmenter, & envoyerent un exprès au Gouverneur de la Province pour ſçavoir ce qu'ils feroient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fuſſions pas *Franquis*, c'eſt-à-dire, Européens. Ils ne ſoupçonnerent preſque pas que nous le fuſſions, parce que nous parlions toujours turc, & que le Pere Beauvollier ne liſoit que des livres Arabes, & moi des livres Perſans. Ainſi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occaſion, de ſouffrir la mort pour la gloire de ſon ſaint nom, & nous en fûmes quittes pour la priſon, & pour quelques autres mauvais traitemens.

De-là nous vînmes à *Surate* (1) où le Pere Beauvollier demeura pour être Supérieur de la maiſon que nous y

(1) C'eſt la plus fameuſe ville des Indes Orientales pour le commerce. Elle appartient au Grand Mogol.

avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas, mais je paſſai dans le *Bengale* (7), après avoir couru riſque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandois.

Si-tôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume, qui eſt ſous la domination des Mahométans, quoique preſque tout le peuple y ſoit idolâtre, je m'appliquai ſérieuſement à apprendre la langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai aſſez habile pour pouvoir me déguiſer, & me jetter dans une fameuſe Univerſité de Brames (1). Comme nous n'avons eu juſqu'à préſent que de fort légeres connoiſſances de leur Religion, nos Peres ſouhaitoient que j'y demeuraſſe deux ou trois ans pour pouvoir m'en inſtruire à fond. J'en avois pris la réſolution, & j'étois prêt de l'exécuter, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup une ſi furieuſe guerre entre les Mahometans & les Gentils, qu'il n'y avoit de ſureté en aucun lieu, ſur-tout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occaſion, donne une force qu'on ne comprend

(1) Ce Royaume eſt à l'orient de l'Indouſtan, & appartient au Grand Mogol.

(2) Ce ſont les Docteurs des Indiens.

pas. Comme je n'appréhendois presque pas le danger, mes Supérieurs me permirent d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa* (1), où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passoient l'âge de soixante ans.

J'espérois, avec la grace de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espece de Paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne manque pas d'ouvriers, nos Supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos Peres à *Pondichery* (2), l'unique place un peu fortifiée que les François aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandois s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle Eglise, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les François rentreront dans la place.

---

(1) Ce Royaume est sur le golphe de Bengale, en-deçà du Gange.

(2) Elle est située au milieu de la côte de Coromandel.

Nous ſerons là, mon cher Pere, à la porte de la Miſſion de *Maduré* (1), la plus belle, à mon ſens, qui ſoit au monde. Il y a ſept Jéſuites, preſque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits & des peines incroyables. Ces Peres me firent propoſer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'euſſe pu diſpoſer de moi, j'aurois pris volontiers ce parti; mais nos Supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établiſſions de notre côté des Miſſions Françoiſes, & que dans ces vaſtes Royaumes nous occupions les pays que nos Peres Portugais ne peuvent cultiver à cauſe de leur petit nombre. C'eſt ce que notre Supérieur général le Révérend Pere de la Breüille, qui eſt préſentement dans le Royaume de *Siam*, vient de me marquer dans ſa derniere lettre. Il me charge de la Miſſion de *Pondichery*, & me fait eſpérer qu'en peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je ſouhaite depuis longtemps.

(1) *Maduré* eſt un Royaume ſitué au milieu des terres, dans la grande Peninſule de l'Inde, qui eſt en-deçà du Gange.

Par les dernieres lettres qu'on a reçues d'Europe, on mande qu'on me destine pour la Chine; mais je renonce sans peine à cette Mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de *Maduré*, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que j'étois en Perse, je portois souvent mes vœux vers ce pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens & conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître & s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, & qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le Pere Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit que cette derniere année il en a baptisé deux mille pour sa part, & qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cens; ensorte que les bras lui tomboient de foiblesse & de

laſſitude. Au reſte, ce ne ſont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reſte des Indes. On ne les baptiſe qu'après de grandes épreuves, & trois & quatre mois d'inſtruction. Quand une fois ils ſont Chrétiens, ils vivent comme des Anges, & l'Egliſe de *Maduré* paroît une vraie image de l'Egliſe naiſſante. Ce Pere nous proteſte qu'il lui eſt quelquefois arrivé d'entendre les confeſſions de pluſieurs villages, ſans y trouver perſonne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce ſoit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conſcience à ce ſacré tribunal; ils s'en approchent auſſi bien inſtruits que des Religieux, & avec une candeur & une ſimplicité de Novice.

Le même Pere marque qu'il eſt chargé de la conduite de plus de trente mille ames, de ſorte qu'il n'a pas un moment de repos, & qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui ſeroit impoſſible, auſſi bien qu'aux autres Peres, vu leur petit nombre, de vacquer à tout par eux-mêmes. C'eſt pourquoi ils ont chacun huit, dix, & quelquefois douze Catéchiſtes, tous gens ſages & parfai-

tement inſtruits de nos myſteres & de notre ſainte Religion. Ces Catéchiſtes précedent les Peres de quelques jours, & diſpoſent les peuples à recevoir les ſacremens ; ce qui en facilite beaucoup l'adminiſtration aux Miſſionnaires. On ne peut retenir ſes larmes de joye & de conſolation, quand on voit l'empreſſement qu'ont ces peuples pour la parole de Dieu, le reſpect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils ſe portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour ſe procurer mutuellement tous les ſecours néceſſaires au ſalut, pour ſe prévenir dans leurs beſoins, pour ſe devancer dans la ſainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont preſque aucun des obſtacles qui ſe trouvent parmi les autres peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens, dont quelques-uns ont gâté & corrompu par leurs débauches & par leurs mauvais exemples preſque toute la Chrétienté des Indes. Leur vie eſt extrêmement frugale, ils ne font point de commerce, ſe contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre & pour ſe vêtir.

La vie des Miſſionnaires ne ſçauroit

être plus auſtere ni plus affreuſe, ſelon la nature. Ils n'ont ſouvent pour tout habit qu'une longue piece de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des ſandales bien plus incommodes que les ſoques des Récollets; car elles ne tiennent que par une eſpece de groſſe cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chauſſure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abſtiennent abſolument de pain, de vin, d'œufs, & de toutes ſortes de viande, & même de poiſſon. Ils ne peuvent manger que du ris & des légumes ſans nul aſſaiſonnement, & ce n'eſt pas une petite peine de conſerver un peu de farine pour faire des hoſties, & ce qu'il faut de vin pour célébrer le ſaint ſacrifice de la Meſſe. Ils ne ſont pas connus pour être Européens: ſi l'on croyoit qu'ils le fuſſent, il faudroit qu'ils quittaſſent le pays; car ils n'y feroient abſolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens a plus d'une cauſe. On a fait ſouvent de grandes violences dans leur pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes ſortes de débauches & de vices; mais ce qui les frappe

particulierement, c'est que les *Franquis*, ainsi qu'ils les nomment, s'enivrent & mangent de la chair, chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infames ceux qui le font.

Ajoutez à la vie austere que menent les Missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent & qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames du nord*, c'est-à-dire, Docteurs venus du nord pour enseigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils soient obligés de pratiquer une pauvreté très-rigoureuse, & qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catéchistes, & subvenir à une infinité de frais & d'avanies qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persécutions. Il n'y a gueres que quatre ans qu'un de nos plus célebres & saints Missionnaires

fut martyrisé (1). Le Prince de *Maravas* (2) lui fit couper la tête pour avoir prêché la loi de Jesus-Christ. Hélas, oserois-je jamais espérer une telle faveur? Je vous conjure, mon très-cher Pere, de ne cesser par vous-même & par vos amis, de demander à Notre Seigneur qu'il me convertisse véritablement à lui, & que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante Mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voie du Seigneur, qui voulussent contribuer dans ces pays à sa gloire, en y fondant la pension de quelques Catéchistes, je vous assure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un Catéchiste nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'est beaucoup

(1) Le vénérable Pere Jean de Brito, Jésuite Portugais.

(2) C'est un petit Royaume qui est entre le Maduré & la Côte de la Pêcherie.

pour nous, c'eſt peu de choſe en France) & nous pouvons compter que chaque Catéchiſte gagne par an à Jeſus-Chriſt cent cinquante ou deux cens ames. Mon Dieu, il y a tant de perſonnes zelées qui donneroient volontiers leur ſang pour en retirer une ſeule des mains du démon; du moins on le dit ſouvent au pied de l'Oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un ſi petit ſecours nous aider à remplir la bergerie du Pere de famille. Je connois votre zele pour la converſion des ames, mon très-cher Pere; vous vous êtiez ſacrifié pour aller en Grece ramener au troupeau de Jeſus-Chriſt les pauvres Schiſmatiques qui s'en ſont ſéparés depuis ſi long-temps. Votre ſanté foible obligea les Supérieurs de vous faire retourner ſur vos pas. Vous aurez ſans doute rapporté dans votre Province tout le zele qui vous en avoit fait ſortir ſi généreuſement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des Miſſionnaires & des Catéchiſtes. Je n'avois pas juſqu'ici écrit une ſeule lettre pour inviter perſonne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point ſur mon paſſage de moiſſon, qui n'eût aſſez d'ouvriers. Maintenant que je

découvre des campagnes entieres dans une parfaite maturité; des infideles par milliers, qui ne demandent qu'à être inftruits; je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie d'Europe des fecours d'hommes & d'argent, de bons Miffionnaires & des fonds pour leur donner des Catéchiftes; & je me crois obligé en confcience d'intéreffer dans une fi bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois perfonne, mon Révérend Pere, qui puiffe mieux que vous entrer dans de fi pieux deffeins. Si vous nous trouvez quelques fecours, envoyez-les à Paris au Pere qui a foin de nos Miffions des Indes Orientales & de la Chine.

Le Pere Bouvet a mené à la Chine, l'année 1698, une floriffante recrue de Miffionnaires. L'efcadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très-choifie, qui eft deftinée auffi pour ce vafte Empire; elle eft compofée des Peres Fouquet, Peliffon, & d'Entrecolle, & des freres Rhodes & Fraperie, qui font très-habiles dans la Médecine & dans la Chirurgie. Ils valent tous infiniment, & méritent véritablement d'aller travailler dans un fi beau champ. Le Pere d'Entrecolle s'eft fait admirer

par ſon zele & par ſa charité dans le vaiſſeau ſur lequel il a paſſé. L'eſcadre du Roi a été affligée dans les Indes (1) d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri, j'étois à cent lieues de l'endroit où elle eſt venue aborder. Auſſi-tôt que j'appris un ſi grand malheur, je me jettai dans une chaloupe avec le Pere d'Entrecolle, pour aller la ſecourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux Aumôniers morts, tous les Chirurgiens des vaiſſeaux morts auſſi ou malades; de ſorte qu'il nous fallut pendant deux mois ſervir de Médecins, de Chirurgiens, d'Aumôniers & d'Infirmiers. La *Mouſſon* (2) preſſa le Pere d'Entrecolle de partir avec le Pere Fouquet & le Frere Fraperie, qui étoient auſſi venus depuis nous au ſecours des vaiſſeaux du Roi; de ſorte que je me trouvai preſque ſeul pendant aſſez long-temps, ayant ſur les bras plus de cinq cens malades, dont pluſieurs étoient attaqués de maladies contagieuſes. Deux autres de nos Peres vinrent enſuite partager un ſi ſaint travail, & profiter

(1) A Négrailles, Iſle près des côtes du Pegou.
(2) C'eſt la ſaiſon propre pour aller des Indes à la Chine, lorſque les vents d'Oueſt ſoufflent

d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de servir si utilement les François nos cheres compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux; c'est une espece de miracle qu'on ait pu sauver les vaisseaux du Roi, je ne dis pas tous, car l'Indien, un des plus beaux, alla s'échouer sur les côtes du *Pegou* (2), où les autres prirent la maladie; il n'y a eu que celui qui se sépara pour porter à *Merguy* (1) les Peres Tachard & de la Breuille, qui ait été préservé d'accident. Un si grand fleau a touché plusieurs de ceux qui étoient sur la flotte, & a servi à les mettre dans la voie du salut. Il y avoit parmi eux quelques nouveaux convertis qui étoient plus attachés que jamais à leurs erreurs, j'ai eu la consolation de recevoir leur abjuration, & de les voir mourir avec de grands sentimens de componction & de pénitence. L'escadre, quoique diminuée d'un vaisseau, est présentement en bon état.

---

(1) C'est un Royaume qui est à la côte orientale du golphe de Bengale au-delà du Gange.

(2) C'est une ville du Royaume de Siam, sur le golphe de Bengale.

Nous allons en peu de jours prendre poſſeſſion de *Pondichery ;* Dieu me faſſe la grace de n'y reſter qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du pays, qui m'eſt néceſſaire pour ma chere Miſſion de *Maduré.* Cette langue eſt toute différente du Turc, du Perſan, du Maure & du Bengale, que j'ai déja appriſes; le Perſan & le Maure me ſerviront beaucoup, à cauſe d'un grand nombre de Mahométans qui ſont répandus dans les terres. La langue Portugaiſe me ſera encore néceſſaire pour traiter avec nos Peres de cette Nation; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me ſuis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui ſe trouverent abandonnés de leur Paſteur pendant plus de ſix mois.

Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint-Thomé* (1) de publier le Jubilé, & de le leur faire gagner; ces bonnes gens ne ſçavoient ce que c'étoit que Jubilé. Je travaillai pendant plus d'un mois à les mettre en état de profiter du tréſor que l'Egliſe leur ouvroit; je fai-

(1) Cette ville qu'on appelle auſſi *Meliapor*, eſt ſur la côte de Coromandel.

ſois deux ſermons par jour, & deux catéchiſmes; le matin étoit deſtiné à l'inſtruction des adultes catéchumenes, & l'après-dînée à celle des chrétiens; la moitié de la nuit ſe paſſoit à entendre les confeſſions des hommes, & depuis la pointe du jour juſqu'à neuf heures que je diſois la Meſſe, j'entendois les confeſſions des femmes. Ce grand travail me dédommageoit des quatre années que j'avois paſſées ſans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me ſens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de *Maduré*, parce que je ſuis convaincu qu'elle me ſera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de François qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſera dans ces Miſſions, & pour vous demander le ſecours de vos prieres. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous ſéparâmes, & comptez que toutes les fois que j'ai dit la ſainte Meſſe, j'ai penſé nommément à vous. Aidons-nous tous deux mutuellement à nous ſanctifier, & quoi que nous faſſions ſi loin l'un de l'autre notre Sacrifice, uniſſons-le toujours dans celui pour lequel ſeul nous le faiſons. Je ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien de la même Compagnie.

A Camien-naixen-patty, dans le Royaume de Maduré, le 1er de Juin 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous ai marqué dans mes dernieres lettres, le desir que j'avois de me consacrer à la Mission de Maduré. Je cherchois les moyens d'exécuter un dessein que Dieu m'avoit inspiré depuis longtemps, lorsque le Pere Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels sentimens je fus pénétré en voyant cet excellent Missionnaire, qui, dans l'espace de douze années, a eu le bonheur de baptiser plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos Peres Missionnaires, de la ferveur des Chrétiens, du grand nombre de conversions,

qui se font tous les jours dans cette église naissante, sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers évangéliques, & d'aller prendre part à leurs travaux.

Les sentimens de mes supérieurs se trouverent conformes à mes vues. Ils pensoient à établir une nouvelle Mission dans les Royaumes de Carnate, de Gingi & de Golconde, comme on vous l'a déja mandé, & de la former sur le modele de celle que nos Peres Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu, & si avantageuse à l'église, il étoit nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos Peres François dans cette ancienne Mission, où ils puissent apprendre la langue, s'instruire des coutumes & des usages de ces peuples, former des catechistes, lire & transcrire les livres que le vénérable Pere Robert de Nobilibus & nos autres Peres ont composés ; en un mot, recueillir tout ce que le travail & l'expérience de tant d'années avoit donné de lumieres à ces sages ouvriers, & tâcher d'en profiter

dans une entreprise toute semblable à la leur. On jetta les yeux sur le Pere Mauduit & sur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le Pere Maduit, après avoir été à Meliapor visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprès du Pere François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irois par mer trouver le Révérend Pere Provincial des Jésuites Portugais, qui étoit alors dans le Royaume de *Travancor*, afin de lui demander, pour mon compagnon & pour moi, la permission d'aller travailler pendant quelque temps dans la Mission de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année 1699, sur un vaisseau de guerre François, monté par M. le Chevalier des Augers, qui commandoit une petite escadre, & qui m'offrit très-obligeamment de me mettre à terre à la côte de *Travancor*. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin, si le vent avoit été favorable : mais il nous fut si contraire, que, pendant plus d'un mois, nous ne fîmes que lutter contre des orages & des tempêtes. Outre cette premiere dif-

grace, la maladie se mit dans nos équipages qui n'étoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient souffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que six ou sept personnes, par le soin qu'eut M. des Augers de procurer aux malades les secours dont ils avoient besoin. Cet Officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, songeoit également à l'ame & au corps ; de sorte que la fête de la Toussaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ses dévotions, & me donna la consolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, sains & malades. Enfin, après quarante jours de navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap de Comorin, si fameux par les premieres navigations des Portugais.

J'avois résolu d'y prendre terre ; mais le vent s'étant considérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépassé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois, & qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos Peres, que M. de la Roche-Hercule, autre Capi-

taine de notre petite escadre, avoit eu l'honnêteté de recevoir sur son bord. Ces deux Peres, l'un Italien & l'autre Portugais, alloient à *Travancor*, aussi-bien que moi, demander la permission de travailler dans la Mission de Maduré. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, & pour nous défendre, s'il étoit nécessaire, des corsaires qui infestent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guere à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes que nous aborderions aisément : mais, à mesure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer brisoit par-tout avec violence, & l'on ne voyoit aucun endroit sûr pour nous débarquer : de sorte que l'Officier qui commandoit la chaloupe, & qui étoit neveu de M. des Augers, nous eût ramené au vaisseau, si, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût apperçu enfin dans le bois une assez grosse fumée, &, peu de temps après, un pêcheur assis sur un *catimaron*, c'est-à-dire, sur quelques grosses pieces de bois liées ensemble en maniere de radeau.

Comme ce pêcheur se laissoit aller

avec ses filets au gré des flots, on alla droit à lui; & quoiqu'il fît tous ses efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corsaires, on l'atteignit bientôt d'assez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joie extraordinaires, quand il apperçut dans notre chaloupe trois Peres semblables à ceux qui ont soin des Chrétiens de la côte de Malabar, & qu'il vit un chapelet que je lui présentai. Il le baisa mille fois, & fit, à diverses reprises, le signe de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme étoit Chrétien. Il nous marqua qu'il falloit mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe se briseroit infailliblement, si l'on approchoit plus près du rivage. Il nous fit entendre que, dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avoit une petite bourgade dont la plupart des habitans étoient Chrétiens; qu'il alloit les avertir de notre arrivée, & qu'ils viendroient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes plusieurs hommes sortir du bois, & se mettre en mer avec un canot soutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empê-

cher qu'il ne tournât. La précaution étoit néceſſaire ; car, ſans cet appui, nous n'euſſions jamais oſé nous haſarder ſur ce fragile vaiſſeau. Ce n'étoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, & longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureuſement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous aſſure que m'étant trouvé ſouvent expoſé à de très-grands dangers ſur la Méditerranée, ſur la mer Noire & ſur celle des Indes, je ne me ſuis jamais vu plus en péril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étoient venus au-devant de nous, ſe jettoient à l'eau, & emportant tout à la fois le vaiſſeau, le Pilote & le Miſſionnaire, ils nous conduiſoient au rivage ſur leurs épaules. C'eſt de cette maniere que nous abordâmes à la côte de *Travancor*.

Etant tous trois débarqués, nous remerciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conſervés, & nous baiſâmes cette terre ſanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des Indes ſaint François

Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le ſoleil avoit déja mis en feu les ſables ſur leſquels il falloit marcher. Ils étoient ſi brûlans, que nous n'en pûmes long-temps ſoutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faiſions, elle devint ſi violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de deſſus la tête, & nous les mettre ſous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le ſoulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtoit cher à la tête. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions preſque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre & l'air n'y étoient pas ſi échauffés; mais en échange c'étoient des broſſailles & des épines qui nous entroient dans les pieds, & nous déchiroient toutes les jambes. Le Pere Italien qui ne faiſoit que de relever de maladie, ſouffrit beaucoup plus que mon compagnon & moi. Enfin, après avoir traverſé le bois, nous arrivâmes à une petite égliſe, dont le dedans étoit très-propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre, & couverte de paille. Une petite image de la ſainte Vierge faiſoit tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu,

& pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau & de quelques cocos que les Chrétiens nous présenterent, nous nous remîmes sur le soir en chemin, & au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le Pere Emmanuel Lopez de notre Compagnie, lequel a soin d'une partie des Chrétiens de la côte de *Travancor*.

Il y a plus de cinquante ans que ce Missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Pere Robert de Nobilibus fonda cette fameuse Mission sur le pied qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture & la demeure, soit pour les autres usages qui ne sont point contraires à la Foi & aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paroître en ces terres en habit Européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience, que cette conduite étoit très-préjudiciable à la Religion, & à la propagation de la Foi, par l'aversion & le

mépris que ces peuples ont conçu contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté & de la propreté de l'église du Pere Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre & de la piété des Fideles qui sont sous sa conduite, & qui se distinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, & par une foi vive & animée. Aussi cette Chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante de la côte de *Travancor*. Le Pere Lopez nous reçut avec des transports de joie qui nous marquerent son bon cœur : mais il ne put retenir ses larmes, ni s'empêcher de jetter de profonds soupirs, quand je lui dis que j'allois trouver le Pere Provincial pour demander permission d'entrer dans la Mission de Maduré. *Ah! que vous êtes heureux, mon cher Pere*, me dit-il en m'embrassant tendrement, *que ne puis-je vous y accompagner. Mais hélas! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints qui y sont employés.* Quoique ce Pere eût de grands talens & un zèle égal pour la conversion des ames, ses Supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette Mission, & d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru pen-

dant plusieurs années comme Européen, il n'auroit pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu ; ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, & peut-être tous les autres qu'on auroit soupçonnés d'être du même pays, & d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte qui me parut assez peuplée ; mais, d'un si grand peuple, il n'y a guere que la *caste* des pêcheurs qui ait embrassé la Religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de *caste*, je ne sçais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'isle de Ceylan & dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, & dont nous parlons maintenant. Il y a quatre *castes* principales. La *caste* des *Brames*, qui passe sans contredit pour la premiere & la plus noble. La *caste* des

Rajas, qui prétendent être descendus de diverses familles royales. La *caste* des *Choutres* & celle des *Parias.* Chacune de ces *castes* est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles & plus élevées que les autres. La *caste* des *Choutres* est la plus étendue, & celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous le nom de *Choutres* sont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tisserans & autres. Chaque métier est renfermé dans sa *caste*, & ne peut être exercé que par ceux dont les parens en faisoient profession. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre tailleur. Il y a cependant certains emplois qui sont communs à toutes les *castes.* Chacun, par exemple, peut être marchand ou soldat. Il y a aussi diverses *castes* qui peuvent s'appliquer à labourer & à cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la *caste* des *Parias* qui passe pour infâme, & dont ceux qui la composent ne peuvent presque entrer dans aucun commerce de la vie civile; il y a cependant certains métiers qui abaissent ceux qui les exercent presque jusqu'au

rang des *Parias*. Ainsi un cordonnier & tout homme qui travaille en cuir, & en plusieurs endroits les pêcheurs, & ceux qui gardent les troupeaux, passent pour *Parias*.

Les Portugais ne connoissant point dans les commencemens la différence qu'il y a entre les *castes* basses & celles qui sont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes & avec les autres, de prendre à leur service des *Parias* & des pêcheurs, & de s'en servir également dans leurs divers besoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, & devint très-préjudiciable à notre sainte Religion : car ils regarderent dès-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infâmes & méprisables, avec lesquels on ne pouvoit pas avoir commerce sans se déshonorer. Si on eût pris dès ce temps-là les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siecle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la Nation Portugaise premiérement, & ensuite à Jesus-Christ : au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impossible à ceux

qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles.

De tous les hommes apostoliques que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour la conversion des Nations, on peut assurer que saint François Xavier a été le plus puissant en œuvres & en paroles. Il prêcha dans la grande péninsule de l'Inde, en un temps où les Portugais étoient dans leur plus haute réputation, & où le succès de leurs armes donnoit beaucoup de poids à la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatans, & cependant il n'y convertit aucune *caste* considérable. Il se plaint lui-même dans ses lettres de l'indocilité & de l'aveuglement de ces peuples, & marque que les Peres qu'il employoit à leur instruction, avoient peine à soutenir parmi eux le dégoût causé par le peu de fruit qu'ils y faisoient. Ceux qui connoissent le caractere & les mœurs de ces peuples, ne sont point si surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trouvent la Religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, & ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Eu-

ropéens qu'ils regardent comme les gens les plus infâmes & les plus abominables qui ſoient au monde.

Auſſi a-t-on vu juſqu'à préſent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois ſortes de perſonnes qui aient embraſſé la Religion Chrétienne, lorſqu'elle leur a été prêchée par les Miſſionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers ſont ceux qui ſe mirent ſous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que ſaint François Xavier vînt dans les Indes, ſe diſoient Chrétiens, quoiqu'ils ne le fuſſent que de nom. Ce fut pour les inſtruire de la Religion qu'ils avoient embraſſée preſque ſans la connoître, que ce grand Apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec des travaux incroyables. En ſecond lieu, ceux que les Portugais avoient ſubjugués ſur les côtes par la force des armes, profeſſerent d'abord à l'extérieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salſette* & des environs de Goa, & des autres places que le Portugal conquit ſur la côte occidentale

de la grande péninſule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs *caſtes*, & à prendre les mœurs Européennes ; ce qui les irritoit extrêmement, & les mettoit au déſeſpoir. Enfin, la derniere eſpece d'Indiens, qui ſe firent Chrétiens dans ces premiers temps, furent ou des gens de la lie du peuple, ou des eſclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des perſonnes qui avoient perdu leur *caſte* par leurs débauches & par leur mauvaiſe conduite. Ce fut principalement à l'occaſion de ces derniers, qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres, lorſqu'ils vouloient ſe faire Chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une ſujettion forcée, & peut-être au ſouvenir de quelques expéditions militaires où il s'étoit gliſſé un peu de cruauté, a fait une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être ſe perſuadera que c'eſt faute d'ouvriers ou de zèle dans les ouvriers, que les Gentils des Indes qui ſont au milieu des terres n'ont pas embraſſé la Foi. On en ſera détrompé, ſi l'on veut bien faire

un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa prefqu'autant de Prêtres & de Religieux que de Séculiers Européens ; les cérémonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité & d'appareil que dans les premieres cathédrales de l'Europe ; le corps de faint François Xavier, toujours entier, y a été jufqu'ici un miracle continuel, & une preuve authentique de la vérité de notre fainte Religion ; & cependant quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille Idolâtres, à peine en baptife-t-on chaque année une centaine, encore font-ce la plupart des orphelins qu'on arrache par ordre du Viceroi d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce foit faute d'ouvriers, ou faute de connoiffance & de lumieres dans les Gentils. Plufieurs d'entre eux écoutent la vérité, la fentent, en demeurent perfuadés de leur propre aveu ; mais ce feroit une honte pour eux de s'y foumettre, tant qu'elle leur eft annoncée par des organes vils & fouillés, felon eux, de mille coutumes baffes, ridicules & abominables. C'eft ce que les Miffionnaires qui venoient d'Europe dans les Indes,

furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils se contenterent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter remede. Il n'y en a point d'autre, & l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, & d'embrasser celle des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la regle pleine de sagesse que leur en a donné la sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi.

C'est donc en menant parmi eux une vie austere & pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, & s'y naturalisant ; enfin, ne leur laissant aucun soupçon qu'on soit de la race des *Pranguis*, qu'on peut espérer d'introduire solidement & avec succès la Religion Chrétienne dans ce vaste Empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens ; car sur le bord de la mer où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le Christianisme des côtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans, on s'en est flatté vainement ; c'est dans le centre & dans

le milieu des terres qu'il faut l'établir ſolidement, & enſuite l'étendre vers la circonférence, & juſques ſur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui ſoit Chrétien. Le Pere Robert de Nobilibus, illuſtre par ſa naiſſance, étant proche parent du Pape Marcel II, & neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illuſtre encore par ſon eſprit, par ſon courage, & par le zèle des ames dont il brûloit, fut le premier qui, au commencement du ſiecle paſſé, mit en uſage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils qui ont embraſſé depuis ce temps-là, & qui embraſſent encore tous les jours notre Religion dans les Royaumes de Maduré, de *Tanjaour*, de *Marava* & de *Maiſſour*, marque aſſez que le Ciel ſuſcita cet admirable Miſſionnaire, non-ſeulement pour procurer par lui-même, & par ſes freres qui l'imitent, la converſion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais auſſi pour convaincre tous les autres Miſſionnaires qui voudroient ſe conſacrer au ſalut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne reſtoit point d'autre moyen pour gagner à Jeſus-Chriſt ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin, ſans ſortir du Royaume de *Travancor*, nos Peres que j'y ai vus m'ont

m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour se faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arrosent tous les jours ces sables brûlans de leurs sueurs à l'exemple de saint François Xavier, qui souffrit sur cette côte tant de persécutions; mais ils n'en recueillent presque que des épines; & si on en excepte les Chrétiens de *Reytoura*, dont j'ai parlé, & de quelques autres Eglises, tous les autres sont souvent gémir les ouvriers Evangéliques par leur indocilité ou par leurs entêtemens. En voici un trait qui étoit tout nouveau quand je passai.

Un Chrétien de la *Caste* des Pêcheurs mourut, non-seulement sans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais même après avoir appellé les Prêtres des idoles pour invoquer le démon sur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin si funeste, ses parens prétendoient qu'il fût enterré dans l'Eglise. Le Pere leur représenta que ce seroit la profaner, & qu'un homme mort dans l'impénitence, & même dans l'apostasie, ne pouvoit pas être mis en terre sainte, ni avoir part aux suffrages des fideles. Ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit des parens du coupable; ils se mirent en devoir de porter

ſon corps à l'Egliſe. Le Pere en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres réſolurent de revenir en grand nombre les enfoncer le lendemain, & en attendant dépoſerent le corps dans une maiſon voiſine, ſans laiſſer perſonne pour le garder. Le jour ſuivant ils furent fort ſurpris, lorſque voulant prendre ce corps pour le porter à l'Egliſe, ils trouverent que les *Adibes*, qui ſont une eſpece de renards, l'avoient dévoré, & qu'il n'en reſtoit que la carcaſſe. Ces animaux avoient creuſé & percé la muraille, qui n'étoit que de terre, & s'étoient aſſouvis des entrailles & des chairs de ce malheureux. Cette accident jetta la conſternation dans le village; tous les habitans, & même les parens du défunt crurent reconnoître la juſtice divine ſur ce réprouvé; ils vinrent, avec de grands cris, ſe jetter par terre à la porte de l'Egliſe pour implorer la miſéricorde de Dieu; ils firent avec ſoumiſſion la pénitence que le Pere leur impoſa, & allerent jetter dans la mer les reſtes de ce cadavre. Il faut ſouvent de ces ſortes d'événemens pour réveiller la crainte des Chrétiens, & les rendre plus dociles & plus ſoumis: cela ne ſeroit pas néceſſaire dans nos Miſſions de Maduré.

En traverſant le Royaume de *Travancor*, où l'idolâtrie eſt ſi enracinée, ce ne me fut pas une petite conſolation de voir le long de cette côte des croix plantées de tous côtés ſur le rivage, & un grand nombre d'Egliſes où Jeſus-Chriſt eſt adoré. Les principales ſont *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* & *Cuvalan*. Outre ces Egliſes, il y en a pluſieurs autres, qui ſont comme des ſuccurſales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy* que je rencontrai le Pere André Gomez, Provincial de la Province de Malabar, homme d'un mérite diſtingué, & qui étoit Supérieur de la Maiſon Profeſſe de Goa, lorſqu'il fut choiſi pour gouverner la province de Malabar. Il faiſoit, ſelon la coutume, la viſite de toute cette Chrétienté; mais ayant ſçu que nous devions bientôt arriver, mon compagnon & moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonſtrations de joie & de charité très-grandes, & nous conduiſit au *Topo*, qu'on appelle le Collége de *Travancor*, & qui eſt ſa demeure ordinaire.

Ce College eſt ſitué dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'eſt bâti que de terre, & n'eſt couvert que

de feuilles de palmier ſauvage. L'Egliſe dédiée à la ſainte Vierge eſt auſſi ſimple que la maiſon ; & la vie que les Peres menent répond parfaitement à la pauvreté de l'une & de l'autre. Je fus merveilleuſement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge & par leurs travaux, habiter ſous des huttes ſi miſérables, dans un dépouillement qu'on peut appeller univerſel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix & dans une tranquillité parfaite, quoiqu'expoſés d'ailleurs aux inſultes des Idolâtres des terres & aux courſes des Pirates qui infeſtent ces mers, & qui ſont venus plus d'une fois renverſer leurs cabanes, & piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Auſſi-tôt que le Pere Provincial m'eut accordé la Miſſion de Maduré, que j'étois venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou Malabare, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions de Miſſionnaire. Car c'eſt un ordre que les Peres de cette Province ont ſagement établi, de ne laiſſer entrer perſonne dans la Miſſion de Maduré, qu'il ne ſçache la langue du pays. Sans cette précaution, on verroit

bientôt qui nous sommes, & tout seroit perdu. Le *Topo* n'étoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitois : on ne parle pas assez bien *Tamul* sur les côtes, qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers & sans politesse. Le Pere Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvois trouver moins de distraction & plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontrai le Pere Mainard, qui avoit soin de l'Église de cette Ville. Comme il est né dans les Indes d'un pere & d'une mere François, il sçait parfaitement les deux langues ; la nôtre, qu'il a retenue de ses parens, & la Malabare, qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays, & qui lui est devenue comme naturelle.

Cotate est une assez grande ville située au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en est éloigné que d'environ quatre lieues. Elle est devenue fameuse en Europe & dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a opéré & qu'y opere encore tous les jours saint François Xavier. Cette ville, qui termine le Royaume de *Travancor* du côté du Sud, n'est pas plus à couvert que le reste du pays, des courses des *Badages*,

qui viennent presque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du Roi de *Travancor*. La plaine où saint François Xavier, le crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux lieues de *Cotate* du côté du nord. Je ne sçai si lorsque le saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* étoient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui ; mais à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François Xavier mit en fuite les barbares, n'avoit assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand Roi*, puisqu'il est un des plus petits Princes des Indes, & qu'il est tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paie ce tribut que malgré lui, les *Badages* sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, & de rendre même son Royaume inaccessible de ce côté là ; car les *Badages* ne peuvent gueres entrer dans le *Travancor*, que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce passage par une bonne muraille, & qu'on y postât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne pour-

roient le forcer, ce qui délivreroit *Cotate* & le reste du pays d'un pillage presque annuel, sans quoi le Roi de *Travancor* ne sçauroit tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une seule fois par leur imprudence. Le fait est assez singulier pour devoir trouver ici sa place.

Les *Badages* avoient pénétré jusqu'à *Corculam*, qui est la Capitale & la principale forteresse de *Travancor*, & le Roi lui-même, par un trait de politique, qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la citadelle. Ce Prince se sentant plus d'esprit & de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, étoit au désespoir de voir son Royaume entre les mains de huit Ministres, qui, de temps immémorial, laissant au Prince le titre de Souverain, en usurpoient toute l'autorité, & partageoient entre eux tous les revenus de la Couronne. Pour se défaire de ces Sujets impérieux, devenus ses maîtres, il fit un traité secret avec les *Badages*, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ses terres, & leur remettre sa forteresse, pourvu qu'ils le délivrassent des Ministres, qui le tenoient en tutele. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi

dans le cœur de ses Etats, & de vouloir, en rompant huit petites chaînes, s'en mettre une au col infiniment plus pesante, s'il n'eût pris en même-temps des mesures justes pour chasser les *Badages* de son Royaume, après qu'ils l'auroient aidé à devenir véritablement Roi. Les *Badages* entrerent à l'ordinaire sur les terres, sans trouver presque aucune résistance, & pénétrerent jusqu'à la ville Capitale. Là le Prince, avec des troupes qu'il avoit gagnées, se joint à eux & les met en possession de la place. On fait mourir un ou deux des huit Ministres qui le chagrinoient, les autres prennent la fuite, ou sauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait aussi semblant d'avoir peur; mais, au lieu de se cacher, il ramasse les troupes qui s'étoient dispersées, & vient fondre tout d'un coup sur la forteresse de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendoient point à être attaqués, sont forcés; on en tue un grand nombre dans la ville, & le reste gagne en désordre le chemin par où ils étoient venus. Le Prince les poursuit, le peuple s'unit à lui, & on fait main-basse de tous côtés sur les Badages, avant qu'ils ayent le temps de se reconnoître, ensorte qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui

purent retourner chez eux. Après cette victoire, le Roi de *Travancor* rentra dans sa Capitale triomphant, & prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençoit à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ces anciens Ministres, auxquels il avoit épargné le dernier supplice, & laissé du bien pour vivre honnêtement, conjurerent contre lui, & le firent assassiner un jour qu'il sortoit de son Palais. Ce vaillant Prince vendit cherement sa vie. Il tua deux de ses assassins, & en blessa un troisieme grievement ; mais, à la fin, il succomba percé de mille coups, & mourut fort regretté de tous ses sujets, & particulierement des Chrétiens, qu'il aimoit & qu'il favorisoit en tout.

Les Ministres qui avoient été les auteurs de la conspiration, se saisirent de rechef du gouvernement, & pour conserver quelqu'idée de la Royauté, mirent sur le Trône une sœur du Roi, dont ils ont fait un phantôme de Reine. Un seul fait vous fera juger de son crédit, & en même-temps de la grandeur & de la puissance de cet Etat. Des pêcheurs ayant pris un buffle, qui s'étoit jetté dans la mer, je ne sçai par quel hasard, prétendoient le vendre & en profiter ;

mais les Officiers de la Reine s'en saisirent, & l'envoyerent à cette Princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse ; car un des Gouverneurs en ayant eu envie, le lui envoya fierement demander. La Reine, quoique surprise du procédé peu honnête du Ministre, n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle, & de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'étoit jouée, quand j'arrivai à *Cotate* : cette ville, l'une des principales de ce petit Etat, est partagée entre les Ministres du Royaume, sans que la Reine y ait, à ce que je crois, la moindre autorité. Notre Eglise se trouve située dans le quartier du principal de ces Ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir, quoiqu'elle l'eût pu être dans six mois ; parce que ces Officiers, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt, faisoient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent ; de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut ; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé, le sanctuaire & l'autel étant placés à l'endroit même qu'occu-

poit la cabane où ſaint François Xavier ſe retiroit le ſoir, après avoir prêché le jour à ces peuples. C'eſt à cette cabane que les Gentils mirent le feu une nuit, penſant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres, ſans que le Saint, qui y reſta toujours en prieres, reçût la moindre atteinte du feu. Les Chrétiens, pour honorer un lieu ſi ſaint & ſi miraculeux, y planterent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bientôt fameuſe parmi les idolâtres même, par un très-grand nombre de miracles. Il me ſouvient d'en avoir lû autrefois pluſieurs, que le Pere Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, auſſi-bien que celui des lampes ſuſpendues devant l'image du Saint, dans leſquelles l'eau brûloit, comme ſi c'eût été de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps auſſi imprimé dans la mémoire des Gentils, & j'ai trouvé encore ſur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais pour les lampes, je fus bien ſurpris de n'en point voir dans l'Egliſe ce grand nombre qui y brûloient autrefois; il n'en reſte qu'une qu'on entretient jour & nuit; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, & je crois qu'ils en uſent bien

autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statue du saint Apôtre étoit toute couverte de perles, je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner, les fréquentes révolutions qui arrivent en ce Royaume, donnent lieu aux Gentils de piller impunément l'Eglise, comme le reste du pays; & les *Paravas*, qui habitent la Côte de la Pêcherie, sont devenus si pauvres & si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guere de quoi orner la statue de leur Saint. Le diadême qui est sur sa tête n'a été pendant plusieurs années que de plomb, & ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchâssé quelques diamans du Temple, dont on m'avoit fait présent, & que j'ai volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à *Cotate* peu de jours avant la fête de saint François-Xavier, j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solemnité. On y accourt de vingt & trente lieues à la ronde: il semble que toute la côte de la Pêcherie & celle de *Travancor* y soient venues fondre cette année. Les Peres de notre Compagnie,

qui ont ſoin des Egliſes de ces deux grands rivages, s'y trouverent avec leurs Chrétiens, & furent occupés à entendre les confeſſions, tant que la veille & le jour de la fête purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un ſi ſaint miniſtere, faute de ſçavoir la langue du pays ; mais j'eus la conſolation, pendant qu'ils confeſſoient, de donner la communion à plus de huit cens Chrétiens. Quand l'heure de la grand'Meſſe fut venue, on fit ſortir de l'Egliſe les Gentils, & alors un des plus fameux Miſſionnaires du pays, étant monté en chaire à l'une des portes de l'Egliſe, pour être entendu également au-dedans & au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir expoſé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la foi au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin & à la côte de la Pêcherie, il s'étendit ſur les prodiges qu'il avoit faits, & qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'Egliſe de *Cotate*. Il prit enſuite à témoin tous les aſſiſtans, d'un miracle qui venoit d'y arriver encore il n'y avoit pas plus d'une heure, & qu'il raconta avec toutes ſes circonſtances.

Un Idolâtre voyant qu'un de ſes en-

ſant, qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adreſſa au ſaint Apôtre, & fit vœu de donner à ſon Egliſe de *Cotate* huit *fanons*, qui font environ quarante ſols de notre monnoie, ſi ſon fils pouvoit être délivré d'une incommodité ſi fâcheuſe. L'enfant guérit parfaitement, & le Pere vint à *Cotate* pour y accomplir ſon vœu. Il y apporta ſon fils & le préſenta au Saint; mais au lieu de donner huit *fanons*, comme il s'y étoit engagé, il n'en donna que cinq, & ſe mit en devoir de ſe retirer. A peine étoit-il à la porte de l'Egliſe, que regardant l'enfant qu'il tenoit entre ſes bras, il remarqua que ſes yeux, qui étoient beaux & ſains, quand il l'avoit apporté à l'Egliſe, ſe trouvoient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saiſi d'un événement ſi funeſte, & ne doutant point que ce ne fût un châtiment du ſaint Apôtre, pour avoir uſé de mauvaiſe foi dans l'accompliſſement de ſa promeſſe, il ſe proſterne au pied de l'Autel, avoue & publie à tout le monde la faute qu'il a commiſe, & l'accident qui lui eſt arrivé; il offre les trois *fanons* qu'il avoit retenus, frotte les yeux de ſon enfant de l'huile de la lampe qui

eſt ſuſpendue devant l'image du Saint, & ſortant enſuite de l'Egliſe, il voit avec joie que les yeux de ſon fils ſont ſans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il eſt exaucé, il rentre, il ſe proſterne de rechef au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grace qu'il vient de recevoir une ſeconde fois par ſon interceſſion. Tous les Chrétiens & les infideles, qui ſe trouverent aſſemblés, ſe convainquirent du miracle. Le Pere, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux Chrétiens que le bras de Dieu n'étoit pas raccourci dans ces derniers temps, & les porta à le louer & à le remercier de ce qu'il avoit bien voulu opérer cette merveille en leur préſence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même-temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit été fait, de reconnoître le Dieu tout-puiſſant, & de ſe rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatants.

Je ne doutois nullement qu'une guériſon ſi authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le pere de cet enfant ne demandât à ſe faire inſtruire ſur l'heure même avec toute ſa famille. Je fus étrangement

ſurpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuſe multitude d'infideles, qui ne pouvoient nier un fait ſi public & ſi frappant, ne penſa pas ſeulement à ſe faire Chrétien. Ils regardent ſaint François-Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps ; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Pere*, & il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fauſſes Divinités, malgré le ſoin qu'on a de les inſtruire du culte qui lui eſt dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, & quand nous les preſſons, ils ſe contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur religion, pour prendre celle d'une *Caſte* auſſi baſſe & auſſi mépriſable que celle des *Pranguis*.

Ce fut preſque dans le même temps qu'une femme Chrétienne vint auſſi s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle étoit mariée ſans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit ſenſiblement ; car la ſtérilité n'eſt guere moins honteuſe parmi ces peuples, qu'elle l'étoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, & fit une neuvaine au ſaint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui préſenta par

avance pour être son esclave. C'est là maniere de vouer les enfans en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amene à l'Eglise à un certain âge, & on les déclare publiquement pour esclaves du Saint, par l'intercession de qui ils ont reçu la vie, ou ils ont été préservés de la mort; après quoi le peuple s'assemble, l'enfant est mis à l'enchere comme un esclave, & les parens le retirent en payant à l'Eglise le prix qu'en a offert le plus haut enchérisseur. La femme Chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit son vœu, elle l'éléva avec un grand soin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fût plus considérable, & qu'ainsi son offrande fût plus forte. Elle vint ensuite selon la coutume la présenter à l'Eglise. L'argent qui revient de ces especes de rançons, s'employe d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres, qui viennent de fort loin en pélerinage à *Cotate*.

Je ne puis passer sous silence une autre espece de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Eglise du Saint peu de jours après sa fête. Ces peuples ont coutume de s'associer assez souvent, tantôt cinq

cens, tantôt mille, pour faire entre eux une maniere de loterie. Ils mettent tous les mois dans une bourſe chacun un *fanon*, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq ſols de notre monnoie. Quand la ſomme, dont on eſt convenu, ſe trouve amaſſée, les aſſociés s'aſſemblent au jour & au lieu marqué. Chacun écrit ſon nom dans un billet ſéparé, & tous ces noms ſont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballotés, en préſence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, & celui dont le billet ſort le premier, emporte toute la ſomme. Par ce moyen, qui eſt fort innocent, des gens, de très-pauvres qu'ils étoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aiſe, & pour toujours hors de la néceſſité. Un Gentil, qui avoit mis à deux loteries, ſouhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Egliſe de *Cotate*, & promit d'y donner cinq *fanons*, ſi le Saint daignoit bien le favoriſer à la premiere loterie. Plein de confiance, il ſe rendit avec les autres dans la place publique où l'on étoit aſſemblé, & publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précédent au *Grand Pere*. La choſe ſe tourna

en raillerie ; mais on fut bien ſurpris, quand on vit que le premier billet tiré étoit le ſien. Il emporta la ſomme, & alla ſur le champ à l'Egliſe remercier ſon bienfaiteur, & s'acquitter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajouta que s'il étoit aſſez heureux pour obtenir l'autre lot par ſon interceſſion, il redoubleroit de grand cœur la même offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il ſe ſentit pénétré fut ſi grande, que s'étant rendu dans la place pour la ſeconde fois, il dit à ſes compagnons d'une voix aſſurée, qu'ils n'avoient que faire de rien eſpérer, parce que le grand Pere des Chrétiens, qui l'avoit favoriſé dans la premiere loterie, l'aideroit encore dans celle-ci. Quelques-uns, en effet, craignirent le pouvoir du Saint ; d'autres s'en mocquerent, & pluſieurs gagerent avec lui qu'il n'auroit rien. Il emploie à ces gageures toute la premiere ſomme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les brouille, l'enfant les tire, & celui de cet homme revient encore le premier, au grand étonnement de tous les aſſiſtans, qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leur loterie. Il s'en mit peu en peine, ayant déjà gagné des ſommes conſidé-

rables ; mais il ne manqua pas de venir à l'Eglise s'acquitter aussi fidelement que la premiere fois du vœu qu'il avoit fait, & il donna même plus qu'il n'avoit promis. On lui parla, comme vous pouvez croire, de changer de Religion, & de reconnoître le Dieu par la vertu de qui le grand Pere l'avoit si libéralement & si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avoue, mon très-cher Pere, qu'on est pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces Idolâtres, & que le démon, pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens, par qui seuls le salut leur peut venir. Car on ne peut pas douter encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainsi qu'ils nous appellent, ne soit la vraie cause de leur obstination; puisque dans le Maduré, & dans les autres Royaumes, où les Ministres de l'Evangile ne passent pas pour Européens, il se convertit un si grand nombre d'Infidèles.

Après la Fête de saint-François Xavier, je retournai au *Topo*, étant convenu que je reviendrois à *Cotate* à

Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps, parce que le Pere Maynard, dont j'ai parlé, eut la bonté de me l'enſeigner avec une aſſiduité & des ſoins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Miſſionnaire, nous ne baptisâmes que ſept ou huit Adultes, de *Caſte* aſſez baſſe; le plus conſidérable étoit le Maçon qui avoit bâti notre Egliſe. Comme il étoit docile, d'un naturel doux, & qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grace de pénétrer les vérités de la foi à travers les nuages du *Pranguiniſme*, dont elles ſont comme éclipſées aux yeux des Gentils, qui nous connoiſſent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la conſolation d'apprendre le Catéchiſme & les Prieres Chrétiennes en langue Malabare.

Mais la choſe la plus ſinguliere que je vis à *Cotate* pendant mon ſéjour, ce fut l'avanture d'un fameux Pénitent Idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compaſſion. Il s'étoit fait mettre au col une eſpece de colier fort extraordinaire. C'étoit une

plaque de fer de trois pieds & demi en quaré, épaiſſe à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture aſſez large. Apres y avoir paſſé la tête, il avoit fait appliquer tout au tour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui ſerrer le col, & qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de ſe décharger quand il voudroit d'un fardeau ſi peſant & ſi incommode. Cette large plaque ainſi enchaſſée au col, l'empêchoit de pouvoir ſe coucher ou appuyer ſa tête contre quoique ce ſoit. Ainſi quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dreſſer des ſupports pour ſoutenir ce vaſte colier des deux côtés: Il s'étoit lui-même impoſé cette pénitence, pour amaſſer, en ſe montrant par le pays, une ſomme d'argent qu'il deſtinoit à creuſer un *Tarpa culam*, c'eſt-à-dire, un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, & où les voyageurs ſouffrent beaucoup de la ſoif. Car c'eſt une dévotion de ce peuple, une maniere d'honorer leurs Dieux, & une œuvre des plus méritoires, de faire des réſervoirs ſur les grands chemins, d'entretenir des gens, qui préſentent de l'eau à boire aux

passans, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer & se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumônes, qu'en paroissant dans l'état digne de pitié, où je viens de vous le représenter. Il y avoit sept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de *Cotate*, accablé sous le poids de son énorme colier, & recevant les aumônes que les Gentils lui faisoient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie, & des manieres de demander plus modestes & plus soumises, que n'ont d'ordinaire les Pénitens qui courent le pays. Dans ce moment, je me sens inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui seroit capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il sçavoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer & de ne servir que lui seul. Je ne sçai, si Dieu eut égard à mes foibles prieres : mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre Eglise le Pénitent au colier qui demandoit à parler au *Gourou*, c'est-à-dire, au Pere. Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, & je tâchai de lui faire en-

tendre qu'il ne devoit rien eſpérer de nous, pour le ſujet qui le faiſoit quêter : mais comme je parlois fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre choſe que de l'argent. J'avertis le Pere Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, & s'approchant du Pénitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Egliſe des Chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, & qui êtes l'eſclave des Démons?* Le Pénitent répondit avec modeſtie, *c'eſt parce qu'on m'a dit que c'étoit ici la Maiſon du vrai Dieu que j'y viens pour voir, ſi je trouverai en lui plus de conſolation que je n'en ai trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne ſuis guere ſatisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu, & apprendre à le connoître, pour mettre en repos, s'il eſt poſſible, mon eſprit, qui eſt depuis long-temps agité. N'eſt-ce pas ici*, ajouta-t-il, *le temple de l'Eſtre Souverain, Créateur du ciel & de la terre, qui récompenſe ceux qui le ſervent, & qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai juſqu'ici adoré & ſervi mes Dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grands*

qu'eux :

qu'eux : mais si vous me pouvez faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, & je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous toucherent vivement, & nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible. *Si vous voulez*, lui dîmes-nous, *connoître le Souverain Seigneur, & apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues Divinités, il faut commencer par ôter de votre col cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, & que vous ne portez que pour vous distinguer, & pour rendre honneur à l'ennemi de l'Estre Souverain, car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter.* J'avois quelque scrupule de l'obliger à quitter son habit de Pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matiere, & de le disposer davantage à ce que l'on voudroit, & je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je suis prêt*, nous

dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connoître le Souverain bien, mais je ne puis me débarraſſer ſans le ſecours d'un ſerrurier.* Certainement le fameux Simeon Stilite (s'il eſt permis de comparer un ſi grand Saint, à un homme qni étoit encore Idolâtre) ne montra pas plus de ſoumiſſion & de promptitude à deſcendre de ſa colonne au premier ordre des Peres du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il ſe faiſoit honneur parmi les Gentils. Le ſerrurier vint, & ce ne fut qu'avec bien du temps & une peine extrême qu'il dériva les clouds qui tenoient attaché le petit colier au grand. Celui qui les avoit mis ne prétendoit pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. Ce fut dans l'Egliſe même de S. François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre eſclave de Satan, du joug que ſon redoutable Maître lui avoit impoſé. La plaque étoit ſi peſante, que je ne la pouvois ſoulever de terre qu'avec peine. Nous la ſuſpendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, & une des plus précieuſes offrandes, qu'on eût peut-être jamais fait au ſaint Apôtre. Dès que le Pénitent ſe vit libre, la joie parut peinte

ſur ſon viſage, peut-être du plaiſir que l'on venoit de lui faire, peut-être de l'eſpérance qu'il avoit qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer ſur la ſcience du ſalut. Sans perdre de temps le Pere Maynard commença à lui expliquer les Myſteres de notre ſainte Religion, & moi à lui apprendre les Prieres & le Catéchiſme, ne ſçachant pas aſſez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parut content de nos inſtructions, & qu'il fût charmé ſur-tout ce que nous lui diſions de la grandeur de Dieu & de ſon amour pour les hommes, nous lumes plus d'une fois dans ſes yeux qu'il rouloit quelques penſées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la ville ; avant qu'il s'adreſſât à nous, lui faiſoient de ſanglans reproches, non pas préciſément de ce qu'il changoit de Religion ; mais de ce qu'il ſe faiſoit diſciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui étoit d'une des meilleures *Caſtes* de tout le pays. C'étoit en effet cette idée du *Pranguiniſme*, qui lui cauſoit toute ſa peine. Dès que nous le ſçûmes, nous prîmes la réſolution de l'envoyer dans le Maduré ſe faire baptiſer par quelqu'un de ceux qui y vivent ſous l'habit de

Sanias. (1) Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Castes* basses, qui sont sur les côtes, & qu'il lui convenoit à lui, qui étoit homme de qualité, de s'adresser aux Docteurs des hautes *Castes*, qui sont dans les terres, & de se mettre au nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit dans le Maduré ces Docteurs, qui lui enseigneroient la Loi du vrai Dieu; qu'il les allât trouver; & qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettroient au nombre des fideles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposions: mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, & s'en alla trouver un de nos Peres de la Mission de Maduré, qui le baptisa & le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parens, pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zele & de tendresse.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue Malabare, & le desir d'entrer au plutôt dans la Mission de Maduré,

---

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

faisoit que je tâchois d'y paroître bien plus sçavant encore, que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Pere Emmanuel Lopés, dont j'ai parlé au commencement de cettre lettre, étant tombé malade sur la fin du mois de Février, & ne se trouvant personne qui put desservir ses Eglises pendant le carême qui approchoit, le Pere Provincial m'appella au *Topo*, & me proposa d'aller passer le carême au nord de la côte de *Travancor*, pour avoir soin du Pere malade, & aider les fidéles en son absence, m'engageant sa parole qu'après Pâques immédiatement il m'envoyeroit dans la Mission de Maduré, qui faisoit l'objet de tous mes vœux. Je representai que je n'étois guere capable encore d'une pareille commission, sur-tout dans le temps de carême & de Pâques, où il faut confesser tout le monde : que pour les Eglises qui sont au nord du Royaume de *Travancor*, je ne pouvois pas absolument m'en charger, parce que la langue Malabare y est fort corrompue & mêlée avec la langue qu'on nomme *Malcamel* : que si cependant on manquoit d'ouvriers pour assister les Chré-

tiens dans le temps Paſchal, je croyois qu'on pouvoit prendre un tempérament, qui étoit d'envoyer au nord du Royaume de *Travancor* un des Peres, qui travailloit à la côte de la Pêcherie, & de me faire occuper ſa place, parce que les Chrétiens de cette côte parlant fort diſtinctement la langue *Tamul*, je pouvois les entendre, & me faire entendre auſſi plus facilement. Le Pere Provincial agréa la propoſition, & m'envoya à *Tala*, ſur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, & je remarquai dans mon voyage de terre, deux choſes que je n'avois point obſervées, quand je doublai par mer le cap de Comorin. La premiere, eſt une Egliſe bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge, ſur la pointe méridionale de ce cap, & au-deſſous de cette pointe un rocher, qui s'avance dans la mer, & qui y forme une eſpece d'iſle : c'eſt ſur ce rocher que ſe retirerent autrefois les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les pourſuivoient vivement. Ce lieu leur ſervit d'azile pluſieurs mois, pendant leſquels ils ne ſe nourrirent que du poiſſon qu'ils pêchoient, & des coquillages qu'ils pouvoient ramaſſer au pied de

ce rocher. Depuis on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est un grand pagode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'Eglise de la sainte Vierge, quoiqu'il soit sur la même pointe. Comme ce pagode est nord & sud, & directement opposé aux montagnes qui séparent le Royaume de *Travancor* de celui de Maduré, si l'on tiroit une ligne à travers le Pagode & ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue & demie, on auroit une division juste de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'étend le long de la côte occidentale, celui de Maduré sur la côte orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du nord.

C'est précisément au cap de Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espece de baye, qui a plus de quarante lieues depuis le cap de Comorin, jusqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'isle de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent, que ce pont est l'ouvrage des

Singes du temps paſſé. Ils ſe perſuadent que ces animaux plus braves & plus induſtrieux que ceux d'aujourd'hui, ſe firent un paſſage de la terre ferme en l'iſle de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maîtres, & délivrerent la femme d'un de leurs Dieux qui y avoit été enlevée. Ce qui eſt certain, c'eſt que la mer dans ſa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là; de ſorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens forts plats, qui puiſſent paſſer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie eſt inabordable aux vaiſſeaux d'Europe, parce que la mer y briſe terriblement, & il n'y a que *Tutucurin* où les navires puiſſent paſſer l'hyver, cette rade étant couverte pas deux Iſles, qui en font la ſûreté. Comme la côte de la Pêcherie eſt renommée par tout le monde, je m'imaginois y trouver pluſieurs groſſes & riches bourgades: il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puiſſance des Portugais s'eſt affoiblie dans les Indes, & qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvoit de conſidérable a été abandonné & détruit. Il ne reſte aujourd'hui que

de misérables villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, & quelques autres. J'excepte toujours *Tutucurin*, qui est une ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrétiens & partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les *Paravas*, qui sont les peuples de la côte de la Pêcherie, gémissoient sous la domination des Maures, qui s'étoient en partie rendus maîtres du Royaume de Maduré. Dans cette extrêmité, leur chef resolut d'implorer le secours des Portugais, & de se mettre avec toute sa *Caste* sous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établissement de la Religion Chrétienne, la leur accorderent : mais à condition qu'ils embrasseroient le Christianisme, à quoi les *Paravas* s'obligerent. Des que ce traité eut été conclu, les Portugais chasserent les Maures de tout le pays, & y firent divers établissemens. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une florissante Chrétienté par les travaux si connus de saint François-Xavier, qui bâtit par-tout des Églises; que nos Peres ont cultivées depuis ce temps-là avec un très-grand soin. La liberté que

les *Paravas* avoient sous les Portugais, de trafiquer avec leurs voisins, les rendoit riches & puissans; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, & réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, & qu'ils échangent avec le ris & les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entiérement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux & d'un sable arride & brûlant; car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieues, depuis le cap de Comorin jusqu'à *Tala*, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une Eglise dépendante de celle de *Tala*.

Je ne pus voir la misere ou vivent ces pauvres Chrétiens, dont on m'avoit chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sçauroient manquer d'être très-méritoires, à en juger par la vivacité de leur foi, & par leur attachement simple & fervent à toutes les pratiques de piété, que les Peres Portugais de notre Compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette Chrétienté si distin-

guée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très-bonne heure la doctrine Chrétienne aux plus petits enfans. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François-Xavier. Il étoit persuadé que la Foi ne pouvoit manquer de jetter de profondes racines dans le cœur des habitans, si dès la premiere enfance on les instruisoit bien des Mysteres & des préceptes de notre Religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'Eglise; les filles le matin au soleil levé, les garçons le soir au soleil couché. Ils recitent d'abord tous ensemble les Prieres ordinaires du matin & du soir, après quoi se partageant en deux cœurs, & demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque cœur se levent au milieu de l'Eglise, & par forme de demandes & de réponses, répétent toute la doctrine Chrétien-

ne. Après cette premiere répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux cœurs, qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine Chrétienne comprend non-seulement l'explication des Mysteres & des préceptes de la Religion, mais encore comme j'ai dit, la maniere de se confesser & de communier, & des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquels ces fervens Chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté & de la raison. La doctrine Chrétienne étant achevée, on se remet à genoux, pour faire un acte de contrition, & après avoir recité le *Salve Regina*, & la Priere à l'Ange Gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur & de la sainte Vierge, & l'on se retire. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les Peres font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Eglise, assemblent les enfans & leur font faire assiduement tout ce que je viens de marquer.

Comme les Peres, qui cultivent cette grande Chrétienté, ne sont pas en fort

grand nombre, les fideles commencent dès les premiers jours du Carême à s'acquitter du devoir Paschal. Ainsi après avoir pris à *Tala* les connoissances nécessaires, je commençai la visite de mes Eglises pour préparer tout le monde à la confession & à la communion. Ayant remarqué qu'une Eglise fort ancienne de la petite bourgade de *Cuttangeli* menaçoit ruine, & qu'on n'y étoit pas en sûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, & je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tygres qui sortent des bois pour chercher de l'eau. On ne sçauroit croire le désordre que ces bêtes féroces ont fait cette année sur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de soixante & dix personnes qui ont disparu, & qui ont été apparemment dévorées par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher, sur le soir, des étangs qui sont pour l'ordinaire assez près des villages : malheur alors au bétail, aux enfans & même aux hommes, qui se trouvoient à leur portée. Rien ne leur échappoit. La crainte qu'on en avoit, étoit devenue si grande que toutes les nuits on faisoit la garde dans les villages & l'on

y allumoit des grands feux. Perſonne n'oſoit ſortir de ſa maiſon durant les ténébres, ni ſe mettre en chemin; il n'étoit pas même trop ſûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverſer plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller adminiſtrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la précaution de me faire eſcorter par quelques Chrétiens, les uns portant des torches allumées, & les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tygres & les met en fuite. Une choſe qui doit paroître extraordinaire & qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particuliere, c'eſt que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chrétien n'a peri. On a même pris garde que les Gentils ſe trouvant avec les Chrétiens, les tygres dévoroient les Idolâtres ſans faire aucun mal aux fideles; ceux-ci trouvant des armes ſûres dans le ſigne de la Croix, & dans les ſaints Noms de Jeſus & de Marie; ce que les Gentils voyant avec admiration ils ont commencé auſſi à ſe ſervir des

mêmes armes pour éviter la fureur des tygres, & se préserver du danger.

Le bois infesté par les tygres regne pendant cinq ou six lieues, le reste de la côte n'est que sable, mais un sable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore-là les soins de la divine Provindence. Je marchois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes Catéchistes, & je me trouvai sur le bord d'une petite riviere que j'avois traversée quelque-temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le Catéchiste qui me soutenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant & emportant le sable. Nous nous serions noyés dans cette espece d'abîme sans la main de Dieu qui nous soutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route jusqu'à la plus prochaine Eglise où nous rendîmes graces à Notre Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir visité les Eglises de mon district, je revins la Semaine-Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chrétiens se rendirent de diverses bourgades

des environs. Je travaillai beaucoup pendant tout ce ſaint temps, les confeſſions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre; car ces peuples parlent avec une viteſſe ſurprenante, ou peut-être que cela me paroiſſoit ainſi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me diſoient, il falloit les faire recommencer juſqu'à trois & quatre fois; ce que ces bonnes gens faiſoient avec une patience merveilleuſe, cherchant même les mots & les tours les plus aiſés pour s'exprimer. Outre le travail des confeſſions, j'avois celui de la prédication, & comme il m'étoit impoſſible de parler encore ſur le champ, j'étois obligé de préparer & d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fiſſe une infinité de fautes, ſoit dans le tour de la langue, ſoit dans la prononciation, qui eſt très-difficile; ils ne paroiſſoient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, diſoient-ils ouir quatre paroles de la bouche des Peres, quoique mal arrangées & mal prononcées, que les grands diſcours que leurs Catechiſtes leur auroient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bourgade, plusieurs petits reposoirs, & le Jeudi-Saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la Passion. A chaque station on faisoit tout haut des prieres & des actes conformes au Mystere qu'on venoit honorer. Les stations achevées nous retournâmes à l'Eglise qui se trouva trop petite pour la grande multitude de Chrétiens qui s'y étoient rendus de tous côtés. Je sortis, & tout le peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'Eglise : mon Catéchiste raconta fort au long l'histoire de la Passion de notre-Seigneur. Je fis ensuite, le crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentimens de pénitence & d'amour envers notre divin maître. Il étoit assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du Vendredi-Saint, que nous fîmes toutes, excepté celles de la Messe, car il n'est pas permis, dans ces Eglises, de garder, du Jeudi au Vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils, qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les Chrétiens. Ce fut à l'adoration de la croix qu'il m'eût été

bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la plûpart de nos fervens Chrétiens. Jesus-Christ eût été là présent attaché sur la croix, qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnoissance & de tendresse. Nous exposâmes l'après-diné une représentation du saint Suaire, tel qu'on le montre dans plusieurs Eglises d'Europe; il y eut encore bien des pleurs répandues à cette pieuse cérémonie. Je parlai aussi un moment sur ce triste sujet, & l'on fit des prieres & des chants en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. J'employai le Samedi-Saint, le jour de Pâques & le reste des fêtes à confesser ceux qui ne s'étoient pas encore acquittés de ce devoir; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes Eglises, & travailler plus à loisir que la premiere à l'instruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étois mis en chemin, je reçus une Lettre du Pere Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le soin de cette Mission à deux Peres qu'il y envoyoit, & de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre, je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres & les dernieres instructions de mon Supérieur. Il me les donna, & je pris la route de Maduré. Après avoir traversé de nouveau le cap de Comorin, je vins par *Tala*, *Manapar*, *Alandaley* & *Punicael*, me rendre à *Tutucurin*. Cette ville est presque à une égale distance du cap de Comorin & du passage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* est sur le bord d'une petite riviere qui a deux embouchures, on va aisément par eau delà à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées ; pendant le flux, on remonte de *Punicael*, qui est à la premiere embouchure, jusqu'au confluent des deux bras de la riviere : au reflux, on descend jusqu'à la seconde embouchure, où se trouve *Tutucurin*.

Tutucurin paroît, à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers bâtimens assez élevés dans les deux isles qui la couvrent, une petite forteresse que les Hollandois ont bâtie depuis quelques années pour se mettre à couvert des insultes des Gentils qui viennent des terres, & plusieurs grands magasins bâtis sur le bord de

l'eau, qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté disparoît, & l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotes*. Les Hollandois tirent de *Tutucurin* des revenus considérables, quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au Roi de *Maduré*, & en partie au Prince de *Marava*, qui a secoué depuis peu le joug de Maduré, dont il étoit tributaire auparavant. Les Hollandois voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le Prince de *Marava*, de ses droits sur la côte de la Pêcherie, & sur tout le pays qui en dépend. Ils lui envoyerent pour cela une célebre ambassade avec de magnifiques présens. Le Prince reçut les présens, & donna de grandes espérances, dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandois, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à-peu-près comme s'ils l'étoient. Il y a quelques années qu'ils enleverent les Eglises des pauvres *Paravas* pour en faire des magasins, & les maisons des Missionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Peres furent obligés de se retirer

dans les bois, où ils se firent des huttes pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les *Paravas* montrerent en cette occasion une fermeté inébranlable & un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyoit tous les Dimanches sortir en foule de *Tutucurin*, & des bourgades, pour aller entendre la Messe dans les bois. Les Peres y exerçoient, au milieu des Gentils, les fonctions de leurs ministeres plus librement, qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandois. Le zele des *Paravas* choqua apparemment quelques-uns de ces Messieurs ; ils se mirent en tête de les pervertir, & de leur faire embrasser leur Religion. Dans cette vue, ils appellerent de Batavia un Ministre pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusés ; mais la tentative réussit mal. Dès la premiere conférence que le Chef de la *Caste* des *Paravas* eut avec le Prédicant, il le confondit par ce raisonnement. *Vous devez sçavoir*, *Monsieur*, lui dit-il, *que quoique notre Caste eût embrassé la Religion Catholique avant la venue du grand Pere dans les Indes* (c'est de Saint François Xavier qu'il parloit), *nous n'étions Chrétiens que de nom, mais Gentils en effet. La foi que*

nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force & par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoi avant que vous nous parliez de changer de Religion, il faut, s'il vous plaît, que premierement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le grand Pere, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi, commencez par ressusciter du moins une douzaine de nos morts, car saint François Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte ; guérissez tous nos malades, rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est, & quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. Le pauvre Ministre ne sçachant que repliquer à ce discours, & voyant d'ailleurs cet air de fermeté & de raison, qu'il n'attendoit pas dans des Pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vîte. Mais, avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les *Paravas* d'aller au Prêche. Le Chef de la *Caste* eut le courage de faire afficher

un écrit à la porte de la loge Hollandoiſe, par lequel il déclaroit que ſi quelque *Paravas* alloit au Temple des Hollandois, il ſeroit traité à l'heure même comme rebelle à Dieu & traitre à la Nation. Perſonne ne fut tenté d'y aller, excepté un ſeul. C'étoit un homme riche & puiſſant, dont la fortune dépendoit des Hollandois, & qui fut aſſez lâche, de peur de s'attirer leur diſgrace, de s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caſte* des *Paravas*, lequel réſolut d'en faire un exemple. Il mit donc ſes gens ſous les armes, ſe ſaiſit des avenues, afin qu'à la ſortie du Temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandois voulurent ſe mettre en devoir de le ſecourir; mais ils n'y furent pas à temps, & ils furent obligés eux-mêmes de ſe retirer pour ne pas irriter des peuples qui étoient réſolus de conſerver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces perſécutions ont ceſſé par la grace de Dieu; il eſt venu des Directeurs plus doux & plus raiſonnables, qui bien loin d'inquiéter ces peuples ſur leur Religion, & de leur faire violence, ont conſenti que leurs anciens Paſteurs re-

vinssent demeurer dans les bourgades, & continuassent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours faites depuis saint François Xavier. Au reste, je dois rendre cette justice à Messieurs les Directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, & se faisoient aimer des Missionnaires; lesquels, de leur côté, leur rendoient dans l'occasion des services assez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandois sur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, & qu'ils échangent avec le cuir du Japon, & les Epiceries des Moluques, ils tirent un profit considérable de deux sortes de Pêches qui se font ici, celle des perles & celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* sont de gros coquillages semblables à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons. Il est incroyable combien les Hollandois sont jaloux de ce commerce; il iroit de la vie pour un Indien qui oseroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achete presque pour rien, & les envoye dans le Royaume de Bengale, où ils se vendent fort cher. On

scie

ſcie ces coquillages ſelon leur largeur : comme ils ſont ronds & creux quand ils ſont ſciés, on en fait des braſſelets, qui ont autant de luſtre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche ſur cette côte, dans une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ſes volutes de gauche à droite, ce ſeroit un tréſor que les Gentils eſtimeroient des millions ; parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette eſpece qu'un de leurs Dieux fut obligé de ſe cacher, pour éviter la fureur de ſes ennemis qui le pourſuivoient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre maniere. Elle ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle permet à chaque habitant du pays, Chrétien, Gentil ou Mahometan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui ſemble, & chaque bateau lui paye ſoixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une ſomme conſidérable ; car il ſe préſentera quelquefois juſqu'à ſix ou ſept cens bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit deſ-

tiné pour cela. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la pêche se devoit faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant ; mais comme il arrivoit souvent que la saison ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, & que les huîtres manquoient, ce qui causoit un notable préjudice après les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de méthode, & voici la regle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoye dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, & les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche & très-abondante : mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit & qu'on a

publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les Commissaires Hollandois viennent de *Colombo* capitale de l'isle de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour : aussi-tôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vîte, & une espece de sac à sa ceinture pour mettre les huî-

tres qu'il pêche. Dès qu'il eſt au fond de la mer, il ramaſſe promptement ce qu'il trouve ſous ſa main, & le met dans ſon ſac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite, ou envoye un de ſes compagnons le ramaſſer. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps; un matelot qui eſt dans le bateau, & qui tient l'autre bout de la même corde pour en obſerver le mouvement, donne auſſi-tôt le ſignal aux autres, & dans ce moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ſes compagnons lui avoit volé ainſi pluſieurs fois de ſuite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la premiere & la ſeconde fois; mais voyant qu'il conti-

nuoit à le piller, il le laiſſa plonger le premier, & l'ayant ſuivi de près avec un couteau à la main, il le maſſacra ſous les eaux, & l'on ne s'apperçut de ce meurtre que lorſqu'on retira le corps de ce malheureux, ſans vie & ſans mouvement. Ce n'eſt pas-là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des *requins* ſi forts & ſi terribles, qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ſes huîtres, ſans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpece de cloche de verre, dans laquelle ils ſe renferment pour plonger, ce ſont des contes de perſonnes qui veulent rire, ou qui ſont mal inſtruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payés. Avec tout cela le métier eſt ſi fatigant, qu'ils ne peuvent plonger que ſept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui ſe laiſſent tellement tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un plus grand nombre d'huîtres, qu'ils en perdent la reſpiration & la préſence d'eſprit ; de ſorte que ne pen-

ſant pas à faire le ſignal, ils ſeroient bientôt étouffés, ſi ceux qui ſont dans le bateau n'avoient ſoin de les retirer, lorſqu'ils demeurent trop long-temps ſous l'eau. Ce travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc les huîtres qui lui appartiennent, & les y laiſſe deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, & qu'on en puiſſe tirer les perles. Les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte quelque eſpace entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous de chaque baſſin ſont différens pour la grandeur, le ſecond baſſin les a plus petits que le premier, le troiſieme que le ſecond, & ainſi des autres. On jette dans le premier baſſin les perles groſſes & menues, après qu'on les a bien lavées comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne paſſe point, elle eſt cenſée du premier ordre; & celles qui reſtent dans le ſecond baſſin ſont du ſecond ordre, & de même juſqu'au dernier baſſin, lequel

n'étant point percé, reçoit les ſemences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, & leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes : ſi celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il lui eſt permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré, ou au Prince de *Marava*, ſuivant la rade où ſe fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du ſecond jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont aſſez d'autres moyens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus sûr eſt d'avoir de l'argent comptant ; car pourvu qu'on paye ſur-le-champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols & de ſupercheries qui ſe font dans cette pêche, cela nous meneroit trop loin. Je vous dirai ſeulement qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur

cette côte au temps de la pêche ; soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y rend de toutes parts, & qui n'habite pas fort à l'aise ; soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste & malfaisante ; soit enfin à cause de l'infection de l'air : car la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil se corrompt en peu de jours, & exhale une puanteur, qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à *Tutuçurin* a été très-malheureuse. L'épreuve s'en étoit trouvée très-belle, & on y étoit accouru de toutes parts ; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avoient ramassé que deux ou trois milliers d'huîtres, & presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivans ; car comme si les huîtres avoient tout-à-coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuerent cet accident aux courans, qui avoient apporté des sables & couvert les huîtres : quelques Chrétiens le regarderent comme un châtiment du Ciel, On avoit coutume, de

temps immémorial, de donner à l'Eglise la plus prochaine de l'endroit où se faisoit la pêche, les premieres perles que prenoient les pêcheurs Chrétiens. Mais cette année on résolut de ne point se conformer à ce pieux usage. Les inventeurs d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches, & la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandois, des habitans de la côte & de tous les étrangers, qui avoient fait de très-grandes avances.

Pendant que je m'instruisois ainsi des nouvelles du Pays, j'écrivis au Pere Xavier Borghese, (1) qui de tous les Missionnaires de Maduré étoit le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon dessein, le prier de m'envoyer des guides, & sçavoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faisoit depuis longtemps l'objet de mes plus ardens desirs. Ce Pere me répondit très-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides pour me conduire, & qu'il viendroit lui-même me prendre à *Tutucurin*, si le

(1) Il est de l'illustre maison des Princes Borgheses d'Italie.

temps étoit propre à entrer dans le Maduré ; mais que tout le Pays étant en armes, ce seroit s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutoit qu'on venoit d'arrêter prisonnier le Pere Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute *Caste* ; qu'on l'avoit traîné devant les Juges, & qu'à force de coups on lui avoit fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ses Catéchistes à coups de fouet ; que dans tout le Pays l'émotion étoit générale contre les Chrétiens ; enfin qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avoit garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des Chrétiens ; mais je le fus bien plus vivement, de ce qu'on m'empêchoit d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins sans me rebuter d'une réponse qui sembloit m'ôter toute espérance, je récrivis une seconde fois au Pere Borghese, & le suppliai de faire tous ses efforts pour me procurer l'entrée dans ma chere Mission : je lui ajoutai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je

le conjurois de bien penser devant Dieu, j'étois résolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce pût être, nul danger & nulle difficulté n'étant capable de m'arrêter. Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du Pere Bernard de Saa qui venoit d'être exilé pour la foi, après avoir été très-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'étoit retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-naiken-patti*. Il y reçut ma lettre, & l'ouvrit suivant la permission que lui en avoit donné le Pere Borghese. Voyant un homme déterminé à tout tenter & à tout souffrir, il crut qu'il étoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Mission, à la porte de laquelle je me trouvois, & que, danger pour danger, il valoit mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinoit, qu'à d'autres où je périrois peut-être sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ses Catéchistes, pour me servir de guides. L'arrivée de ces Chrétiens si attendus, & dont quelques-uns avoient beaucoup souffert pour la vraie Religion, me causa une joie des plus sensibles. Je

partis avec eux de *Tutucurin* sans différer. C'étoit sur le soir du Dimanche de la Très-Sainte Trinité, où j'avois lu à la Messe l'ordre que Notre Seigneur donna à ses Apôtres, d'aller par-tout le monde prêcher l'Evangile & baptiser les Nations. Je sortis de la Ville, comme pour aller confesser quelque malade; & à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite, pour prendre celui des Missionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avoient accompagné jusques-là s'en retournerent, & je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre Seigneur. Nous marchâmes presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laisser le chemin ordinaire, & me conduire au travers des bois, pour éviter une petite forteresse, dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passans. Elle étoit alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du Royaume. Mais soit que mes guides sçussent mal les chemins détournés, ou que dans les ténébres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presqu'au pied de la forteresse, & contraints

de passer près le corps-de-garde qui étoit à la porte. Je pris sur le champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils eussent été des gens de la bourgade voisine. Ils suivirent mon conseil, éleverent la voix, porterent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier & délibéré, comme en Pays de connoissance. Ce stratagême réussit heureusement; nous passâmes sans que la pensée vînt à aucun des gardes, d'examiner davantage qui nous étions; la Providence veillant ainsi sur moi & sur nos chers Missionnaires, à qui je portois de petits secours dont ils avoient un très-grand besoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes un peu avant le jour à *Camien-naiken-patti*, où le Pere Bernard de Saa m'attendoit, avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol considérable sur le chemin que je devois tenir. Je ne sçaurois vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un Confesseur de Jesus-Christ, sorti tout récemment de la prison, & de dessous les coups des en-

nemis du nom Chrétien, ni ce que Dieu me fit ſentir de conſolation en prenant poſſeſſion de cette terre bénite, après tant de deſirs, de travaux, de courſes & de craintes de n'y arriver peut-être jamais. Ce ſeroit le lieu de vous mander l'hiſtoire de la nouvelle perſécution, & l'état où ſe trouvent aujourd'hui ces Egliſes : mais cette lettre n'eſt déja que trop longue, & vous me permettrez de remettre à la premiere que je me donnerai l'honneur de vous écrire pluſieurs choſes très-curieuſes. Je me recommande cependant plus que jamais à vos ſaints ſacrifices, moi & les diſciples que j'eſpere que le Seigneur va me donner, & je ſuis avec bien du reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Pouleour, dans les Indes Orientales, le 29 de Septembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai eu la consolation de recevoir deux de vos lettres ; j'ai répondu à la premiere il y a déja plus d'un an, & je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery*, où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes, mais lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'escadre commandée par M. des Augers, que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces vaisseaux,

dans la vue de me consacrer entiérement à la pénible & laborieuse Mission de *Maduré*, & de me joindre au Pere Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zèle & un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu qui avoit d'autres desseins sur moi & sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le Révérend Pere de la Breuille, Supérieur de nos Missions Françoises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la foi dans les royaumes voisins de celui de *Maduré*, & d'y établir une nouvelle Mission sur le modele de celle que nos Peres Portugais ont dans ce Royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu & si avantageuse à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter, mais vous sçavez, mon Révérend Pere, que les difficultés ne doivent jamais arrêter des Missionnaires, sur-tout après l'expérience que nous

savons, que Dieu par les grandes traverses, prépare d'ordinaire aux plus heureux évenemens.

Le Pere Martin alla trouver le Révérend Pere Provincial de *Malabar*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, & qui lui marqua un lieu où il pourroit aisément s'instruire des coutumes du pays, & de la maniere dont il faut vivre parmi ces Nations les plus superstitieuses qui aient jamais été. Pour moi je partis de *Pondichery* le 21 de Septembre de l'année 1699, pour aller au Petit Mont, à peu de distance de *Saint-Thomé*. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle Mission, & sur-tout dans le dessein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand Apôtre des Indes, saint Thomas, qui a sanctifié le Petit-Mont par le séjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvai pas tous les secours qu'on m'y avoit fait espérer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à *Pondichery* pour passer de-là à *Couttour*, premiere résidence de la Mission de *Maduré*, où je devois m'instruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de *Sanias* (1) le ſeptieme de Décembre, veille de la Conception de la ſainte Vierge. Le Pere François Laynés que j'y trouvai me reçut avec des marques d'une charité ardente & d'une amitié ſincere. Je ne puis vous exprimer les ſentimens dont je fus pénétré dans cette ſainte maiſon, ni combien je fus édifié de la vie auſtere & pénitente qu'y menent nos Peres. Dieu répand de grandes bénédictions ſur leurs travaux ; j'ai tâché de les partager avec eux, & j'ai eu la conſolation d'adminiſtrer les Sacremens à un très-grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur & la piété me tiroient les larmes des yeux ; j'ai baptiſé à *Couttour* plus de cent perſonnes, & plus de huit cens à *Corali*, autre réſidence de cette Miſſion. Ce grand nombre vous ſurprendra peut-être, mais qu'eſt-ce en comparaiſon de ce que fait le Pere Laynés dans le *Maravas*, où il a baptiſé en ſix mois plus de cinq mille perſonnes. Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, & que je ne me ſois dévoué à recueillir une moiſſon ſi

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

abondante ; mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les ſuivis, & je partis au commencement de Juin 1700, pour aller du côté de *Cangibouram*, ville qui eſt au nord de *Pondichery*.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher Pere, pour votre conſolation, & pour celle des perſonnes qui s'intéreſſent à nos Miſſions, & qui veulent bien les ſoutenir par leurs charités, que deux Egliſes s'élevent déja à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation enſevelie dans les plus épaiſſes ténebres de l'infidélité. Depuis trois mois & demi que je ſuis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiſer près de ſix-vingt perſonnes. Jugez par ces heureux commencemens ce que nous pourrons faire dans la ſuite avec la grace de Dieu dans une Miſſion ſi féconde, ſi on nous envoie les ſecours qui nous ſont néceſſaires ; mais il faut pour cela des hommes de réſolution, & qui puiſſent faire de la dépenſe ; car on eſt obligé de garder ici bien plus de meſure que dans le *Maduré*, où le Chriſtianiſme eſt aujourd'hui très-floriſſant, & l'on doit s'attendre à ſouffrir bien des perſécutions, ſoit de la part des Gentils, ſoit d'ailleurs, ſi l'on ne s'obſerve, &

si l'on n'a un peu de quoi appaiser la mauvaise humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mene dans cette Mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Peres qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte & robuste, car leur jeûne sera continuel, & ils n'auront pour toute nourriture que du ris, des herbes & de l'eau. J'écris ceci sans craindre qu'une vie si austere soit capable de les rebuter, & de les détourner de venir à notre secours, persuadé au contraire que c'est ce qui les animera davantage à préférer cette Mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joie & de consolation, du moins si j'en juge par mon expérience; car je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content que je le suis avec mes herbes, mon eau & mon ris; c'est sans doute une grace très-particuliere de Dieu. Aidez-moi, mon Révérend Pere, à l'en remercier, & faites qu'on nous envoie d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant de différentes raisons.

Vous penserez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'est pas assez ménager nos Missionnaires que de

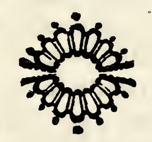
les engager à une auſtérité de vie capable de les tuer ou de les épuiſer en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie eſt abſolument néceſſaire pour gagner ces infideles qui ne feroient nulle eſtime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'auſtérité que ne vivent leurs *Brames* & leurs Religieux. Nous conſeillerez-vous de changer à cette condition? Qu'eſt-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la ſienne, pour ſauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait réflexion que l'enfer ſe remplit tous les jours, & que nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous aſſure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Miſſionnaires ſoit auſſi auſtere que je viens de vous le marquer, je vous répéte encore qu'ils ne laiſſent pas d'avoir de grandes dépenſes à faire, non pas pour leurs perſonnes, comme vous voyez, puiſqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poiſſon, ni œufs, & qu'ils ſont vêtus d'une ſimple toile; mais pour les nou-

veaux établissemens qu'ils sont obligés de faire, pour le bâtiment des églises qu'ils élevent au vrai Dieu dans ces terres infidelles, & sur-tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catéchistes qui sont absolument nécessaires en ces pays. Un Catéchiste est un homme que nous instruisons à fond de nos mysteres, & qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il fait un registre exact de ceux qui demandent le baptême, de ceux qui doivent approcher des sacremens, de ceux qui sont en querelle, de ceux dont la vie n'est pas exemplaire, & généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons ensuite, & nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques instructions ce que le Catéchiste a enseigné, & qu'à faire les fonctions qui sont propres de notre ministere. Vous concevez par-là l'utilité & la nécessité indispensable des Catéchistes, & nous espérons que vous la voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéressent à l'établissement de l'Évangile.

Je viens de recevoir des lettres de *Pondichery*, qui me marquent que trois nouveaux Missionnaires de notre Com-

pagnie y sont arrivés pour passer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle Mission, & les grandes espérances que nous avons de convertir ces vastes pays, & de les gagner à Jesus-Christ, a porté le Pere de la Fontaine, homme d'un mérite distingué, & l'un de ces trois Missionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, & ne viennent prendre part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette Chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres, nous en avons plus besoin que jamais, & d'être persuadé que je suis avec respect, &c.



LETTRE

Du Pere Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jesus; au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4 d'Octobre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous écris cette lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puisse faire plus au long, par les vaisseaux de la Royale Compagnie qui partiront au mois de Janvier. Je vous envoyerai par cette voie les lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle Mission que nous avons entreprise sur le modele de celle de *Maduré*, à deux journées d'ici, où se termine la Mission de nos Peres Portugais.

Le Pere Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son noviciat dans le *Maduré* même, en

en vivant de ris & de légumes seulement, comme vivent nos Peres en ce Pays-là. Il a baptisé plus de sept cens personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, & depuis qu'il est allé prendre possession de sa nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de six-vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux *Brames*, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Pays-là la permission de bâtir deux Eglises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mene est bien rude & bien austere, ce qui est nécessaire pour convertir ces Peuples ; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit & d'entrée par-tout, c'est qu'il a des *Brames* qui l'accompagnent & qui lui servent de Catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les Peres Hervieu, de la Fontaine, & Noëlas, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le Pere de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos Peres, & des grands biens qu'on fait en cette Mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi-nous avec l'agrément des Supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du Pays, pour aller au plutôt joindre le

Pere Mauduit dans sa nouvelle Miſſion. La ferveur eſt préſentement pour la Chine; mais ſi nos Peres avoient la même idée que nous avons de la ſainte Miſſion de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la préféraſſent aux Miſſions de la Chine & du Canada. J'oſe même vous aſſurer que la vie, toute Apoſtolique qu'on y mene, les ſouffrances & les travaux continuels auxquels on eſt expoſé, & les grands fruits qu'on y fait paſſent tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres Miſſions. Jugez-en par ce ſeul trait.

Depuis quatre ans & demi que le Pere Bouchet eſt dans l'Egliſe d'*Aour* qu'il a fondée, il a baptiſé plus de dix mille ames. C'eſt une choſe charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils récitent tous les jours enſemble les Chapelets de Notre Seigneur & de la Sainte Vierge. Ils font le matin & le ſoir les prieres & l'examen, & quelques-uns même la méditation. Le Pere Martin, qui eſt depuis deux mois à *Aour* avec le Pere Bouchet, me mandoit après trois ſemaines de ſéjour, qu'il avoit baptiſé plus de ſoixante perſonnes pour ſa part, qu'il ne ſe paſſoit preſque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes & des

mariages, & qu'il lui faudroit une relation entiere pour me raconter tous les biens & toutes les choſes édifiantes qu'il a vues dans cette Miſſion. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même Pere Martin entra dans la Miſſion de *Maduré* le jour de la ſainte Trinité 1699. A la premiere réſidence où il alla, il trouva un de nos Peres qui venoit d'être chaſſé de ſon Egliſe, & qu'on avoit ſi fort maltraité, qu'on lui avoit fait ſauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti & baptiſé un homme d'une grande *Caſte*; c'eſt ainſi qu'ils appellent ce que les Juifs appelloient tribus.

J'ai reçu depuis peu une lettre du Pere Laynez, célèbre Miſſionnaire du *Maduré*. Il étoit allé, au commencement de cette année, ſecourir les Chrétiens de *Maravas*, où le vénérable Pere Jean de Brito a été martyriſé. Le Pere Laynez y a paſſé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du pays viennent ſouvent ſe laver. Il les inſtruiſoit de nos myſteres; & Dieu donnoit tant de force & d'onction à ſes paroles, qu'en peu

de mois il a baptiſé quatre à cinq mille Idolâtres, ſans parler de pluſieurs milliers de Chrétiens, auxquels il a adminiſtré les ſacremens de la Pénitence & de l'Euchariſtie. Il me marque qu'il ne ſçait comment il a pu ſuffire à un travail ſi exceſſif. C'eſt ce Pere même qui, revenant l'année paſſée, d'aſſiſter les Chrétiens d'*Outremelour*, qui eſt la derniere réſidence de *Maduré*, ſouffrit un tourment bien douloureux & bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permiſſion de bâtir une égliſe ſur ſes terres, vers le nord, & proche la célèbre ville de *Cangibouram*, qui eſt dans le Royaume de *Carnate*. Un Gouverneur l'ayant arrêté, à la ſollicitation de quelques Gentils, ennemis de notre ſainte Religion, ce barbare lâcha ſur lui quelques ſoldats à grande gueule (c'eſt ainſi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent juſqu'au ſang par tout le corps, & lui firent des plaies ſi profondes, qu'il en a été long-temps très-incommodé. Je crois vous avoir déja mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiſer trois adultes de pluſieurs qui ſe font inſtruire. Je vous manderai la premiere fois ce

que je fais ici pour rendre vénérable notre ſainte Religion aux Gentils, & pour les y attirer. Comme ils ſont frappés ſingulièrement de nos fêtes & de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque maniere de les célébrer avec plus d'éclat & de pompe. Dans la derniere ſolemnité du jour de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, vous euſſiez été charmé de voir les Gentils même s'unir à nous pour contribuer, à l'envi, à honorer la Reine du Ciel. Je vous en envoyerai une petite relation. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices, & je vous prie de croire que je ſuis avec bien du reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Maduré, le 1er de Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Notre Mission de *Maduré* est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos Missionnaires, & actuellement je suis à la cour du Prince de ces terres, pour faire délivrer le Pere Borghese qui a déja demeuré quarante jours dans les prisons de *Trichirapali* (1), avec quatre de ses Catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la Religion.

(1) C'est la ville où le Roi de Maduré fait sa résidence ordinaire.

Plus l'Enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu pour Jesus-Christ, est, comme autrefois, la semence d'une infinité de Proselytes.

Dans mon particulier, ces cinq dernieres années, j'ai baptisé plus d'onze mille personnes, & près de vingt mille depuis que je suis dans cette Mission. J'ai soin de trente petites églises, & d'environ trente mille Chrétiens; je ne sçaurois vous dire le nombre des confessions, je crois en avoir oui plus de cent mille.

Vous avez souvent entendu dire que les Missionnaires de *Maduré* ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de pailles, sans lit, sans siége, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans coûteau, sans fourchette, sans cuillere. Cela paroît étonnant: mais croyez-moi, mon cher Pere, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mene cette vie, je n'y pense seulement pas. Les Missionnaires ont ici des peines d'une

autre nature, dont le Pere Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui est de moi, je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de Catéchistes, qui m'aideroient à travailler à la conversion des ames. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des Idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres, pour leur enseigner la loi de Dieu, & que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes Catéchistes, faute de ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis* (1). Ainsi je seche de douleur de voir périr des ames pour lesquelles Jesus-Christ a répandu son sang. Hélas! mon cher Pere, est-il possible qu'on ne sera point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avois, pour me donner un Catéchiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout: ce que je souhaite, & ce que je vous demande par les entrailles de Jesus-Christ, c'est

(1) Thren. 4.

de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces Catéchiſtes, & comptez qu'un Catéchiſte de plus ou de moins eſt une choſe de la derniere conſéquence. Je me recommande inſtamment à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Royaume de Maduré, le 11 Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous tiens parole, & je reprends aujourd'hui la ſuite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma derniere lettre. Je commence par une relation ſuccinte de la perſécution que le Pere de Saa a ſoufferte dans ces derniers temps.

Ce Miſſionnaire, qui me reçut avec

tant de bonté à mon entrée dans le royaume de Maduré, avoit gagné à Jesus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un Neophyte d'une *Caste* très-distinguée, & proche parent d'un ennemi mortel des Chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau Chrétien, & de le ramener au culte des idoles; mais voyant ses prieres, ses promesses, & ses menaces également inutiles, & que rien ne pouvoit faire perdre à son parent le précieux don de la Foi, il tourna toute sa fureur contre le Missionnaire, qui l'avoit converti, & résolut de le perdre avec tous les Chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au Gouverneur de la Province, dans laquelle il demandoit qu'on arrêtât le Docteur étranger, qui séduisoit les peuples, & qui empêchoit qu'on n'adorât les Dieux du pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet Officier intéressé, le rendit plus zelé & plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une Compagnie de ses Gardes eut ordre de s'assurer au plutôt du Missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille &

la saccage, sans que le Pere de Saa pût dire une parole, quand il l'auroit voulu. Il étoit arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jettée sur la gorge & sur le cou, lui avoit ôté l'usage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêterent avec tous ses catéchistes, & le traînerent avec ignominie à la maison du Gouverneur. Cet Officier fit au Pere de grands reproches de ce qu'il venoit suborner les peuples, & détruire une Religion qu'on professoit, disoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans: que pour venger l'honneùr de ses Dieux offensés, il le condamnoit à avoir sans délai le nez & les oreilles coupées. C'étoit vouloir ôter au Missionnaire toute créance, & le mettre hors d'état de se faire écouter: car ce supplice rend infâme dans les Indes, non-seulement celui qui l'endure, mais ceux encore, qui auroient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre barbare alloit s'exécuter, & un soldat avoit déja le sabre à la main, lorsqu'un des Juges s'avisa de dire au Gouverneur qu'il valoit mieux casser les dents à ce blasphêmateur, pour proportionner en quelque sorte le châti-

ment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs Dieux. Le Gouverneur qui goûta cette raiſon, ordonna ſur le champ à deux ſoldats de lui faire ſauter les dents de la bouche à coups de poing, ou ſi cela ne ſuffiſoit pas, avec un inſtrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les ſoldats plus humains que leur maître frapperent le Pere : mais ils le faiſoient mollement, & pluſieurs coups ne portoient point. Le Gouverneur s'en apperçut, & les menaçant de ſon ſabre, il ne fut content qu'après qu'on eût caſſé au Pere quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut ſur la tête & ſur le viſage, & que ſa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ſes bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux & les mains au ciel, & offrit ſa vie à Dieu, en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les Catéchiſtes, les mains liées derriere le dos, aſſiſterent au ſupplice de leur Maître. On tâcha de les intimider ; on ne réuſſit pas, & ils marquerent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un, qui plus courageux que les autres, s'avança, & ſe

mettant entre le Pere & les ſoldats, leur dit d'un ton de voix élevé. *Pourquoi veut-on nous épargner ? c'eſt nous bien plus que notre maître, qui devons être punis, puiſque c'eſt nous qui l'avons amené dans ce pays, & qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Créateur du Ciel & de la terre que nous adorons.* Le Gouverneur ne put ſouffrir la ſainte liberté du Catéchiſte, il le fit meurtrir de coups; & dans le tranſport de ſa colere, il eſt certain qu'il l'eût fait mourir auſſi-bien que le Pere, s'il en eût eu l'autorité.

Après cette premiere exécution, on les renvoya tous en priſon, dans l'eſpérance d'en tirer quelque groſſe ſomme d'argent: mais le Pere manda qu'il faiſoit profeſſion de pauvreté, qu'on ne devoit rien attendre de lui ni de ſes diſciples, & que d'ailleurs il leur étoit ſi glorieux de ſouffrir pour la cauſe du Seigneur du Ciel & de la terre, qu'ils donneroient volontiers de l'argent, s'ils en avoient, pour obtenir qu'on augmentât leurs ſupplices, & qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponſe ſi ferme déconcerta le Gouverneur, qui ſe contenta de bannir le Pere de Saa des terres de ſon gouvernement, & de faire encore quelque mauvais traite-

ment à ses Catéchistes. La Sentence du Pere portoit qu'*on chassoit ce Prédicateur étranger, parce qu'il méprisoit les grands Dieux du pays, & qu'il faisoit tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendoit.*

C'est ainsi que ce saint Missionnaire sortit de prison. Il avoit la tête & le visage si extraordinairement enflés, qu'on auroit eu peine à le reconnoître. Les soldats qui avoient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un état si pitoyable, sans en être touchés de compassion, & sans lui demander pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits malgré eux. Le Pere attendri leur donna sa bénédiction, & pria Notre Seigneur de dissiper les ténebres de leur ignorance.

Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa foiblesse étoit extrême, & comme il tomboit presque à chaque pas, les soldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, & il se traîna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque guéri de ses plaies, quand j'arrivai à *Camien-naiken-patty*. Ses dents, qui avoient été toutes ébranlées, lui causoient encore des maux

très-aigus ; mais la douleur ne lui ôtoit rien de sa gayeté ordinaire, ni du desir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la premiere occasion qui se présenteroit.

Le Gouverneur, qui l'avoit jugé, ressentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison, désola ses troupeaux, & lui tua entr'autres une vache qu'il faisoit nourrir avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement ; mais ce qui augmenta sa douleur, fut que le même coup de tonnerre, qui frappa cet animal si cher, fit disparoître une grosse somme d'or, qui étoit le fruit de son avarice & de ses tyrannies. Enfin, pour mettre le comble à sa désolation, on lui ôta presque au même temps son Gouvernement, pour une raison que je n'ai pas sçue, on le mit aux fers, & on le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avoit paru plus ardent que les autres à tourmenter le Pere, en fut puni d'une maniere moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse, & regardant cet accident comme une punition de sa cruauté, il pria un de ses parens d'aller se jetter aux pieds du

Miſſionnaire, de lui demander pardon en ſon nom, & de le ſupplier de procurer quelque ſoulagement à ſon mal. Le Pere le fit avec joie, & lui envoya ſur le champ des remedes par un de ſes Catéchiſtes. Ces châtimens étonnerent les Gentils, & donnerent une haute idée du pouvoir du Seigneur du Ciel, qui protégeoit ſi viſiblement ſes ſerviteurs, & ceux qui lui étoient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à *Camien-naiken-patti* à cauſe des troubles du Royaume, qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à *Aour*, qui eſt la principale maiſon de la Miſſion de Maduré.

Le Pere Bouchet qui a ſoin de cette maiſon, & à qui je ſuis en partie redevable de la grace que les Peres Portugais m'ont faite de me recevoir dans leur Miſſion, ayant appris que j'étois arrivé ſur la frontiere de Maduré, mais que les troupes répandues dans le Royaume à cauſe de la guerre, m'empêchoient de l'aller joindre, envoya au devant de moi un fervent Chrétien, qui connoiſſoit parfaitement toutes les routes. Je me mis ſous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand

chemin, pour entrer dans le pays de la *Caste des Voleurs.* On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient faits Chrétiens, & qu'ils ayent aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, & les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts. Les premiers Missionnaires de Maduré furent assez heureux pour gagner l'estime de cette *Caste*: de sorte qu'à présent il n'y a gueres de lieu dans le Royaume, où nous soyons mieux reçus & plus en sûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux mêmes qui ne sont point encore convertis, étoit assez téméraire pour enlever la moindre chose aux Docteurs de la Loi du vrai Dieu, on en feroit un châtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude & l'inclination naturelle ne se perdent pas si vîte ni si aisément, on éprouve long-temps ceux qui demandent à se faire Chrétiens; mais quand une fois ils le sont, on a la consolation de voir, que bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce soit, ils dé-

tournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Depuis quelques années, cette *Caste* des voleurs est devenue si puissante, qu'elle s'est rendue comme indépendante du Roi de Maduré : en sorte qu'elle ne lui paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans que les *voleurs* s'étant engagés dans le parti d'un Prince, qui prétendoit avoir droit à la Couronne, assiégerent la ville de Maduré, qui étoit autrefois Capitale de cet Etat, la prirent, & l'en mirent en possession : mais ils ne conserverent pas long-temps leur conquête ; étant beaucoup plus propres à faire un coup de main qu'à défendre une ville dans les formes. Si-tôt que le *Talavai* (c'est le nom qu'on donne au Prince, qui gouverne aujourd'hui le Royaume sous l'autorité de la Reine) eut appris la prise d'une place si importante, il assembla des troupes, se mit en marche, arriva de nuit devant la ville, en fit enfoncer une porte par trois ou quatre éléphans, & y rentra avec une partie de ses troupes, avant que ses ennemis eussent eu le temps de se fortifier ni même de se reconnoître. On tua plusieurs des *voleurs* dans l'ardeur du combat, & on en prit un beau-

coup plus grand nombre. Le Prince rebelle fut assez heureux pour se sauver, pour se rétirer dans les bois de sa *Caste*, qui depuis ce temps-là a été beaucoup plus soumise au gouvernement.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, & que je me rendis à *Ariepaty*, une de leurs principales bourgades. Nou y avions autrefois une Eglise, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le Prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour: mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le Chef d'*Ariepaty* accompagné des principaux habitans, qui me saluerent en se prosternant de la maniere que les Chrétiens ont coutume de le faire devant les ouvriers Evangéliques dans toute la Mission, pour montrer aux Idolâtres l'honneur & le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte loi. Comme il y avoit plusieurs Gentils parmi ceux qui vinrent me saluer, les Chrétiens s'en séparerent pour venir en particulier re-

cevoir ma bénédiction. Ils me marquerent les uns & les autres beaucoup de joie de mon arrivée, & m'inviterent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que j'étois pressé de me rendre à mon terme, & que je ne pouvois m'arrêter, ils m'envoyerent du lait, du ris, des herbes & des fruits pour moi, & pour ceux qui m'accompagnoient.

Après que les hommes se furent retirés, les femmes vinrent me saluer à leur tour, & me prierent instamment de presser les Peres que j'allois trouver, de leur envoyer quelque Missionnaire, pour rebâtir l'Eglise d'*Ariepaty*, & pour instruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui étoient disposés à entendre la parole de Dieu, & à se convertir. Je les assurai que les Peres souhaitoient ardemment de leur rendre service, de bâtir des Eglises, & d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu, qu'il en viendroit bientôt quelqu'un, & que moi-même je demeurerois volontiers dans leur pays, si je n'avois ordre de me rendre au plutôt à *Aour*. On fut content de ma réponse, & l'on me donna des guides, pour me onduire jusqu'à deux journées de-là.

Je me remis donc en chemin, & j'ar-

rivai ce jour-là même à un petit village situé entre deux montagnes, & fameux, par les vols qui s'y commettent. J'avois déja choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitans de ce village me vint trouver, & me dit que je n'étois pas là en sureté, qu'on craignoit qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le suivre, & qu'il me mettroit hors d'insulte : *Car si quelque étourdi venoit à perdre le respect qui vous est dû*, m'ajouta-t-il, *la faute en retomberoit sur le village entier qui deviendroit par-là odieux à toute la Nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans un grand pagode le plus beau & le mieux bâti que j'aye vu dans ce Royaume. Il a quarante-huit pieds de large sur près de quatre-vingt de long, mais la voûte n'est pas assez élevée, c'est le défaut de tous les temples des Indes. Elle est soutenue par divers piliers assez bien travaillés & tous d'une seule pierre. Le portique qui fait l'entrée de ce pagode, & qui regne sur toute sa largeur, est appuyé de même sur huit colomnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases & leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre,

mais qui n'eſt point barbare, & qui plairoit en Europe. Le temple, qui eſt bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtre. Les épaiſſes ténebres & la puanteur inſupportable qui y regnent, ſemblent avertir que ce lieu eſt conſacré au démon. Je paſſai la nuit ſous le portique ; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut être tirée d'un cloaque, tant elle ſentoit mauvais ; je n'en pus boire, & pour ne pas augmenter ma ſoif, je m'abſtins entiérement de manger.

Je continuai mon chemin le jour ſuivant, & fus coucher dans un village, où j'eſpérois trouver quelques rafraîchiſſemens. Mais la guerre, qui déſole ce pays, en avoit fait fuir tous les habitans; ainſi je fus obligé de paſſer ce ſoir là ſans manger. Cependant je partis le lendemain, qui étoit un Dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la Meſſe à une petite Egliſe que nos Peres ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Auſſi-tôt que j'y fus arrivé, & que j'eus averti les Chrétiens de mon deſſein, ils me ſupplierent de leur donner le temps d'aſſembler les fideles des environs. Ils s'y rendirent en ſi grand nombre, que l'Egliſe

se trouva trop petite ce jour-là. Il seroit difficile de vous exprimer la joie dont ces bons Néophytes étoient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la Messe. Je confessai les malades, & je me disposois à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de Chrétiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce seroit pour moi une grande consolation, mais que le temps n'y étoit pas propre, parce qu'on m'avoit assuré que l'armée devoit passer en peu de jours par leur ville, & qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager sans nécessité dans un péril, d'où par la grace de Notre-Seigneur, je m'étois garanti jusqu'alors; que sçachant d'ailleurs qu'un des Peres les avoit visités depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accorderent avec regret, & en se recommandant à mes prieres.

J'arrivai de-là en deux jours à *Serrhine*, qui est la demeure ordinaire d'un de nos Missionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il étoit allé depuis quelques mois visiter les Chrétiens des monta-

gnes de Maduré : mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le Pere Bouchet, qui étoit venu administrer les derniers Sacremens à un Chrétien moribon, & qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déja vu cet illustre Missionnaire à Pondichéri, je vous avoue que je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse & de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chere Mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il étoit sorti d'une affaire très-fâcheuse, & qu'il n'étoit pas encore bien remis d'une maladie, qui lui étoit survenue depuis, je le trouvai fort changé & dans une grande foiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois Catéchistes ayant oublié leur devoir & la sainteté du ministere qu'on leur avoit confié causerent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de se reconnoître & de profiter des salutaires avis qu'on leur donna, leverent le masque, devinrent Apostats, & prirent la résolution de perdre les Missionnaires & la Mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formerent trois chefs d'accusation contre

les

les Prédicateurs de l'Evangile. Le premier fut qu'ils étoient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européens, gens infâmes par conséquent & exécrables à toute la Nation. Le second que quoiqu'ils fussent depuis long-temps établis dans le Royaume, & qu'ils y eussent la direction & le gouvernement d'un grand nombre d'Eglises, ils n'avoient cependant jamais rien payé au Prince. Enfin, la passion qui aveugloit ces perfides, les porta à accuser nos Missionnaires d'avoir fait assassiner un Religieux d'un autre Ordre, ce qui les avoit rendus, disoient-ils, si odieux au Souverain Pontife, qui est le Chef de tous les Chrétiens, qu'il avoit refusé de mettre au nombre des Saints le Pere Jean de Brito, martyrisé pour la Foi dans *le Marava*. Quoique ce fût une calomnie atroce & ridicule que cette accusation, & que le Religieux qu'ils prétendoient avoir été assassiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait Evêque; il y avoit cependant beauoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au Prince pour exterminer les Chrétiens, ces misérables révoltés ne fissent chasser du Royaume tous les ouvriers Evangéliques, & sur-

tout le Pere Bouchet, à qui ils en vouloient particuliérement.

D'abord ce zelé Missionnaire eut recours à Dieu, & lui recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante; ensuite, pour prévenir les pernicieux desseins de ces scélérats, il prit la résolution d'aller saluer le Prince Régent, & de lui demander sa protection. Cette démarche étoit si hardie qu'aucun Missionnaire ne l'avoit osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahît, & ne le fît reconnoître pour Européen, ce qu'il falloit éviter sur toutes choses, parce que ce Prince a une si grande horreur des *Pranguis*, que quoiqu'engagé dans une fâcheuse guerre, il chassa il n'y a pas long-temps des canonniers fort habiles, qui étoient à son service, & dont il sembloit qu'il ne se pouvoit passer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étoient Européens.

Le Pere mettant toute sa confiance en Dieu, prépare ses présens, va à la ville, se présente à la porte du palais, demande audience au Prince, qui gouverne sous l'autorité de la Reine (1),

(1) Cette Princesse s'appelle *Mangamal*. Elle

comme je l'ai déja dit. Car cette Princesse, qui est comme dépositaire de la Couronne, fait élever avec un grand soin son petit-Fils, Prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le Royaume appartient, & confie cependant tout le gouvernement de l'Etat au *Talavay*, ou Prince Régent, qui en est le maître absolu, & qui dispose de tout à sa volonté; mais avec tant de sagesse & un si parfait désintéressement, qu'on le regarde comme le plus grand Ministre, qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désintéressé que soit ce Prince, le Pere Bouchet crut qu'il ne falloit point paroître en sa présence sans garder le cérémonial du pays, c'est-à-dire, sans faire quelques présens. Ceux qu'il prépara étoient peu de chose, mais ils étoient nouveaux, & c'étoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec lui un globe terrestre d'environ deux pieds de diametre, où les noms de tous les Royaumes, Pro-

---

a eu du Roi *Clocanada-naiken*, son mari, un fils nommé *Renga muttu vira Krisnapa-naiken*, Prince d'une grande espérance, qui mourut de la petite vérole, & qui laissa la Reine sa femme enceinte d'un fils, qui est aujourd'hui Roi de Maduré sous la tutelle de sa grand'mere.

vinces, côtes, mers, étoient écrites en langue *Tamul*; un autre globe de verre d'environ neuf pouces de diametre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avoit envoyées de la côte de *Coromandel*, des brasselets de Jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, & travaillé avec beaucoup d'art & de propreté; enfin des miroirs ordinaires, & d'autres curiosités pareilles qu'on lui avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus, le Pere crut qu'il falloit mettre dans ses intérets quelques Seigneurs de la Cour, afin qu'ils parlassent en sa faveur & qu'ils lui procurassent une audience favorable. Car il étoit de la derniere importance, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de l'Eglise de Maduré, que la premiere fois que les Docteurs de la sainte Loi paroissoient à la Cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par-là leur ministere auprès d'un peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés & les inclinations de ses Souverains.

Le Pere ayant pris ainsi les mesu-

res de ſageſſe qu'il crut néceſſaires, pour réuſſir dans ſon deſſein, il eſpéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des Princes entre ſes mains, & qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé : le *Talavay* ou le Prince Régent le reçut avec tant d'honneur & de diſtinction, qu'il n'eût jamais oſé eſpérer un accueil ſi favorable. Car non-ſeulement il ſe leva dès que le Pere parut, mais il le ſalua de la maniere que les diſciples ont coutume ici de ſaluer leurs maîtres, & les peuples leurs Seigneurs; ce qui conſiſte à joindre les deux mains, & à les élever ainſi jointes juſqu'au front. Le Pere Bouchet pour ſoutenir ſon caractere, & pour répondre à un accueil ſi prévenant, ſalua le Prince comme les maîtres font leurs diſciples, c'eſt-à-dire, en ouvrant les mains & en les étendant vers le Prince comme pour le recevoir. Après quoi le Prince Régent fit aſſeoir le Pere auprès de lui ſur une eſpece de ſopha avec cette nouvelle marque de diſtinc-tinction, que ce ſiége ſe trouvant trop étroit pour tenir deux perſonnes commodément, le Prince ſe ſerra, pour faire aſſeoir le Pere auprès de lui, & mit même ſes genoux ſur ceux du Pere.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, & de l'horreur naturelle que ces peuples, & sur-tout les *Brames*, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le Pere Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi-bien que tous les Seigneurs de la Cour, qui étoit ce jour-là fort nombreuse, car il y avoit plus de cinq cens personnes, dont la plus grande partie étoient *Brames*. Le Pere étant assis auprès du Prince, de la maniere dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il étoit venu du nord, & des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoître au peuple de ce Royaume l'Être Souverain, & les instruire de sa sainte loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques & de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'Etat, il s'étoit senti pressé du desir de voir enfin un si grand Prince, & de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministere qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignoit, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur Souverain, & à lui garder

une fidélité inviolable, il pouvoit s'assurer de sa fidélité & de celle qu'il ne manquoit pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le Prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puissant, & qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit assez par la maigreur de son visage qu'il menoit une vie extrêmement austere, & par les présens qu'il avoit apportés, que ce n'étoit point par nécessité qu'il avoit quitté son pays: qu'on lui avoit déja parlé fort avantageusement de son esprit & de sa doctrine, que des occupations sans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avoit présenté, il avoit donné ordre au premier Astrologue du Royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que comme il voyoit parmi ses présens quelque chose qui feroit plaisir à la Reine, il le quittoit pour quelques mo-

mens, afin d'aller lui-même l'offrir à Sa Majesté. Le Prince se leva au même-temps, & ordonna à quelques Seigneurs de mener le Pere dans le Jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie & en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globle de verre, les brasselets & le coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au Prince Régent de remercier de sa part le Docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, & de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le Pere Bouchet avoit disparu aux yeux de la Cour & qu'on l'avoit mené au Jardin, le bruit se répandit dans le palais, & du palais dans la ville, qu'on l'avoit arrêté & mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte Religion, & jetta dans une terrible consternation les Chrétiens, qui attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette visite. Mais la tristesse des fideles se changea bientôt en des transports de joie dont ils n'étoient pas les maîtres. Car le Prince

étant de retour de l'appartement de la Reine, reçut le Pere en préſence de toute la Cour avec les mêmes honneurs, qu'il a coutume de recevoir les Ambaſſadeurs, c'eſt-à-dire, qu'il lui mit ſur la tête en forme de voile une piece de brocard d'or longue d'environ huit pieds, & répandit ſur lui des eaux de ſenteur, après quoi il lui déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Reine de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le Pere eût voulu alors dire un mot contre les Catéchiſtes apoſtats, qui depuis pluſieurs mois cauſoient tant de troubles & tant de ſcandales dans ſon Egliſe, il eſt certain que le Prince les eût fait punir ſévérement, & les eût même peut-être bannis du Royaume. Mais le Miſſionnaire animé de l'Eſprit du Sauveur, & ſe ſouvenant qu'il étoit Pere, ne voulut pas perdre ſes enfans, quoiqu'ingrats & traîtres à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Il ſe contenta de les pouvoir mettre par ſa viſite hors d'état de nuire à la Religion, & de tromper déſormais les peuples par leurs calomnies & par leurs noires accuſations. Après avoir donc marqué à ce Prince qu'il étoit infiniment ſenſible à ſes bontés, il lui demanda tout de

nouveau pour lui & pour ses disciples la grace de vouloir bien les protéger; lui promettant que pour reconnoître la faveur qu'il leur feroit, ils prieroient tous les jours le Seigneur du ciel & de la terre, qu'ils adoroient, de le combler de toutes sortes de prospérités, & de le rendre toujours victorieux de ses ennemis. Le Prince de son côté promit de ne le pas oublier, & après l'avoir salué, comme il avoit fait d'abord, il se retira ordonnant à ses Officiers de faire porter le Pere par toute la ville dans le plus beau palanquin de la Cour, pour faire connoitre à tout le monde qu'il honoroit ce Docteur étranger & qu'il le prenoit sous sa protection.

La modestie du Pere Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion, il délibéra s'il ne devoit pas refuser cet honneur public qu'on lui vouloit faire; mais après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur & de l'honneur du Christianisme, que tous les habitans de la capitale du Royaume fussent convaincus que le Prince estimoit la Religion qu'il enseignoit, & qu'au besoin elle trouveroit dans lui un asyle. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, &

souffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il passoit, une multitude infinie de peuple, qui le saluoit avec beaucoup de respect. Les fideles, qui avoient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur Religion méprisée & condamnée par le Prince, suivoient en foule avec des applaudissemens & des cris de joie qu'on ne sçauroit exprimer, publiant tout haut qu'ils étoient Chrétiens & disciples du Docteur étranger. Le succès de cette espece de triomphe affermit les Néophytes dans leur foi, & acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le saint baptême. On ne se contenta pas de conduire le Pere Bouchet par toute la ville de *Trichirapali*, on le porta de la même maniere jusqu'au lieu de sa résidence, qui est éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il assembla les Chrétiens dans l'Eglise, qui est dédiée à la sainte Vierge, pour remercier Dieu tous ensemble de la grace qu'il venoit de leur faire dans une occasion si délicate & si importante.

Le croiroit-on ? La voix de Dieu, qui prenoit si visiblement la défense du Pere

contre ſes calomniateurs, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des trois Apoſtats; on les preſſa encore de rentrer dans leur devoir, & de ne pas continuer à ſcandaliſer leurs freres avec un danger ſi manifeſte de s'attirer quelque châtiment d'éclat. Ils demeurerent opiniâtres, & le Pere ſe vit forcé de renouveller publiquement l'excommunication, qui avoit déja été fulminée contre eux par un de nos Miſſionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette Chrétienté d'exemple d'une ſévérité pareille, les fideles en furent vivement frappés, & regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Egliſe, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune ſorte de communication avec eux. Ces malheureux juſqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, ſentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les Chrétiens, & les expoſoit aux railleries des Infideles, qui les montrant au doigt, ſe diſoient les uns aux autres: *voilà les traîtres à leurs Docteurs*, c'eſt-à-dire, ſelon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahiſon; *voilà les plus méchans hommes, & les*

ames les plus noires qui ſoient au monde. Deux d'entr'eux ne pouvant ſoutenir ces reproches ſanglans, après ſix mois entiers de révolte, vinrent ſe jetter aux pieds du Pere, pénétrés de douleur de leur apoſtaſie, & des maux effroyable qu'ils avoient voulu cauſer à cette Egliſe naiſſante. Le Pere, qui ſoupiroit depuis long-temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté, & après une confeſſion publique & une retractation authentique qu'ils firent dans l'Egliſe, de leur déſertion infâme, de leurs calomnieuſes & noires accuſations, ils reçurent l'abſolution, & furent remis au nombre des fideles. Pour le troiſieme, il demeura obſtiné dans ſon apoſtaſie, & il y a peu d'apparence qu'il ſe reconnoiſſe jamais, ſi Dieu par un coup de grace extraordinaire ne le convertit.

Quoique cette affaire ſe fût heureuſement terminée, les peines & les fatigues que le Pere Bouchet s'étoit données, pour la faire réuſſir, étoient ſi grandes qu'il en tomba malade, & il n'étoit par encore bien rétabli, lorſque je le trouvai à *Serrhine*. Nous n'y demeurâmes qu'un jour, & dès le lendemain nous nous rendîmes à *Aour*, qui n'en eſt éloigné que d'une petite jour-

née. Quand le Pere Bouchet vint dans la Miſſion de Maduré, il y a environ douze ans, les Miſſionnaires y vivoient encore dans une ſi grande crainte & avec tant de circonſpection, qu'ils n'oſoient entrer que de nuit dans les bourgades : mais les choſes, graces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là. Car non-ſeulement nous entrâmes en plein jour dans *Aour*; mais les Chrétiens des bourgades voiſines s'étant aſſemblés, nous y reçurent au ſon des inſtrumens & avec des cris d'allégreſſe, qui me pénétrerent juſqu'au fond de l'ame, & me firent verſer bien des l'armes de joie & de conſolation. Il eſt incroyable quel eſt l'amour, la tendreſſe & le reſpect que les Chrétiens de cette bourgade ont pour le Pere Bouchet, qu'ils portent tous dans leur cœur, parce qu'ils ſont perſuadés qu'il les aime tous auſſi comme ſes véritables enfans. Nous allâmes droit à l'Egliſe, que nous trouvâmes ornée comme ſi c'eût été le jour de Pâques. On y rendit graces à Dieu & à la très-ſainte Vierge de l'heureux ſuccès de mon voyage, avec des démonſtrations d'affection que j'attribuai à l'eſtime que le Pere Bouchet s'eſt acquiſe à lui-même & à tous ceux qui ſont

profession du même institut que lui.

Peu de jours après, je reçus visite de ceux de nos Peres, qui sont leur demeure proche d'*Aour*, & ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étois toujours formé une haute idée de la vertu & du mérite de ces hommes Apostoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs & de les pratiquer, j'avoue que je ne les connoissois qu'à demi. Ce sont de vrais Apôtres. A la maniere dont ils vivent, & dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, & j'admire leur charité de me souffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher Pere, dans une parfaite ouverture de cœur, & sans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau Missionnaire se forme auprès de quelqu'un des anciens à la maniere admirable dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les Peres furent d'avis que je demeurasse à *Aour* avec le Pere Bouchet, Visiteur de la Mission, parce qu'en même-temps je pourrois

le soulager dans les travaux dont-il étoit accablé. Je fus très-sensible à la grace qu'on me faisoit de me donner un maître si expérimenté. *Aour* est aujourd'hui sans contredit la Mission la plus considérable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale du Royaume, mais parce qu'il y a vingt-neuf Eglises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrétiens. C'est le fruit des travaux du Pere Visiteur. Il n'y avoit à *Trichirapaly*, quand il y vint, que des Eglises de *Parias* la derniere de toutes les *Castes*, ce qui donnoit aux Gentils très-peu d'idée de notre sainte Religion. Aujourd'hui il y a quatres Eglises pour les *Castes* hautes dans quatre endroits différens de cette grande ville. Quoique toutes ces Eglises ne soient bâties que de terre & couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres & fort ornées au-dedans. Mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât les Temples des Idoles. Ce ne sçauroit être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque ame généreuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au

progrès de la Religion, au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à *Aour.*

Lorsque le Pere Bouchet s'y établit, ce n'étoit qu'un méchant petit village, où il y avoit très-peu de Chrétiens. Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une Eglise assez belle pour donner de la curiosité, & y attirer les Infideles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venoit la voir de toutes parts, & surtout de la ville capitale, qui n'en est, comme j'ai déja dit, qu'à quatre lieues. Cela donnoit occasion au Pere de parler de Dieu à une grande multitude de peuple ; plusieurs se convertirent, & vinrent s'établir à *Aour*, qui est devenu par là une des plus grosses bourgades du Royaume. Vous ne serez peut-être pas fâché de sçavoir comment est faite cette Eglise, & qu'avec assez peu de dépense dans un pays où rien n'est cher, il seroit aisé d'en faire plus d'une semblable.

Elle est bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles de distance en distance sont peintes & ornées en dedans de hautes colomnes, qui soutiennent

une corniche, laquelle regne tout autour du bâtiment. Le pavé eſt ſi propre & ſi bien uni, qu'il paroît n'être que d'une ſeule pierre de marbre blanc. L'autel eſt au milieu de la croiſée, afin qu'on le puiſſe voir de tous côtés. Huit grandes colomnes qui ſoutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement; l'or & l'azur y brillent de toutes parts, & l'architecture Indienne mêlée avec celle d'Europe y fait un très-agréable effet. Comme cette Egliſe eſt dédiée à la ſainte Vierge, les Chrétiens y viennent en pélerinage de tous les endroits du Royaume, & les graces continuelles qu'ils y reçoivent par la puiſſante interceſſion de la Mere de miſéricorde, animent & ſoutiennent leur foi, qui eſt encore pure & en ſa premiere vigueur. J'eſpere que vous lirez un jour avec plaiſir dans l'hiſtoire de l'Egliſe de notre-Dame d'*Aour*, que le Pere Bouchet a deſſein de compoſer un grand nombre de miracles, dont pluſieurs perſonnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme Idolâtre.

Elle demeuroit à trois journées de

chemin d'*Aour*, & elle étoit affligée d'un mal, qui depuis quatre ou cinq ans lui avoit ôté l'uſage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit eſſayé tous les remedes naturels & même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, & le mal étoit jugé déſormais incurable, lorſqu'un Chrétien entrant par haſard dans cette maiſon, & voyant l'état pitoyable où étoit cette femme, en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicamens, & des ſortileges qu'on avoit épuiſés ſur elle : *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il pénétré d'une vive foi, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il lui plaît, & ſi vous me promettez de vous faire Chrétiens, je vous apprendrai un moyen infaillible de rendre la ſanté à votre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut; *Eh bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre-vous viennent donc avec moi à Aour; c'eſt-là que ſe trouve le remede dont je parle.* Il partit le jour même avec trois ou quatre des parens de cette pauvre malade; ils arrivent à *Aour*; la beauté de l'Egliſe & l'air majeſtueux de la ſtatue de la ſainte Vierge, qui eſt placée ſur l'autel;

les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu, celle dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire chrétiens, si leur parente recouvroit la parole & la santé par l'intercession de la Mere de Dieu; après quoi on leur donna, dans un petit vase, de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel. Le Chrétien, qui les accompagnoit toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge qu'il avoit apportée, & après avoir fait sa priere avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la même chose le lendemain & les jours suivans; enfin le cinquieme jour, au grand étonnement des parens & de plusieurs Gentils, qui se trouverent assemblés, la malade commença à parler avec une entiere liberté, & se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à *Aour*, avec cinq de ses parens, remercier Dieu & la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, & remporterent chez eux la précieuse grace du baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur particuliére dont je me suis

cru redevable à la sainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'étois arrivé à *Aour*. Après avoir assisté le soir avec le Pere Bouchet aux prieres & aux autres exercices de piéte qu'on a coutume de faire à l'Eglise, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos Peres, qui étoient venus me rendre visite, récitoient ensemble leur bréviaire à la lumiere d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une espece de corde, semblable à celles dont nous nous servons à lier nos cheveux sur le haut de la tête, je la ramassai pour voir à la lampe à quoi elle pourroit être bonne. Je fus bien surpris d'appercevoir que ma corde prétendue étoit un serpent, qui se dressoit pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, & on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas senti plutôt le mouvement de ce serpent, ou comment il ne m'avoit pas piqué, dès qu'il se sentit touché. Je n'en serois pas réchappé; car la morsure de cette espece de serpent est si dangereuse, qu'il n'y a point de remede contr'elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les blessures de presque tous les autres. J'attribuai ma conservation à la protection de la

Mere de Dieu, qui ne voulut pas que je perdisse la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette Mission à procurer la gloire de son fils. Je m'y engageai sur l'heure même par de nouvelles promesses.

Le Pere Bouchet pourroit dire d'*Aour* à peu près ce que saint Grégoire le Thaumaturge disoit, en mourant, de sa ville Episcopale : *Il n'y avoit que dix-sept Chrétiens quand j'y vins ; graces à Jesus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept Infideles*. Il ne reste dans toute cette grosse bourgade que deux ou trois familles de Gentils. De-là vient aussi que tous les exercices de la Religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté & de paix, qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on se rend à l'Eglise pour la priere. On commence par réciter en commun la couronne ou chapelet de Notre Seigneur, qui est composé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grace d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ses commande-

mens. On prie ensuite pour les nécessités communes & particulieres de la Mission, pour les Ames du Purgatoire, & enfin pour ceux qui sont en péché mortel, selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François-Xavier. Dans la difficulté qu'ont nos Peres de se trouver par tout pour baptiser les enfans & pour absoudre les Adultes moribons, ils se sont particuliérement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, & à bien prononcer la forme du baptême. Pour cela tous les matins, sans manquer, après la priere, on récite tout haut la formule de l'un & de l'autre. Nos Missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les Chrétiens baptisent chaque année un grand nombre de petits enfans des Gentils, quand ils les voyent près d'expirer, & nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remede bien salutaire aux Adultes, qui ont reçu le baptême, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des Eglises & des Missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des confessions, des communions & des baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient.

Les premiers exercices du matin étant finis, le Pere ou le Catéchiste préparent en public à la confession, ceux qui veulent se confesser. Pendant que le Pere entend les confessions, le Catéchiste dispose au baptême ceux qui doivent être baptisés. Les confessions étant achevées, on fait les baptêmes, à moins que les confessions n'emportent trop de temps; car ces jours-là on remettroit les baptêmes à l'après-dinée. La Messe se dit ensuite, avant laquelle on prépare aussi à la communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher : de sorte que jamais les fideles ne se confessent, ni ne communient qu'on ne les instruise de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reste du jour, depuis la Messe jusqu'au soir, les Missionnaires font le catéchisme ou apprennent les prieres aux Catéchumenes. Au coucher du soleil, on vient à la priere du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin; on y fait l'examen de conscience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troisieme partie du Rosaire, ajoutant à la fin de chaque dixaine une priere particuliére à l'honneur d'un des Mysteres de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve*

Regina,

Regina, qui chaque jour eſt ſuivi d'une exhortation ou d'une inſtruction que le Pere fait ſur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne, ou ſi le Pere eſt abſent, le Catéchiſte lit un chapitre de quelqu'un des livres que les Miſſionnaires ont compoſés.

L'exercice des Dimanches eſt à peu près ſemblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie pluſieurs fois les mêmes exercices, & que le travail eſt beaucoup plus grand: Ce n'eſt que vers le midi qu'on dit la Meſſe, à cauſe des confeſſions. Le Prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode pour aſſiſter avec fruit au ſacrifice. Enſuite on chante des cantiques au ſon des inſtrumens juſqu'au temps de la communion qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jeſus-Chriſt. Pendant que le Célébrant ſe déshabille, qu'il fait l'action de graces, & qu'il ſe recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les dimanches, on répete encore tout haut les principales prieres du Chrétien & l'abrégé de la doctrine du ſalut. Le Pere monte en chaire, qui eſt placée ordinairement à la porte de l'Egliſe afin

qu'on l'entende & dedans & dehors. Ainsi il est toujours deux ou trois heures après midi avant qu'on se retire.

Il paroît qu'après un travail aussi violent que celui-là dans un climat brûlant, un repas de ris & d'herbes cuites à l'eau sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, n'est gueres capable de soutenir ni de fortifier un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit. Encore ne prend-on gueres en repos ce peu de nourriture: car il faut quitter presque aussi-tôt, pour aller administrer le baptême, qui se donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvriers; mais Dieu y supplée par sa bonté, & nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme un casuel, quoiqu'il soit souvent de tous les jours & de toutes les heures du jour : c'est de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différens, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages & d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une infinité de

coutumes de ce pays, différentes des nôtres, & auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce font les confeffions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à *Aour*, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre; & il eft affez ordinaire que dans la fuite de tant d'exercices différens la nuit vienne, fans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre bréviaire; de forte que dans l'accablement où l'on fe trouve, il faut encore dérober au fommeil le temps néceffaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous affurer que les exercices, dont je viens de parler, ne font pourtant rien encore en comparaifon de ceux des fêtes les plus folemnelles. Je fus témoin de ce qui fe paffa le jour de l'Affomption de Notre-Dame derniere. Les Chrétiens fe rendirent à *Aour* plufieurs jours auparavant pour fe confeffer : car le jour de la folemnité on ne pourroit contenter qu'une très-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à fe préparer à la paffer faintement. Chaque jour on fit fur le Myftere & fur une des princi-

pales vertus de la ſainte Vierge, un Sermon qui étoit ſuivi de prieres & d'autres exercices de piété. Pluſieurs jeûnerent pendant les huit jours, & quelques-uns ne mangerent que des herbes. On chanta tous les jours des cantiques à l'honneur de la Mere de Dieu, & l'on diſpoſa un grand nombre de Catéchumenes à recevoir ce jour-là le ſaint baptême. Comme la perſécution arrivée dans une province éloignée avoit obligé deux de nos Peres à ſe retirer à *Aour*, nous nous trouvâmes quatre Miſſionnaires, qui fûmes ſi occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous fournir aux pénitens qui ſe préſentoient. Le jour de la fête nous chantâmes une grande Meſſe. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quelle eſt la joie & la dévotion qu'ont ces peuples, de nous voir officier ſolemnellement. La Meſſe fut précédée & ſuivie de deux proceſſions, qui ne ſe firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens & des Gentils, qui y aſſiſterent fut innombrable. Il étoit plus de trois heures après midi, quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'adminiſtrer le baptême ce jour-là à ſoixante & dix-huit

personnes. Il en restoit encore cent trente-sept à baptiser que je remis au lendemain. Je fus si fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prieres & des onctions, des signes de croix, de l'infusion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire sans exagération qu'il me falloit soutenir les bras sur la fin, & que je n'avois presque plus de voix pour prononcer les paroles sacramentales & les Oraisons du Rituel. Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne soit suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres. Ainsi on regarde peu à la peine, par l'espérance qu'on a de faire connoître la Religion à une multitude de gens qui viennent là par curiosité, dont il y en a toujours quelques-uns qui se laissent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous faisons nos fonctions, n'empêche pas que nous n'ayons de fréquentes alarmes, & que nous ne soyons chaque jour à la veille de quelque persécution. Pendant le peu de séjour que j'ai fait à *Aour*, nous nous sommes trouvés trois fois sur le point

de prendre la fuite, & de nous retirer dans les bois où l'on avoit déja porté ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire, les ornemens de l'Eglise & nos livres. Mais après beaucoup de travail, l'espérance du matyre est tout ce qui doit flatter un Missionnaire. Et en attendant cette grace, si Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avois ouï-dire, & je m'étois bien attendu avant que de venir ici qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la Messe: mais je vous dirai naturellement que ce que j'ai vu est toute autre chose encore que ce que je m'étois figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent très-bourbeuse, & qui jamais n'est bien pure étant puisée dans des étangs, où les hommes & les animaux se lavent tous les jours. On ne mange que des herbes & des légumes, le goût en est insipide ou si amer, que rien dans nos racines d'Europe n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger sans dégoût. Je me souviens à cette occasion d'un mot que dit fort agréablement un

Missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on lui servoit. *J'avois cru jusqu'à présent*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avoit que les animaux qui eussent du fiel; mais je vois que dans ce pays les herbes mêmes & les légumes n'en manquent pas*, Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner, mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit déshonorer le ministere au jugement des Indiens, que de nous faire nous-mêmes à manger); ceux, dis-je, qui nous les préparent, le font si mal, que c'est toujours une vraie mortification pour nous que de manger. D'ailleurs le ris, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourroit y avoir. On croit dans les commencemens qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture, toute insipide qu'elle est; mais l'estomach en prend peu à peu une si grande horreur, que ce n'est que par pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé au Pere Bouchet & à moi de

n'avoir le ſoir, les jours mêmes que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de galette cuite ſur la braiſe & à demi brulée.

Les peines d'eſprit paſſent ſouvent de beaucoup celles du corps. Ce que ſaint Paul appelloit la ſollicitude des Egliſes, ſe fait ſentir ici d'une maniere bien vive. Apprendre que les temples du vrai Dieu ſont abbatus ou brulés, les fideles mis en priſon ou tourmentés avec danger de perdre la foi; les bourgades Chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que ſe font les *Rajas* & les petits Princes, à qui le Roi de Maduré laiſſe vuider leurs querelles particulieres par les armes; voir ceux ſur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apoſtaſie honteuſe, ou retourner à l'idolatrie, après avoir été long-temps Catéchumenes; & les Catéchiſtes enfin être quelquefois les premiers à ſcandaliſer le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement & opiniâtreté les Miſſionnaires dans l'exercice de leur miniſtere, ſans qu'on oſe les punir, pour ne pas attirer à toute la Miſſion une cruelle perſécution, ſont des peines que l'on ſouffre ſouvent ici. Peut-on voir de telles foibleſſes, ſans

en être affoibli soi-même, au sens que le dit l'Apôtre des Nations ; & être témoin de tels scandales sans en avoir une vive douleur ?

Ajoutez la solitude affreuse dans une Mission éloignée pour l'ordinaire de toute connoissance, nulle société qu'avec des gens sans agrément & sans politesse, un cérémonial le plus embarrassant & le plus ridicule presque en tout qu'on puisse imaginer ; la privation durant les années entieres de tous les secours spirituels qu'on ne peut recevoir que par le ministere d'autrui, la communication des lettres très-rare & très-difficile par la crainte d'être reconnus pour Européens, ou de donner quelque soupçon, si l'on nous sçavoit en commerce avec les Portugais & les autres Européens de la côte, & d'attirer ensuite sur nous des persécutions comme il est arrivé plus d'une fois. Au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jesus-Christ, &, comme j'ai dit, l'on considere tout cela comme une préparation au martyre. On n'en sçauroit trop acheter la grace : voilà ce qui soutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à *Aour*, le Pere Bouchet a été presque

toujours incommodé ; ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les Sacremens. On n'attend pas ici à l'extrêmité, pour appeller un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoye chercher d'une, de deux & de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquens, j'ai fait la visite de toutes les Eglises de la dépendance d'*Aour*. Je m'arrêtai près d'un mois à *Coulmeni*. C'est une grosse bourgade, où il y a une belle Eglise, fondée par un fervent Chrétien nommé *Chinapen*. Cet homme étant encore jeune, rencontra par hasard un Catéchiste, qui expliquoit la doctrine Chrétienne à quelques Néophytes, il y prit goût, & se trouvant bientôt instruit, il demanda le baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parens ne le pervertissent; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille & de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût Chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement

qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes & toute sa famille, qui étoit nombreuse. Il bâtit d'abord une petite chapelle, & ensuite une grande Eglise, où s'assemblerent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, & entr'autres de *Chirangam*, qui n'est éloigné de *Coulmeni* que d'environ quatre lieues.

Le *Chirangam* est une isle que forme le fleuve *Caveri*, vis-à-vis de la ville de *Trichirapali*, capitale du Royaume. C'est un lieu des plus fameux, qui soient dans l'Inde. Il y a un Temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette isle soient plus superstitieux & plus obstinés que les autres dans l'Idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer, & que le Pere Bouchet y a fait élever une petite Eglise. Les Chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingt, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les Prêtres du Temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit édifice, mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore

venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de *Coulmeni*, où j'eus la consolation de baptiser en un mois trente & un Catéchumenes, je passai par le village d'*Adatura*; j'y confessai & communiai ceux qui n'avoient pu venir à *Coulmeni*, & je me rendis à *Aour*, où le Pere, Bouchet de son côté, avoit baptisé, en mon absence, quarante-trois personnes. Le lendemain m'entretenant avec ce saint Missionnaire, je lui disois que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, il me sembloit que notre Mission jouissoit d'une assez grande paix. *Hélas, mon cher Pere*, me répondit-il, *le calme trop grand est toujours ici la marque de quelque prochaine tempête. Vous l'éprouverez.* En effet, dès ce soir-là même nous reçûmes deux nouvelles, qui nous affligerent beaucoup; la premiere fut l'embrasement de l'Eglise de *Calpaleam*, la plus belle de la Mission après celle d'*Aour*. Elle avoit été brûlée par un parti de cavalerie du Roi de *Tanjaour*, qui, étant en guerre avec celui de Maduré, désoloit la campagne, & ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle plus triste encore

fut l'emprisonnement du Pere Borghese, qu'on avoit enlevé de sa maison & mené au Gouverneur Général des Provinces Méridionales de ce Royaume. Il y avoit long-temps qu'on le menaçoit de cette insulte; mais il s'observoit, & sans donner aucune prise à ses ennemis, il continuoit ses exercices à l'ordinaire, & convertissoit un grand nombre d'Idolâtres, sur-tout de la Caste des *Chanes*, qui ont soin des palmiers. Un Gentil, proche parent de celui qui avoit excité contre le Pere Bernard de Saa la persécution, dont j'ai parlé au commencement de ma Lettre, & peut-être même à son instance, alla trouver le Gouverneur, & lui promit deux mille écus, s'il vouloit faire arrêter le Pere. Le Gouverneur gagné, donna l'ordre que l'on souhaitoit, mais il traita le Pere Borghese avec bien plus d'humanité, qu'on n'avoit fait le Pere Bernard de Saa. Car il défendit qu'on lui fît aucune violence, peut-être par respect pour la haute réputation de science & de vertu que le Pere s'étoit acquise depuis plusieurs années dans sa province.

Dès que nous sçûmes cette nouvelle, le Pere Bouchet envoya ses Catéchistes à la Cour demander au Prince Régent

la liberté du ſerviteur de Dieu ; mais comme ils ne rapportoient pas de réponſe, le Pere Bouchet crut devoir aller en perſonne ſolliciter la délivrance de ſon frere. L'affaire étoit difficile, il s'agiſſoit d'arracher un priſonnier des mains d'un Gouverneur qui, par malheur, ſe trouvoit être propre gendre du Prince Régent, & de le délivrer d'un Tribunal, dont il eſt inoui qu'aucun ait été élargi, ſans payer une groſſe ſomme, qu'il ne nous étoit ni expédient ni poſſible de conſigner. Mais Dieu qui conduiſoit l'affaire, donna au Pere Bouchet d'autres moyens de réuſſir. Le gendre du Prince Régent ayant été démis de ſon Gouvernement, je ne ſçais pourquoi, huit jours préciſément après avoir fait arrêter le Pere Borgheſe, il vint à la Cour implorer l'aſſiſtance de ſes patrons, & tâcher de ſe faire rétablir. L'Ambaſſadeur d'un Prince tributaire de *Madüré*, qui avoit beaucoup de crédit à la Cour, & qui eſtimoit & protégeoit les Chrétiens, prit leur défenſe & demanda au Gouverneur la délivrance du Pere Borgheſe. Le Gouverneur eſpérant à ſon tour quelques bons offices de l'Ambaſſadeur, la lui promit, & écrivit en effet deux ou trois fois ſur ce ſujet au

Lieutenant de la Province. Mais celui-ci, qui ne redoutoit peut-être gueres l'autorité d'un homme dépossédé, loin d'exécuter ses ordres, menaçoit tous les jours le Pere de le tourmenter, s'il ne se rachetoit promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en sa présence les instrumens de plusieurs supplices; mais le Pere sans s'étonner, disoit, en souriant, que ces instrumens n'étoient propres qu'à tourmenter des enfans, & qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'Evangile aux Peuples de Maduré, il s'étoit résolu à en souffrir, s'il falloit, beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le Lieutenant, *si vos disciples seront aussi fiers que vous, ou si vous n'aurez point compassion d'eux.* Et faisant prendre un des Catéchistes, il ordonna qu'on lui disloquât tous les os. Ce Catéchiste sans attendre ce que son Maître répondroit : *Remercions Dieu, mon cher Pere*, s'écria-t-il en se jettant à ses pieds, *de la grace qu'il me fait : c'est maintenant que je commence à être véritablement votre disciple. Nous n'avons commis d'autres crimes que de faire connoître Dieu, & de porter les hommes à l'adorer & à le servir. Je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause. Ne craignez pas que je recule,*

ni que je fasse rien d'indigne d'un Chrétien. Donnez-moi seulement votre bénédiction, & me voilà prêt de tout souffrir. Le Pere fut attendri, & le Lieutenant, avec ceux de sa suite, frappé d'étonnement, en demeura là, & n'osa pas aller plus avant.

Cependant le Prince Régent rétablit son gendre dans son Gouvernement, & lui ordonna, à la priere du Pere Bouchet, d'écrire de sa part au Lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le Pere Borghese & ses Catéchistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on leur avoit enlevé. Puis le regardant d'un œil sévere : *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de persécuter un Etranger, qui ne vous fait aucun mal, & qui est venu de si loin faire pénitence en ce pays-ci : qu'on exécute mes ordres, & que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles & le ton de Maître, dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devoit attendre. Le Lieutenant parut vouloir obéir ; mais avant que de délivrer le Pere, il lui représenta que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fût, n'avoit été traité avec plus de respect que lui, & que tant d'égards méritoient bien quelque petite somme au moins par recon-

noissance. *Seigneur*, dit le Pere, *je ne vous suis obligé que de m'avoir fait souffrir quelque chose pour ma Religion, & ce service ne sçauroit se payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, je suis encore entre vos mains, voilà ma tête, il me sera très-glorieux de la donner pour une si bonne cause, mais il me seroit honteux de donner la moindre chose pour ma délivrance.*

On admira plus que jamais la fermeté du Docteur étranger, & on le laissa sortir après quarante jours de prison. Mais comme si l'on s'en étoit repenti, à peine étoit-il à un quart de lieue de la ville qu'on l'envoya reprendre, & qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de lui. Les habitans indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, crioient hautement que la famine, dont ils étoient menacés, ne venoit que de la colere du Dieu des Chrétiens, qui suspendoit les pluies, & les empêchoit de tomber, pour venger l'innocence de ses Docteurs. Cependant il fallut encore comparoître devant le Lieutenant; c'étoit toujours de l'argent qu'on vouloit, à moins que le Missionnaire, par un écrit signé de sa main, ne s'obligeât à ne plus

prêcher l'Evangile; *car ceux qui vous ont fait arrêter*, ajouta ſans déguiſement le Lieutenant, *refuſent de payer la ſomme qu'ils ont promiſe, ſi l'on n'obtient cela de vous.*

Vous me connoiſſez bien mal, Seigneur, lui repartit le Pere : *croyez-vous que j'aie quitté mon pays, & tout ce que j'avois de plus cher au monde ; que je ſois venu prêcher ici la loi du vrai Dieu, & que je l'aie prêchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le ſilence. Je vous déclare que bien loin de ſigner ce qu'on me demande, j'emploierai plus que jamais ce qui me reſte de vie & de force à faire de nouveaux diſciples au Dieu du Ciel.* Les Gentils s'entre-regardoient, & ſe diſoient les uns aux autres que cet homme étoit un rocher, au pied duquel toutes les paroles & les menaces n'étoient que de foibles ondes qui venoient ſe briſer. Le Lieutenant remit donc pour la ſeconde fois le Pere en liberté, & comme dès le lendemain il plut ſi abondamment, que les étangs en furent remplis & les campagnes inondées, les Idolâtres ne manquerent pas de dire que la ſéchereſſe qui avoit déſolé ſi long-temps le pays, n'avoit pu être, comme ils l'avoient jugé, qu'un châtiment de l'injuſte détention du Pere Borgheſe & de ſes Catéchiſtes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus ſenſibles de la protection que Dieu donne à la ſainte Religion que nous annonçons. Il n'eſt pas croyable combien le baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la Fête de l'Aſſomption un enfant de ſix à ſept ans tourmenté du démon, qui le faiſoit tomber preſque continuellement dans des convulſions tout-à-fait étranges. Lorſque je voulus le baptiſer les convulſions augmenterent d'une maniere ſi violente que le Pere Bouchet fut obligé de le prendre entre ſes bras, & de le tenir de toutes ſes forces; mais à peine avois-je verſé l'eau ſur ſa tête, que, par la vertu du Sacrement, il ſe trouva parfaitement délivré, ſans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de poſſeſſion. Il étoit d'un village où il n'y avoit que ſa mere qui fût baptiſée. Les Idolâtres du lieu, témoin de la poſſeſſion ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'Egliſe des Chrétiens ſi parfaitement guéri, conçurent une ſi haute idée de notre ſainte Religion, que quinze ou vingt réſolurent de l'embraſſer. Ils demanderent qu'on leur envoyât quel-

qu'un pour les inſtruire. Tous nos Catéchiſtes étoient diſperſés de côté & d'autre, & il ne reſtoit que celui qui eſt attaché au ſervice de cette Egliſe : on le leur envoya. Il les prêche actuellement, & ils l'écoutent avec beaucoup de ferveur & de docilité.

Voilà, mon cher Pere, de ces occaſions précieuſes où, faute d'avoir aſſez de Catéchiſtes, nous ſommes expoſés à manquer l'œuvre de Dieu & la converſion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes, il ne ſeroit pas quelquefois expédient ; car outre que nous ſommes en trop petit nombre, & que notre préſence eſt néceſſaire à l'Egliſe pour l'adminiſtration des Sacremens, la couleur de notre viſage nous trahiroit, & pourroit donner horreur pour toujours de la Religion que nous annonçons. Les Catéchiſtes nous déchargent de beaucoup de travail, & préviennent les eſprits en notre faveur. On nous paſſe enſuite plus aiſément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les eſprits. Enfin l'expérience de près d'un ſiecle nous a appris que toutes les premieres ébauches des converſions doivent ſe faire par les Catéchiſtes ; & c'eſt pour cela que dans toutes nos lettres vous

nous voyez faire tant d'instances pour en avoir un plus grand nombre. C'est une des plus grosses dépenses que vous fassiez pour nous, quoique leur pension n'aille pas au-delà de cinq ou six pistoles pour chacun : mais n'y ayez pas de regret, & faites bien comprendre aux personnes généreuses, qui nous aident de leurs charités, que c'est de l'argent qui produit au centuple, & que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le service du prochain, il n'en est point de plus méritoire.

Le Pere Bouchet a ordinairement une douzaine de Catéchistes ; c'est peu pour trente Eglises, dont il a soin. Pour les bien desservir, il faudroit que chaque Eglise eût son Catéchiste. J'ai été témoin que plusieurs Gentils étant venus nous demander à être instruits, il a fallu, faute de secours, les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle les bons desirs passent, & souvent ils ne reviennent plus. Au défaut des Catéchistes, on engage les plus fervens Chrétiens & les moins grossiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le sien. Sa conversion a quelque chose de merveilleux. Il eut envie d'être baptisé. Pour

exécuter ce deſſein, il alloit trouver tous les jours en ſecret dans les champs un Berger Chrétien, qui l'inſtruiſoit en gardant ſes troupeaux. Il apprit du Berger les commandemens de Dieu & les prieres des Chrétiens; après quoi il preſſa ſon pere, ſa mere & ſa ſœur de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitoit d'enfant, mais il réitéra ſi ſouvent & ſi vivement ſes inſtances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque ſacrifice aux idoles, il menaçoit de tout briſer. Comme c'étoit un fils unique, & qu'il étoit tendrement aimé, on n'oſoit le contredire, on quittoit tout, ou bien on attendoit qu'il fût abſent de la maiſon. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'ait perſuadé au pere, à la mere, à la ſœur de ſe faire tous trois Chrétiens.

Le petit Prince ſur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils ſe diſpoſoient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au pere, qui l'étoit allé voir, diſant que ceux qui embraſſoient la loi des Chrétiens ne vivoient pas long-temps; & pour preuve de cela, qu'une femme Chrétienne étoit morte depuis fort peu de

jours. Le discours du Prince frappa cet homme encore foible dans la foi, & étant retourné tout triste dans sa maison, il redit à sa famille ce que le Prince venoit de lui raconter. L'enfant prit la parole : *Je m'étonne, mon pere*, lui dit-il, *que vous n'ayez demandé un écrit, par lequel le Prince vous garantît de la mort, pourvu que vous demeurassiez infidele. Est-ce que les Chrétiens ne vivent pas aussi long-temps que les Gentils ? ou est-ce que les Gentils ne meurent pas aussi bien que les Chrétiens ? Le Prince même n'a-t-il pas perdu sa femme, qui étoit idolâtre ? Gardez-vous donc bien, mon cher pere, de vous laisser ainsi surprendre.*

Ces paroles, dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais d'un Missionnaire expérimenté, toucherent si vivement ce pauvre pere, qu'il vint peu de jours après, avec toute sa famille, demander à être instruit & baptisé. Je fus sur-tout charmé des airs, de la candeur & de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'Ange, & la plus heureuse physionomie que j'aie jamais vue. Son pere souhaiteroit fort qu'il apprît à lire & à écrire ; mais il ne sçauroit l'obtenir. *Si je sçai lire & écrire*, dit l'enfant, *l'on me mettra dans quelque em-*

ploi, où je serai exposé à faire tous les jours des péchés, qui m'empêcheront d'aller au Ciel; au lieu que si je ne sçais rien, je resterai à la maison où je ne m'occuperai qu'à travailler & qu'à prier Dieu. C'est la réponse que je lui ai entendu faire moi-même, lorsque je le pressois de s'attacher à l'étude, admirant à cet âge la force des lumieres de la grace, qui sans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Eglise naissante.

Je n'admirai pas moins la réponse que me fit une femme baptisée depuis peu d'années par le Pere Bouchet. Ce Pere passoit un jour par un village de Gentils, cette femme venoit de perdre son mari qu'elle aimoit tendrement, & dans l'excès de sa douleur, poussant des cris lamentables, elle vouloit absolument se brûler avec le corps du défunt. Le Pere, qui entendit ses gémissemens de fort loin, envoya un de ses Catéchistes sçavoir quelle en étoit la cause. L'ayant apprise il alla à la maison de la veuve, où étoient tous ses parens assemblés, qui ne pouvoient lui persuader de vivre. Le Pere fut plus heureux, car non-seulement il la détourna de se jetter dans le bûcher de son mari; mais à l'occasion de ces flammes passageres, il lui parla si fortement

ment des vérités de l'autre vie, & surtout du feu de l'enfer, que saisie de crainte, elle changea la résolution qu'elle avoit prise de se brûler toute vive, en celle de se faire Chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son baptême elle a toujours été très-fervente, & quoique fort éloignée de l'Eglise, elle y vient souvent faire sa priere. Un jour donc qu'elle me racontoit sa conversion, & que je lui faisois faire quelques réflexions sur le malheur éternel qu'elle avoit évité : *Il est vrai, mon Pere*, me répondit-elle d'un air gai & content, *que Dieu m'a délivrée de l'enfer par sa miséricorde, & je l'en remercie tous les jours ; mais je ne laisse pas de souffrir en cette vie les peines du Purgatoire pour la satisfaction de mes péchés:* Et disant ces paroles, elle me montra ses mains, qui étoient fort enflées & crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail ; car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle étoit, étant tombée dans la pauvreté, elle est obligée de gagner sa vie à piler du ris. Je lui dis pour la consoler que le partage des Chrétiens devoit être la peine & l'affliction ; qu'on n'alloit au Ciel que par la voie des souffrances,

que Jesus-Christ nous a tracée; qu'elle avoit raison d'appeller son travail son Purgatoire, & que si elle l'offroit bien à Dieu, il lui tiendroit lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, & lui procureroit une gloire prompte & un repos éternel. Elle me remercia & me parut fort consolée.

Ce que le Pere Simon Carvalho m'a raconté d'un Catéchumene a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de *Tanjaour*, capitale du Royaume de même nom, avoit fait bâtir un Temple d'Idoles dans l'espérance de devenir fort heureux; mais voyant que son bonheur ne croissoit pas à proportion que le Temple s'avançoit, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avoit en ses Idoles, & ayant entendu parler de *Vastou*, qui en langue *Talmul* signifie *l'Être souverain*, ou *la premiere & suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connoître *Vastou*, & de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, étoit de faire de longs jeûnes, & de se retirer du commerce & de la conversation des hommes. Pendant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement, & devint extrêmement maigre.

Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de son frere, & commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent surpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vastou* chez lui, par ses austérités, il y avoit attiré le Diable, interrompit sa retraite, & visita pendant plusieurs jours quelques Temples d'Idoles où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frere possédé; mais ce fut en vain, jusqu'à ce qu'un jour, par je ne sçai quelle inspiration, il menaça le Diable que s'il ne se retiroit, il meneroit son frere à l'Eglise des Chrétiens. Depuis cette menace le Démon sembla se retirer, & le frere du pénitent demeura tranquille, & ne donna plus aucune marque de possession; mais il mourut quatre jours après.

Les Gentils, qui furent témoins de cette mort, ne manquerent pas de dire au pénitent que le Démon avoit ôté la vie à son frere pour le punir de sa curiosité, & qu'il la lui ôteroit à lui-même, s'il ne cessoit de chercher *Vastou*. Le pénitent méprisant leurs avis, rentra dans sa solitude, & continua encore pendant un an son silence & ses jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il étoit éveillé, il ouït, sans voir personne, une voix

diſtincte qui lui diſoit : *Je ſuis Vaſtou que tu cherches, j'ai tué ton frere, & je te tuerai auſſi dans huit jours.* Le pénitent fut terriblement effrayé ; mais comme il avoit beaucoup d'eſprit, & que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuſe réflexion, que la voix qu'il avoit entendue ne pouvoit être celle de *Vaſtou ; car Vaſtou*, diſoit-il, *eſt le ſouverain Être, la cauſe & le principe de tout ce qui eſt, je cherche à le connoître pour le ſervir & pour l'adorer, cette recherche ne peut lui être déſagréable, & ce ſeroit ſans raiſon qu'il auroit tué mon frere, & qu'il me menaceroit moi-même de me tuer. Ainſi il faut que ce ſoit le Diable qui contrefait Vaſtou, & qui a ôté la vie à mon frere.* Sur cela, il prit la réſolution d'avoir recours au *Gourou* ou Docteur des Chrétiens, pour s'inſtruire de leur loi, dont il avoit déja entendu parler, ſans ſçavoir qu'ils adoraſſent *Vaſtou.* Il alla trouver le Pere Simon Carvalho, qui eſt chargé de la Chrétienté de *Tanjaour.* Le Pere commença à l'inſtruire des Myſteres de notre ſainte Religion, & après l'avoir convaincu qu'elle ſeule rendoit à *Vaſtou* le culte qui lui étoit dû, il le remit entre les mains d'un de ſes Catéchiſtes, pour lui apprendre les prieres de l'Egliſe,

& achever de l'instruire. Le Pere eût bien voulu se charger seul de l'instruction d'un homme que Dieu vouloit si visiblement sauver, mais il étoit alors accablé de travail, ayant en deux mois & demi baptisé plus de cinq cens Catéchumenes, & confessé près de quatre mille personnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce Royaume.

Ce Pere, l'un des plus illustres & des plus zélés ouvriers de cette Mission, est de la Province de Goa, où il passoit, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignoit la Théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente & un an, & il étoit dès-lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelloit communément que le Saint Pere. Quoiqu'il s'occupât très-utilement au service du prochain dans la ville & aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la Mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des Provinces de Goa & de Malabar, & prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la Mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, & que

personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, & de toutes les autres vertus propres d'un homme apostolique. Pour moi je regarde comme un prodige qu'étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa Mission. Il est vrai que dans la crainte qu'on a qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'envoyer prendre sa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichéry.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paroît saisi, quand il arrive des disgraces à quelqu'une de nos églises; son zèle le dévore, comme autrefois le Prophête, il a le cœur si serré qu'il ne peut prendre de nourriture, il est deux & trois jours sans manger, il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses, dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroît prendre plaisir à l'éprouver. Nul Missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an & demi qu'il eut la douleur de voir renverser une belle église qu'il venoit de bâtir. Elle étoit située entre la ville de *Tanjaour*, & un

fameux temple d'idoles. Les Prêtres qui avoient la direction du temple, l'avoient vu s'élever avec un chagrin mortel, ils résolurent de la détruire, & voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le peuple que les Dieux de leur temple vouloient qu'on détruisît l'église des *Brames* du nord; (c'est le nom qu'on donne à nos Peres en ce pays) autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, *parce que quand il falloit aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'église de ces étrangers, & que leur étant impossible de passer par dessus, ils étoient contraints, par une force invisible, de prendre un fort long détour, ce qui leur étoit très-incommode & les fatiguoit beaucoup.* Quelques grossieres que fussent les plaintes de ces Dieux imaginaires, les Idolâtres y furent sensibles, ils s'assemblerent, & conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un Ministre d'Etat qu'ils avoient gagné, & qui étoit d'ailleurs grand ennemi de notre sainte Religion.

Pendant que j'étois occupé à *Aour*, soit auprès des Chrétiens qui s'y rendent tous les jours en foule pour y faire leurs dévotions, soit auprès des Catéchu-

menes qu'on y inſtruit ſans ceſſe, ſoit enfin auprès des Gentils que la beauté de notre Egliſe y attire, & à qui on tâche de rendre utile leur curiòſité, le Pere Bouchet qui étoit à *Trichirapali*, m'invita d'aller paſſer quelques jours avec lui. C'étoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande ville, & nous n'y demeurions qu'avec inquiétude: mais depuis que le Prince Régent a eu la bonté d'accorder ſa protection au Pere Bouchet, comme je vous l'ai raconté, nous y allons en plein jour tête levée; & les gardes qui ſont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous ſaluent avec un très-grand reſpect. J'allai donc trouver le Pere Bouchet, & je traverſai une grande partie de la ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maiſons n'étant que de terre & couvertes de paille. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des gens aſſez puiſſans, qui pourroient en faire bâtir de belles & de ſolides; mais ou leur avarice, ou la crainte de paroître riches les empêche de ſe loger avec plus de propreté & de commodités. Je trouvai le Pere Bouchet en parfaite ſanté, & j'eus la conſolation de voir au-

près de lui un grand nombre de Chrétiens diſtingués par leur piété & par leur zèle. J'admirai ſur-tout la ferveur d'une vertueuſe veuve, qui, dans le deſir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'eſt appliquée depuis quelques années à donner des remedes aux enfans qui ſont malades. Comme ſes remedes ſont bons & ſes cures heureuſes, on l'envoie quérir de toutes parts; ce qui lui donne la facilité de baptiſer un grand nombre d'enfans, lorſqu'on les voit dans un danger évident de mort. Il n'eſt point d'année qu'elle n'en baptiſe au moins quatre cens. La bénédiction que Dieu lui donne, a fait naître à quelqu'autres perſonnes de ſon ſexe l'envie de l'imiter, & il y en a préſentement deux ou trois qu'elle inſtruit elle-même de ſes ſecrets, pour leur donner accès par ce moyen dans toutes les maiſons où il y a des enfans qu'on peut ſecourir. Les perſonnes qui ont la charité de nous envoyer des remedes, feront bien aiſes d'apprendre ce nouvel uſage que nous en faiſons.

Il y a encore à *Trichirapaly* un homme que ſa piété diſtingue beaucoup. C'eſt le premier Receveur du domaine des Provinces méridionales du Royaume. Sa

converſion a coûté la vie à un de nos plus fervens Catéchiſtes. Cet homme étant encore Idolâtre, ne laiſſoit pas de vivre fort réguliérement ſelon ſa ſecte. Il obſervoit, avec une exactitude ſcrupuleuſe, toutes les ſuperſtitions des Païens, & il ne manquoit jamais, au tems même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la riviere s'y plonger juſqu'au col, & faire en cet état de longues prieres à ſes Dieux; ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très-méritoire. Le Catéchiſte, homme fort zèlé, & qui connoiſſoit d'ailleurs combien le Receveur étoit régulier dans ſa conduite, réſolut de le gagner, à quelque prix que ce fût, perſuadé que ſi on le convertiſſoit à Jeſus-Chriſt, dans une Religion ſi ſainte, il deviendroit capable de tout. Pour trouver l'occaſion de l'aborder & de l'inſtruire, il entreprit d'aller, comme lui, tous les matins à la riviere, où, ſans ſe faire connoître, mais prenant ſoin ſeulement de ſe laiſſer appercevoir, retiré à l'écart, il ſe plongeoit dans l'eau, & offroit au vrai Dieu, avec de ferventes prieres, la mortification d'un bain ſi long, & auquel il n'étoit pas accoutumé, pour la con-

version d'une ame qui se faisoit ainsi tous les jours la victime du démon. Il continua plusieurs jours ce pénible exercice, jusqu'à ce que le Gentil étonné de voir son assiduité à venir se laver, & ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il faisoit alors, eut la curiosité de sçavoir qui étoit cet homme, & quelle dévotion l'amenoit. Le Catéchiste qui n'attendoit que cet heureux moment, lui dit: *ce n'est pas à des Dieux sourds & impuissans comme les vôtres que j'adresse mes vœux, mais au Souverain Maître du Ciel & de la Terre, au Créateur de toutes choses, qui seul mérite le culte & l'adoration de tous les hommes. Les Dieux que vous adorez, outre qu'ils ne sçauroient vous faire ni bien ni mal, sont encore indignes d'être regardés même comme des hommes, puisqu'ils ont vécu d'une maniere plus barbare & plus impure que les bêtes farouches, & les animaux les plus immondes.* Il n'avançoit rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des histoires authentiques du pays, que le Gentil ne pouvoit révoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'Idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en sçavoir davantage. Il pria le Catéchiste, qui ne cherchoit que cela,

de vouloir l'inſtruire plus à fond de notre Religion, & lui en expliquer les myſtères. Les jours ſuivans ſe paſſerent à l'explication de pluſieurs points particuliers, & à la lecture des livres des Chrétiens qui traitent de la grandeur de Dieu, & des fins dernieres de l'homme qu'on mit en parallelle avec les livres des Idolâtres, où il ne ſe trouve que des infamies ou des impertinences & des fauſſetés viſibles. Les réflexions du Catéchiſte furent ſi ſolides, & Dieu leur donna tant de force & tant d'onction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avoit ſi ardemment deſiré; mais il lui en coûta la vie : car les bains longs & fréquens qu'il avoit pris dans un temps où le froid, quoique médiocre pour nous, eſt très-ſenſible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit pluſieurs mois & mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de ſon divin maître, donné ſa vie pour ſauver ſon prochain. Il fut fort regretté des Chrétiens, mais ſurtout de notre Néophyte qui étoit inconſolable de perdre ſon premier maître en Jeſus-Chriſt, & d'avoir été la cauſe innocente de ſa mort. Il ne s'eſt point démenti depuis le moment de ſa con-

version, & il n'a rien relâché de ses jeûnes rigoureux & de ses longues prieres : ensorte que la vie sainte & exemplaire qu'il mene, anime & soutient toute cette Chrétienté.

A une des extrémités de *Trichirapaly*, il y a une église que le Pere Bouchet y a fait bâtir sur les ruines d'un Pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers Missionnaires de Maduré Mais les guerres, qui sont, comme j'ai dit, assez fréquentes en ces Etats, étant survenues, les Peres furent obligés de quitter la ville, & d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un Idolâtre s'empara de l'emplacement, & y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le Pere Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, & qu'il a obligé le prêtre des Idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la Religion, & bien digne de compassion tout ensemble, de voir les mouvemens inutiles que se donnoit ce pauvre homme pour enlever ses Dieux. Les Chrétiens le pressoient de déloger, & pour finir plus vîte, ils prenoient les Idoles, & les mettoient eux-mêmes par terre sans beaucoup de

précaution. Plusieurs se trouvoient brisées, & il en ramassoit les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne lui appartenoit pas, & qu'il avoit usurpé. Le temple fut abattu, & sur ses ruines on bâtit une Eglise & une petite maison qui sert à loger les Missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à *Trichirapaly* avec le Pere Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de Catéchumenes que nos Catéchistes avoient instruits, & je retournai à *Aour*, pour y célébrer la fête de saint François Xavier, & pour me disposer au voyage de Pondichery. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à *Aour* & dans les succursales de sa dépendance environ six cens personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. Je me donnerai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichery, & de vous rendre compte de mon voyage par la premiere occasion qui se présentera. En attendant, je recommande notre chere Mission au zèle libéral de vos amis, & je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prieres, &c.

LETTRE

Du Pere Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Directeur des Missions Françoises de la Chine & des Indes Orientales, de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de Janvier 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Il y a quelque temps que je m'étois donné l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il feroit avantageux à notre fainte Religion d'établir une nouvelle Miffion dans les Provinces occidentales de l'Empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres, que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le Mahométifme foit la Religion dominante à la cour du Mogol, & que tous les Officiers du Prince faffent

profeſſion de cette Religion, cependant preſque tout le peuple eſt idolâtre ; de ſorte qu'on peut dire que pour un Mahométan, il y a deux & trois cens Gentils. Ces peuples ont pour la plupart leurs *Rajas*, qui reconnoiſſent le Mogol pour ſouverain, & qui ſont dans l'*Indouſtan* à peu près ce que les Ducs de Guyenne, de Bretagne & de Normandie étoient autrefois en France.

Il ſeroit facile d'établir des Miſſions floriſſantes dans les terres de ces *Rajas*, & d'y recueillir une abondante moiſſon. Le pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* juſques vers *Caboul*, ſeroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a aſſuré que dans les montagnes qui ſéparent la Perſe de l'Empire du Mogol, il y avoit des Chrétiens qui s'imprimoient, avec un fer chaud, la figure de la croix ſur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le ſont que de nom, & que tout leur Chriſtianiſme ne conſiſte qu'en cette marque extérieure qui les diſtingue des Gentils & des Mahométans ; cependant vous voyez que ce ſeroit ici une entrée pour les conduire à embraſſer une Religion que vraiſemblablement on

a autrefois professée dans leur pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entieres de ces anciens Perses, qu'on nomme *Gavres* en Perse, & qu'on appelle *Parsis* à *Surate* & aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces peuples qui paroissoient avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du Mahométisme, jusques-là que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le nouveau Roi de Perse de se faire Mahométans, ils le prierent avec de grandes instances de leur permettre d'embrasser le Christianisme.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que la moisson est abondante dans ces vastes pays, mais il faudroit pour la recueillir, des Missionnaires également vertueux & sçavans, & des fonds suffisans pour les entretenir; car ce n'est point assez que les Missionnaires qu'on destinera à cette nouvelle Mission, aient beaucoup de zele & de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non-seulement pour détruire les anciennes erreurs de ces peuples, mais pour leur inspirer d'abord une haute estime de notre Religion. Si l'impression qu'elle

ſera dans leur eſprit en ces commencemens eſt forte & vive, & qu'elle réponde en quelque ſorte à la grandeur de nos Myſteres, je ſuis perſuadé qu'elle ne s'effacera jamais, & qu'elle ſera comme la baſe & le fondement ſolide & aſſuré du ſalut de cette Nation. Au contraire, ſi l'impreſſion eſt foible & ſuperficielle, leur foi & leur Religion aura le même caractere, & l'on n'avancera gueres, ou rien ne durera.

Ainſi parmi ce grand nombre d'excellens ſujets d'une vertu ſûre & éprouvée, dont vous pouvez diſpoſer, il eſt important que vous en deſtiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de ſi grandes ſuites pour le Chriſtianiſme. On en doit certainement tout eſpérer, ſur-tout après que les vaſtes Etats de l'*Indouſtan* auront été partagés entre les enfans d'*Aurengzeb*, qui regne depuis ſi long-temps; car on ne doute point que ces Princes ne ſoient favorables aux Miſſionnaires, & qu'ils ne les protégeaſſent ouvertement dans toutes les Provinces, principalement s'ils les y trouvoient déja établis à la mort de leur pere; le Prince *Chalem*, qui eſt l'ainé, a toujours marqué beaucoup de bonté à nos Peres

Portugais, qui ſont à *Agra*; il a même depuis peu appellé à *Caboul*, où il eſt préſentement avec un corps d'armée conſidérable, le Pere Magallens, ancien Miſſionnaire de *Delli* & d'*Agra* (1), & il a ordonné aux Gouverneurs & aux autres Officiers des lieux par où ce Pere paſſera, de lui fournir tout ce qui lui ſera néceſſaire pour faire ſon voyage. On croit qu'il appelle ce Pere à la Cour pour avoir ſoin des Chrétiens qui ſont à ſa ſuite. Voilà, mon Révérend Pere, un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce pays. Je vous envoierai un Mémoire plus ample & plus détaillé par la premiere voie que je trouverai. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec bien du reſpect, &c.

ROUTE qu'il faut tenir pour paſſer les Détroits de Malaque *& de* Gobernadour.

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'iſle de *Sumatra* juſqu'au cap de *Diàmans*, c'eſt-à-dire en

---

(1) Ce ſont les deux villes Capitales de l'Indouſtan ou de l'Empire du Mogol.

viron quarante-cinq lieues. Toute cette côte eſt aſſez haute, les rivages ſont bordés de verdure, le fond eſt bon depuis ſept juſqu'à quatorze & quinze braſſes, qu'on ne s'éloigne point de la terre plus de deux lieues. Au cap de *Diamans* on fait le ſud quart-ſud-eſt, & l'on découvre bientôt l'iſle *Polverere*, qui eſt fort haute & bien boiſée. On peut la voir de vingt lieues, & elle n'eſt éloignée du Cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, & toute l'iſle n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage eſt bon. A une ou deux lieues de *Polverere* on met le cap (1) à l'eſt pour aller reconnoître *Poljara*, c'eſt une autre petite Iſle qu'on trouve à dix-huit lieues, elle reſſemble fort à la précédente, & par un beau temps la vue porte de l'un à l'autre. *Poljara* eſt du côté de la terre des Indes, il n'eſt pas néceſſaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues, mais il faut ſe mettre entre ces deux Iſles pour entrer dans le vrai canal; lorſqu'on eſt à cette diſtance de *Poljara*, on voit d'un côté la terre de

(1) C'eſt un terme de marine qui ſignifie aller à l'eſt.

l'Inde, qui eſt baſſe & bordée de bois, & de l'autre on perd de vue les côtes de *Sumatra.* Qu'on mette le Cap au ſud-eſt-quart-d'eſt, prenant un peu du ſud-eſt pour donner juſte entre deux bancs de ſable qu'il faut paſſer néceſſairement. Il vaut mieux prendre la petite Paſſe qui eſt à l'eſt & la plus proche de *Malaque*, la grande Paſſe qui eſt à l'oueſt, eſt trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de *Porcelar* du côté des Indes, mais pour ne manquer aucunes des ſûretés qu'on peut prendre, il faut encore reconnoître les Iſles d'*Aros*, qui ſont à l'oueſt franc : alors on eſt ſûr d'être dans le bon chemin, & l'on fait le ſud-eſt-quart-d'eſt pour gagner la côte des Indes & venir mouiller devant *Malaque.* Dans ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, & à midi ils venoient de la mer. Preſque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs, les courans portoient nord-oueſt & ſud-eſt. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe ſonder inceſſamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les iſles d'*Aros*;

on vient reconnoître le Cap de *Rochade* du côté de l'Inde, & ce Cap reſte à l'eſt. Enfin, on acheve de s'aſſurer de ſa route par un Rocher très-pointu & ſans mouſſe ni verdure, qui reſte eſt-ſud-eſt du Cap de *Rochade*. Faiſant le ſud-quart-ſud-eſt, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de *Malaque*, & l'on commence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malaque* eſt baſſe & couverte de cocotiers & de palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maiſons aſſez ſemblables à celles d'*Achen*, qui s'étendent plus d'une demi lieue ſur le bord de la mer. La citadelle paroît noire, il y a pluſieurs ſentinelles blanches ſur les remparts, & dedans il y a une hauteur & un reſte de clocher, qui ſemble être joint à une maiſon blanche, c'eſt ce qui paroît d'abord; & c'eſt à quoi l'on peut reconnoître *Malaque* : avec ce que j'en ai dit on ne ſçauroit s'y tromper. Au ſortir de *Malaque* on met le Cap au ſud-quart ſud-eſt juſqu'au détroit de *Gobernadour*, & pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (1)

(1) C'eſt un terme de marine qui ſignifie aller contre la marée.

la marée, il faut mouiller deux fois le jour, on trouve sur le chemin les isles *Maricacai* qui restent à la droite, il y en a aussi sur la gauche, mais sans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le nord en laissant le détroit de *Siucapour* à la droite; tout y est plein d'isles, les courans sont rapides, les marées violentes & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une isle sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mats de Navires; on l'appelle l'Isle de *Sable* on la voit d'une lieue; elle peut avoir un quart de lieue de long & cent pas de large; elle est presque de niveau à la mer; on la laisse à la droite, & l'on trouve seize brasses d'eau. Alors on fait l'est, & on rencontre une autre petite isle toute de sable où il y a sept ou huit arbres fort hauts & séparés les uns des autres; on la nomme l'*Isle Quarrée*. De l'Isle Quarrée on voit l'isle Saint Jean toujours à la droite; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour; si l'on ne trouvoit que cinq brasses, il faudroit faire l'est quart nord-est; mais si l'on est au large & sans fond, on fait l'est franc sans pourtant trop s'approcher des isles

qui ſont ſur la gauche. De-là on découvre la montagne de *Ior* & l'on eſt par le travers de ce petit Royaume; enfin en continuant cette route à l'eſt on voit le Cap de *Romanca.* On fait l'eſt-ſud-eſt & l'eſt-quart ſud-eſt, & quand ce Cap reſte au nord, on fait l'eſt-ſud-eſt pour aller reconnoître les pierres blanches, qui ſont de petites iſles un peu au large; ſitôt qu'on les a vues, il faut faire l'eſt quelque temps, puis l'eſt-nord-eſt, & enfin le nord-eſt & le nord-eſt quart-nord pour ſe jetter dans le golfe de *Siam* & de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Gobernadour* a vingt lieues de long & eſt fort difficile, quand on n'y a jamais paſſé.



LETTRE

LETTRE

Du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, ville du Royaume de Carnate, dans les Indes Orientales, le 1er Janvier 1702.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Dans les lettres que je me donnai l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquois que nos Supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle Mission au Royaume de *Carnate*, dans le voisinage & sur le modele de celle de *Maduré*, ils m'avoient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes & les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires, & qu'il est nécessaire de les connoître & de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, pour les gagner à Jesus-Christ; je crus que je devois

aller m'en instruire dans le Maduré même auprès du Pere François Lainez & du Pere Joseph Carvalho, qui vient de perdre la vie pour la confession de la foi dans les prisons de *Tanjaour* (1). Je travaillai environ six mois avec eux dans cette Mission, & j'y baptisai huit à neuf cens personnes, dont la plus grande partie instruits déja par ces Peres, étoient disposés à recevoir le premier Sacrement de l'Eglise. J'y serois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumieres & des exemples de ces deux saints Missionnaires; mais nos Supérieurs me pressoient de prendre incessamment la route du Nord, pour me rendre à *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*.

Après avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle Mission que j'allois établir, & l'avoir mise sous sa protection, je commençai à travailler, & en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux Eglises proche la ville de *Cangivaron*, & je baptisai près de cent cinquante personnes. Comme on ne peut

(1) C'est la Ville capitale d'un Royaume de même nom, sur la côte de Coromandel. Note de l'ancienne édition.

presque rien faire en ce pays sans le secours des Catéchistes, ainsi que je vous l'ai déja mandé plusieurs fois, je cherchai d'abord avec soin des sujets propres à cet important emploi, & je m'appliquai à les former. C'est une nécessité d'en avoir toujours un grand nombre; car outre qu'il y a beaucoup de travail, le Catéchiste d'une basse *caste* (1) ne peut servir à instruire les Indiens d'une *caste* plus élevée. Les *Brames* & les *Choutres* qui sont les principales *castes* & les plus étendues, ont un mépris bien plus grand pour les *Parias*, qui sont au-dessous d'eux, que les Princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils seroient deshonorés dans leur pays, & déchus des droits de leur *caste*, s'ils avoient écouté les instructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc & des Catéchistes *Parias* pour les *Parias*, & des Catéchistes *Brames* pour les *Brames*, ce qui nous jette dans un grand embarras;

---

(1) *Caste* dans les Indes Orientales, est l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Note de l'ancienne édition.

car il n'eſt pas aiſe d'en former, ſurtout parmi les derniers, parce que la converſion des *Brames* eſt très-difficile, & qu'étant fiers naturellement & entêtés de leur naiſſance & de leur ſupériorité au-deſſus des autres *caſtes*, on les trouve toujours bien moins dociles & plus attachés aux ſuperſtitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grace de convertir deux jeunes *Brames*, qui ont de l'eſprit & un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptiſés, & je les inſtruis avec un grand ſoin, dans l'eſpérance d'en faire un jour deux excellens Catéchiſtes. J'ai eu auſſi le bonheur de m'attacher un Catéchiſte *Parias* fort habile. Comme il a été autrefois Prêtre des idoles, il eſt parfaitement inſtruit de tous les ſecrets de la religion payenne. Et cela lui donne un grand avantage, pour faire connoître à ſes compatriotes le déplorable aveuglement où ils ſont, de rendre à de fauſſes divinités, le culte qui n'eſt dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un Catéchiſte de la Miſſion de Maduré me pria de me trouver à *Pouleour*, pour y baptiſer quelques catéchumenes *Parias*, & pour

y confesser quelques Néophytes de cette *caste*. La crainte que les *Brames* & les *Choutres* ne vinssent à sçavoir que j'avois fait cette démarche, & ne me regardassent comme un homme infame & indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'Apôtre saint Paul que j'avois lues le matin à la Messe, me déterminerent à prendre cette résolution. *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum* (1). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit & avec de grandes précautions, & j'en baptisai neuf avec quelques habitans d'un petit village, que je laissai remplis de joye & de consolation, de se voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps après je baptisai une *Deva Dachi*, ou *Esclave divine*, c'est ainsi qu'on appelle les femmes dont les Prêtres des idoles abusent, sous prétexte que leurs dieux les demandent & les retiennent à leur service. Je me souviens en cette occasion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, qu'*il y aura de ces malheureuses pécheresses, qui entre-*

(1) II. Cor. chap. 3.

ront plutôt dans le royaume de Dieu, que plusieurs de ceux qui se croyent justes (1). Car cette *Deva Dachi* reçut le baptême avec de si grands sentimens de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de Mars de l'année passée, il y eut ici une éclipse de lune. Comme les *Brames* sont les dépositaires de la science & de la doctrine parmi les Indiens, & qu'ils s'appliquent particuliérement à l'Astronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, & je ne le trouvai pas tout-à-fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps & la durée. J'envoyai ce type à *Cangivaron* & dans les villes voisines, il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisément à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la science des *Brames* du Nord, c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la

(1) Matt. chap. 11. vers. 31.

lune nous empêche de voir le ſoleil, ce qui fait les éclipſes, comme tout le monde ſçait, ces peuples ſuperſtitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux aſtres & les dérobe à nos yeux. Ce qui eſt plus ridicule, c'eſt qu'afin de faire quitter priſe à ce prétendu monſtre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, & que les femmes enceintes s'enferment avec un grand ſoin dans leurs maiſons, d'où elles n'oſent ſortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en faſſe autant à leurs enfans.

Quelques *Brames* m'étant venu voir en ce temps-là, ne manquerent pas de me parler de l'éclipſe. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on diſoit du dragon qui engloutit le ſoleil & la lune, dans le temps que ces deux aſtres ſont éclipſés, n'étoit qu'une fable groſſiere, dont on amuſoit le peuple. Ils en convinrent aiſément. *Puiſque vous êtes de ſi bonne foi*, leur répartis-je, *permettez-moi de vous dire, que comme vous vous êtes trompés juſqu'à préſent ſur la cauſe des éclipſes, vous pourriez bien vous tromper auſſi en croyant que Bruma, Vichenou & Routren, ſont des Dieux dignes d'être adorés; puiſque ces prétendus Dieux n'ont été que*

des hommes corrompus & vicieux, que la flatterie & la passion ont érigés en divinités. Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucuns principes; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement, que cela est écrit sur leur tête, & qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, & que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures même sont les caracteres de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caracteres, & de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le sçavent pas. *Mais puisque vous ne sçavez pas lire cette écriture*, disois-je quelquefois à ces gens entêtés, *qui est-ce donc qui vous la lit? qui est-ce qui vous en explique le sens, & qui vous fait connoître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caracteres étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, & qu'ils sont si*

contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs desseins & dans leurs projets ?

Les *Brames* m'écoutoient de sang froid, & sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conséquences ridicules qu'ils étoient obligés d'avouer. Enfin, lorsqu'ils se sentoient vivement pressés, toute leur ressource étoit de se retirer sans rien dire. On voit par-là quel est à peu près le caractere des gens de ce pays, & que la conversion des *Brames* est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas été si fréquentes qu'elles l'étoient dans les premiers mois que je me suis établi ici. J'ai souvent envoyé mes Catéchistes dans les villages & dans les bourgades voisines, pour y annoncer le Royaume de Dieu ; mais le succès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas seulement voulu les entendre ; & il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choisies, qui aient écouté la divine parole, & qui s'y soient rendues dociles. On fait souvent bien des courses & bien des voyages sans gagner personnes à Jesus-Christ.

Je n'ai quitté qu'avec regret la Mission de Maduré. Ah, quand aurai-je la consolation, mon Révérend Pere, de baptiser quatre ou cinq cens personnes dans un seul jour, comme fit l'année passée, dans le *Marava* (1), le Pere François Lainez ? Cet Ouvrier infatigable, avec qui j'ai eu le bonheur de demeurer quelque temps; comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, m'a dit souvent qu'il ne falloit pas se rebuter, si on ne faisoit pas d'abord un grand nombre de conversions; qu'il en est à peu près des Missionnaires comme des Laboureurs; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut recueillir beaucoup; que les commencemens de la Mission de Maduré, où la recolte est aujourd'hui si abondante, avoient été très-difficiles, & qu'on y avoit préché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tâche de profiter des saintes instructions que cet ancien & expérimenté Missionnaire a eu la bonté de me donner, & j'espere

(1) C'est une Principauté sur la côte de *Coromandel*, entre le Royaume de *Tanjaour* & celui de Maduré, dont elle est tributaire. Note de l'ancienne édition.

qu'un jour la divine ſemence que nous nous efforçons de répandre de côté & d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre deſſein eſt d'établir une Miſſion ſolide, non-ſeulement dans le Royaume de *Carnate*, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les autres Royaumes qui nous environnent; on a jugé à propos que je priſſe une connoiſſance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il ſera plus avantageux de s'établir. C'eſt ce qui m'a obligé d'entreprendre un aſſez long voyage du côté de l'oueſt, dont je ne ſuis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre. Je ſuis avec reſpect, &c.

RELATION

D'un voyage que le Pere Mauduit, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, a fait à l'oueſt du Royanme de Carnate, en 1701.

LE 3 Septembre de l'année 1701, je partis de *Carouvepondi*, où je fais ma réſidence ordinaire, & qui n'eſt qu'à

deux ou trois lieues de *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*, & je me rendis ce jour-là même, d'aſſez bonne heure, à *Ayenkolam* qui étoit autrefois une ville conſidérable, & qui n'eſt aujourd'hui qu'un gros bourg. Un Chrétien que j'avois baptiſé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité, mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, & j'allai coucher plus loin dans un grand Pagode, qui eſt dédié à un ſinge que les Indiens adorent comme une Divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie ni caravanſeras, où l'on ſe puiſſe loger quand on fait voyage; on ſe retire d'ordinaire dans les Temples pour y paſſer la nuit. Je me plaçai avec mes Catéchiſtes au milieu de ce Pagode; nous y fîmes nos prieres ordinaires; &, après nous être proſternés pluſieurs fois devant l'image de Jeſus crucifié, que j'avois attachée à un des piliers, nous chantâmes en *Tamul* divers cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il eſt ſi ſouvent déshonoré. Un des *Brames*, qui a ſoin de ce Temple, chagrin de voir que nous mépriſions ſes idoles, & que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer ſon indi-

gnation ; mais, ſans nous mettre en peine de ſes reproches, nous continuâmes de chanter, juſqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je paſſai une très-mauvaiſe nuit. L'ardeur du ſoleil que j'avois eu preſqu'à plomb ſur la tête pendant tout le jour, & les mauvaiſes eaux que j'avois été obligé de boire, me cauſerent une fievre très-violente. Cet accident ne m'empêcha pas cependant de me remettre le lendemain en chemin, & d'arriver à *Alcatile*, grande ville fort peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme ont coutume de l'être preſque toutes les villes des Indes.

Je vis, les yeux baignés de larmes, de triſtes reſtes d'une cérémonie diabolique, que les Maures (1) s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils ſe ſont rendus maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme, ou pénétrée de douleur de la mort de ſon mari, ou touchée du deſir de faire parler d'elle, s'étoit jettée dans le bûcher ſur lequel on brûloit le corps du défunt, & y avoit été conſumée par les flammes. On voyoit encore les colliers,

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Mahométans dans les Indes Orientales.

les bracelets & les autres ornemens de cette malheureuse victime du démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'étoit faite cette triste cérémonie. On y avoit même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée de ces peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs Divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à *Alcatile* dans la maison d'un *Brame* qui adoroit tous les jours le démon sous la figure & sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette Idole élevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le *Brame* vint le lendemain avec des fleurs & de l'eau pour honorer, selon sa coutume, le Dieu *Poulear*, & pour lui faire un sacrifice : mais voyant & l'Idole renversée, & une espece d'autel que j'avois dressé en sa place pour célébrer nos saints Mysteres, il se retira, & me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte Religion. Je le fis en effet avec autant de paix & de tranquillité, que dans une ville chrétienne. Mon arrivée attira

plusieurs personnes dans cette maison: ce qui me donna occasion de leur parler de Dieu, & du malheur qu'ils avoient de ne pas connoître cet Etre souverain, qui est la source de tous les biens. Ils écouterent avec attention tout ce que je leur dis : mais ils n'en furent point touchés, & il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embrasser la Religion Chrétienne. J'eus seulement la consolation de baptiser un enfant qui étoit à l'extrémité, & qu'on m'apporta pour lui donner quelques remedes. Je laissai encore dans de très-bonnes dispositions un homme & une femme de la secte des *Linganistes*. Après les avoir instruits, je dis au mari qu'il falloit qu'il me mît entre les mains le *Lingan* qu'il avoit au cou. Cette proposition lui fit changer de visage; ses yeux devinrent affreux, & sa bouche demi-beante; enfin il me parut un autre homme; mais comme je le pressai vivement, il obéit, & me donna son *Lingan*. Le *Lingan* est une figure monstrueuse & abominable, que quelques-uns de ces Idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement & l'attachement qu'ils ont à une espece de Priape, la plus infâme de toutes leurs Divinités. La femme de ce *Linganiste* marqua beaucoup plus de

ferveur que ſon mari, car elle arracha elle-même avec plaiſir du cou & des bras de ſon fils, je ne ſçai quelles écritures ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées. Je baptiſai cet enfant, & je laiſſai le pere & la mere avec trois ou quatre perſonnes d'un village voiſin, entre les mains d'un bon Chrétien, pour achever de les inſtruire & pour les préparer au ſaint baptême que j'eſpérois leur conférer à mon retour.

Avant que de quitter *Alcatile*, j'allai voir un fameux Docteur *Linganiſte*, qui s'étoit acquis beaucoup d'eſtime & de réputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parloit du Seigneur du ciel & de la terre. Après les civilités ordinaires, il me demanda ſi la loi de ce ſouverain Maître n'étoit pas la véritable Religion. Je lui répondis qu'il n'en falloit pas douter, & qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoutai qu'il ſeroit inexcuſable, s'il n'embraſſoit pas cette Religion, & s'il n'en ſuivoit pas les maximes. Il me parla de la Religion Chrétienne avec éloge, & me montra même des livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon deſir étoit de faire connoître à tous les peuples cet Etre ſouverain dont il m'avoit parlé, & que je

le priois de vouloir bien m'aider dans une si sainte entreprise. *Ce travail seroit fort inutile*, me répartit ce Docteur, *l'esprit des Indiens est trop borné, & ils ne sont point capables d'une connoissance si élevée. Quoique les perfections infinies de ce souverain Etre soient incompréhensibles*, lui dis-je, *il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Car il en est en quelque maniere de Dieu comme de la mer ; quoiqu'on n'en voie pas toute l'étendue, & qu'on n'en connoisse pas la profondeur, on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des voyages d'un fort long cours, & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller.* La comparaison lui plut ; mais je ne pus l'engager à embrasser le Christianisme, ni le porter à faire connoître le vrai Dieu. Il étoit à peu près du caractere de ceux dont parle l'Apôtre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce Docteur étoient trop corrompues, & le gros *Lingan* qu'il portoit au cou étoit comme le sceau de sa réprobation.

J'aurois fort souhaité convertir le *Brame*, qui m'avoit reçu si charitablement dans sa maison, & qui paroissoit m'écouter avec beaucoup de docilité ;

mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, & l'attachement qu'il avoit pour elles, ne lui permettoit pas de ſuivre la lumiere qui l'éclairoit. La Polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obſtacles qu'on ait trouvé à la converſion des Gentils.

Je laiſſai à *Alcatile* un de mes Catéchiſtes, pour inſtruire les Catéchumenes que j'y avois faits, & je me diſpoſai à continuer mon voyage toujours à l'oueſt. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures & les *Maraſtes* (1) ſe faiſoient de ce côté là une cruelle guerre, & que tous les chemins étoient fermés. *Eh bien, nous prendrons la route du nord*, repartis-je ſur le champ à ceux qui ſembloient vouloir m'effrayer; *& après que nous aurons marché quelque-temps de ce côté-là, nous tournerons vers le ſud-oueſt.* On m'aſſura que l'embarras ſeroit à-peu-près le même, à cauſe de la révolte des *Paleagarens*, qui ſont de petits Princes tributaires des Maures. Je vis bien à la maniere dont on me parloit, qu'on n'a-

(1) Ce ſont les ſujets du fameux Sevagi, qui ſe rendit au dernier ſiecle ſi redoutable dans les Indes. Note de l'ancienne édition.

voit envie que de rompre mon voyage, & de m'empêcher de pénétrer plus avant dans le Pays. Ainsi, sans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me disoit, j'implorai l'assistance de Dieu, & je pris la route de *Velour*, qui est à l'ouest d'*Alcaltile.*

J'entrai dans cette grande Ville, accompagné de mes Catéchistes, dont quelques-uns étoient *Brames*, & j'allai loger chez un *Brame*; ce qui m'attira beaucoup de considération, & me fit passer pour un *Sanias* (1) d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en répandit, le *Durey*, c'est le Gouverneur de la Ville, accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées, me vint rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses, & sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir, & il me parut, autant que j'en pus juger par ses discours, n'être pas éloigné du Royaume de Dieu. La forteresse de *Velour* est une des plus considérables de tout le Pays. Les Officiers de ce poste important étoient alors brouillés avec les principaux *Brames* de la Ville. Le

(1) C'est un Religieux pénitent.

Gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt, & s'ils ne s'uniroient pas entr'eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur étoit abſolument néceſſaire, & que s'ils vouloient ſuivre mes conſeils, ils la feroient inceſſamment, puiſque les Maures qui les environnoient de toutes parts ne cherchoient qu'à profiter de leurs diviſions ; que quelques *Maraſtes* avoient déja pris leur parti, & qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne ſuivît dans peu de temps un exemple ſi pernicieux. Le Gouverneur, content de ma réponſe, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, & m'avoir aſſuré de ſa protection. Les *Brames* ayant fait réflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, ſe réconcilierent avec les Officiers de la forteresſe, & firent avec eux une paix ſolide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au Gouverneur, qui fut ſi content de ma conduite, qu'il eut la bonté de me donner une maiſon, & de m'en mettre lui-même en poſſeſſion, en me marquant qu'il feroit dans la ſuite quelque choſe de plus pour moi. Il m'appella quelques jours après, pour ſçavoir mon ſentiment ſur la maladie de ſa femme,

qui étoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette Dame, je lui parlai de Dieu, & de la néceſſité qu'il y a de ſe ſauver : elle m'écouta avec attention, & je la laiſſai dans de très-bonnes diſpoſitions pour notre ſainte Religion.

Comme les Maures infectoient tout ce Pays, & qu'ils faiſoient ſouvent des courſes juſqu'aux portes de *Velour*, on n'y parloit que de guerre, & on n'étoit occupé que des préparatifs qu'on faiſoit pour ſe défendre, & pour repouſſer les ennemis; ainſi je ne crus pas devoir penſer alors à aucun établiſſement dans cette grande Ville. Je baptiſai ſeulement douze ou quinze *Parias* que je trouvai ſuffiſamment inſtruits ; & après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laiſſai là, quelques Catéchumenes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'oueſt.

Le Pays eſt beau & agréable, & il me parut aſſez peuplé. Mais il l'étoit bien davantage avant que les Maures s'en fuſſent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étoient répandues dans la campagne, ne me cauſerent aucun embarras. Je vis ſur ma route pluſieurs petites Villes, & entr'autres *Palliconde*, dont la ſitua-

tion eſt admirable. Les *Rajas Putres*, qui ſont Seigneurs de ces Villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces Princes, dont la *Caſte* eſt fort illuſtre, ſont venus du nord s'établir en ce Pays, & s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embraſſé les intérêts. Je me ſuis ſouvent entretenu avec ces *Rajas*, & ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auroient de la joie de voir quelque Miſſionnaire s'établir dans leurs Etats.

Je paſſai enſuite par la petite Ville de *Kuriyetam*, & j'allai loger chez un Marchand. Je fis tous les exercices de notre ſainte Religion dans ſa maiſon, & j'annonçai Jeſus-Chriſt à ſa nombreuſe famille & à pluſieurs autres perſonnes qui n'en avoient point entendu parler. Ce Marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs & du *ſanbrani*, qui eſt une eſpece d'encens pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joie s'il s'y étoit offert lui-même; mais le temps n'étoit pas venu, & j'eſpere que Dieu achevera ce qu'il ſemble avoir commencé pour la converſion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à *Erudur-*

gam. C'eſt une Ville ſituée auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent preſque d'une extrêmité à l'autre la grande Peninſule de l'Inde, qui eſt en deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette Ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de ſi grandes conquêtes dans les Indes, ſurprenoit autrefois les Villes & les fortereſſes ſous un habit de *Sanias*; c'eſt-à-dire, ſous un habit ſemblable à celui que je portois. Je dis aux Officiers que je n'avois point d'autre deſſein en venant à *Erurdurgam* que d'y faire connoître le véritable Dieu, & de retirer les peuples de la profonde ignorance où ils étoient ſur leur ſalut. On ſe contenta de cette réponſe, & après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laiſſa enfin entrer. Dès le ſoir même, un Docteur Mahométan me vint voir, avec quelques *Brames* idolâtres. C'étoit un homme qui avoit de l'étude & de la capacité. Il me fit pluſieurs queſtions fort ſpirituelles; il parloit la langue *Tamul* avec beaucoup de facilité & d'élégance, & je n'en fus pas ſurpris, quand on m'eut appris qu'il étoit du Royaume de *Tanjaour*. Il me parut, par toutes ſes manieres, être un fort honnête homme, & mériter l'eſ-

time qu'on avoit pour lui. J'aurois fort souhaité le gagner à Jesus-Christ, & l'attacher à notre sainte Religion ; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu là, ce Docteur étoit Maure, c'est-à-dire, un homme beaucoup plus éloigné du Royaume de Dieu, que ne le sont les payens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me falloit traverser des montagnes presque inaccessibles. Les Catéchistes que j'avois envoyés de ce côté-là en avoient été effrayés plus d'une fois. Ils me disoient que les Princes qui sont au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer dans un temps si dangereux à aller dans un Pays qu'on ne connoissoit pas. Les Indiens sont naturellement timides, & tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à *Peddu-nayaken-durgam*. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi journée d'*Erudurgam* jusqu'à cette Ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois & par des montagnes affreuses, sans sçavoir où nous allions, parce que nous nous étions égarés. Outre la faim & la lassitude, dont nous étions accablés, les tigres & les

autres

autres bêtes féroces, dont ces montagnes ſont pleines, nous donnoient de grandes inquiétudes. Dans cette extrêmité, nous nous mîmes en prieres, & nous eûmes recours à la ſainte Vierge qui ſembla nous exaucer; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous ſervir de guides juſqu'au village voiſin.

Après nous être un peu délaſſés, nous paſſâmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avoit fait tant de peur, & nous traverſâmes un gros bourg ſans trouver perſonne, parce que tous les habitans avoient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couroient la campagne : enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Peddu-nayakendurgam*, petite ville, mais alors ſi peuplée, parce que les habitans des lieux circouvoiſins s'y étoient réfugiés, que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y paſſâmes la nuit avec beaucoup d'incommodité, & j'allai le lendemain à la fortereſſe pour ſaluer le Prince. On m'arrêta à la porte, & je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques *Brames*,

qui me firent diverses questions, & qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui présentai quelques fruits du Pays, & un peu de Jais, que les Indiens regardent comme quelque chose de précieux. Le Prince étoit assis, & avoit devant lui une espece de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il étoit, j'étendis ma peau de tigre à terre, selon la coutume de ce pays ; je m'assis ensuite, & je lui exposai le sujet de mon voyage, à peu près en ces termes. *Je n'ai quitté mon Pays, Seigneur, & je ne me suis rendu ici avec des peines & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténèbres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des Divinités, qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le ciel & la terre ; c'est ce souverain Maître de l'Univers que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être soumis ; c'est sa loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux ; & c'est cette loi sainte dont je*

viens instruire vos peuples. S'ils l'embrassent & s'ils la gardent avec fidélité, on ne verra plus parmi eux ni troubles, ni divisions, ni violence, ni injustice : la charité, la douceur, la piété, la justice, & toutes les autres vertus seront la regle de leur conduite. Soumis & fidèles au Prince qui les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils doivent au souverain Seigneur & parviendront par-là à la souveraine félicité. Après lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, & lui avoir donné une grande idée de la morale Chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit avec bonté, me fit trouver un logement commode pour ma demeure, & ordonna à un de ses officiers de me donner à moi & à mes gens tout ce qui seroit nécessaire ce jour-là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes montagnes dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le pays que de la langue *Talanque* ou *Canaréenne*. Je trouvai cependant auprès de cette ville un gros bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Bramenati* me visiterent, c'est le nom qu'on donne aux femmes des

Brames. Elles me firent plusieurs questions, & entre autres elles me demanderent, si leurs maris qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, & s'ils seroient bientôt de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'étois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux Docteurs, qui les séduisoient par les fables qu'ils leur débitoient avec tant de faste & d'ostentation; mais que mon dessein étoit de leur enseigner le chemin du ciel, & de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir, & pour acquérir les biens éternels. Elles m'écouterent avec attention, me saluerent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, & se retirerent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demanderent à se faire instruire, & qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes Catéchistes pour les disposer au saint baptême, & à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à *Bairepalli*; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous

ses habitans ayant pris la fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à *Tailur*, c'est une petite ville qui appartient à une autre *Paleagaren*. La forteresse en est assez bonne; j'y dis la Messe, & j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers, & qui me parut avoir un véritable désir de son salut, quoiqu'il fût de la secte des *Linganistes*. Je passai ensuite par *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de *Tailur*. *Sapour* étoit autrefois une ville fort peuplée; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où plusieurs *Tamulers*, qui s'y sont retirés depuis long-temps, m'écouterent avec plaisir, & me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se faire instruire de notre sainte Religion.

J'arrivai le même jour à *Coralam*, dont les Maures se sont rendus maîtres depuis peu de temps. *Coralam* a été une ville des plus considérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat & de la splendeur qu'elle avoit autrefois, elle ne laisse par d'être encore fort grande & fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, & encore plus à y trouver une maison. Les per-

ſonnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaiſir parler de Dieu, ſur-tout les femmes, qui me marquerent qu'elles étoient diſpoſées à ſuivre la Religion que je leur prêchois, pourvu que leurs maris l'embraſſaſſent ; car c'eſt la coutume en ce pays, que les femmes ſuivent la Religion de leurs maris. Auſſi le principal ſoin d'un Miſſionnaire eſt de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maiſon, que n'en pouroient faire les plus fervens Catéchiſtes.

J'eus de longs entretiens avec un *Brame*, qui me fit diverſes queſtions, & qui me parla beaucoup du Dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les ſentimens qu'il avoit de la divinité, étoient ridicules & extravagans. Tantôt il aſſuroit que *Bruma* avoit un corps, & tantôt qu'il n'en avoit point. *Si Bruma a un corps*, lui diſois-je, *comment eſt-il par tout? Et s'il n'en a point, comment oſez-vous aſſurer que les Brames ſont ſortis de ſon front, les Rois de ſes épaules, & les autres Caſtes des autres parties de ſon corps?* Cette objection l'embarraſſa, & l'obligea de ſe retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Ce Maure

qui avoit beaucoup voyagé, & qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement ; & élevant sa voix, s'écria que j'étois un *Pranguis.* (1) Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, & je ne me trompai pas.

Un des Principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de notre sainte Religion, & plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire ; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'étois un *Pranguis*, fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entiérement changés à mon égard. Ils me traiterent cependant toujours avec honneur ; mais ils me firent dire que le temps n'étoit pas propre à faire un établissement ; que le Gouverneur devoit bientôt changer ; qu'il falloit attendre son successeur, & sçavoir sur cela ses sentimens, dont on ne pour-

(1) C'est-à-dire un homme infâme, tel que les Indiens regardent les Européens.

roit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disoient n'étoit qu'un honnête prétexte dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, & pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à *Coralam*, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crus pas devoir demeurer plus long-temps dans un lieu, où le soupçon que j'étois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvois alors au milieu des terres, c'est-à-dire, également éloigné de la côte de *Coromandel* & de celle de *Malabare.* J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'ouest; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, & la saison des pluies qui approchoit, m'obligerent d'aller au nord chercher chez quelque *Paleagaren*, ce que je ne devois pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc *Coralam*, & le lendemain je m'arrêtai à *Sonnakallu.* C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le *Paleagaren*, parce qu'il avoit une grosse

fluxion ſur les yeux ; mais je ſaluai ſon premier Miniſtre, qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre ſainte Religion à pluſieurs perſonnes, qui me parurent être touchés de ce que je leur diſois, & qui me prierent de leur envoyer quelqu'un pour les inſtruire.

De-là je vins à *Ramaſa-mutteram* ; qui eſt une ville aſſez conſidérable ; mais avant que d'y entrer, nous nous arrêtâmes, mes gens & moi, pour nous repoſer. A peine nous étions-nous aſſis, qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour ſçavoir qui nous étions, & quels étoient nos deſſeins. Nous les lui expliquâmes, & nous lui dîmes que nous étions des ſerviteurs du ſouverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connoître aux habitans de cette Ville, & pour leur apprendre le chemin du Ciel, dont ils étoient fort éloignés. J'ajoutai que ſi quelque perſonne charitable vouloit nous aider à bâtir en ce ce lieu-là un Temple à ce ſouverain Maître, je m'y arrêterois quelque temps, & que j'y laiſſerois enſuite quelqu'un de mes diſciples pour inſtruire ceux qui voudroient embraſſer notre ſainte Religion. La veuve goûta cette propoſition. Elle m'offrit d'abord une petite mai-

ſon qu'elle avoit hors de la Ville. Je lui remontrai que ſi nous étions dans la Ville même, nous y ferions nos fonctions avec plus de commodité pour nous, & avec plus d'avantage pour les habitans. Elle me répondit que j'avois raiſon; qu'elle en vouloit faire la dépenſe, & que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour conſommer cette affaire. Je la remerciai de ſa bonne volonté, & je lui promis de lui faire ſçavoir de mes nouvelles.

Je me rendis enſuite à *Punganour*, grande Ville & très-peuplée, mais ſale & mal bâtie, quoiqu'elle ſoit la Capitale de tout le Pays. Dès le lendemain, j'allai trouver l'*Alvadar*, qui eſt le premier Miniſtre, & comme le maître du Royaume, le Roi étant un jeune Prince qui ſe tient preſque toujours enfermé dans la fortereſſe avec la Reine ſa mere. L'*Alvadar* qui étoit environné de pluſieurs *Brames*, me reçut avec civilité. Je le priai de me préſenter au Roi, il me dit que le temps n'étoit pas propre, & qu'on ne pourroit le voir qu'après que la fête que l'on célébroit avec grande ſolemnité feroit paſſée. Ce retardement m'obligea de demeurer à *Punganour* plus

long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jesus-Christ au milieu de cette grande Ville : on m'écouta ; mais comme la plûpart des habitans sont de la secte des *Linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfans, & un jeune homme d'un beau naturel, qui étoit au service d'un Seigneur Maure, & qui résolut de quitter son maître pour se retirer dans son pays, & pour y faire profession de la Religion Chrétienne.

Il y avoit près de quinze jours que j'étois à *Punganour*, lorsque l'*Alvadar* m'envoya la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu dans le lieu que je voudrois choisir. Mon desir étoit de parler au jeune Roi & à la Reine sa mere, dans l'espérance que je pourrois gagner à Jesus-Christ cette Princesse, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais, quelques efforts que je fisse, je ne pus avoir l'honneur de les voir. Un *Tamuler*, homme d'esprit, m'assura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'*Alvadar* que je ne fisse quelques reproches au Roi sur le *Lingan* qu'il portoit depuis quelques années ; mais je fus persuadé que si j'eusse pu faire quelques

présens à ce Prince & à la Reine sa mere; on n'auroit fait aucune difficulté de m'introduire en leur présence, & de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de sortir de cette grande Ville, je baptisai trois enfans de la femme dont j'ai parlé. Pour elle, comme elle avoit porté long-temps le *Lingan*, je crus qu'il la falloit éprouver plus long-temps, aussi bien que son fils aîné, que je pris à mon service, dans l'espérance d'en faire un jour un excellent Catéchiste. Car, outre qu'il entendoit déjà plusieurs langues, il sçavoit fort bien lire & écrire en *Tamul.* Pendant que je me disposois à baptiser ces trois Catéchumenes, dix ou douze *Tamulers* entrerent dans la chambre où se devoit faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des instrumens dont on se sert pour bâtir: je crus qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre, & pour élever une Eglise au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce dessein: *Nous le souhaiterions fort*, repartirent ces bonnes gens, *& nous nous ferions un grand plaisir de contribuer à une si sainte œuvre; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras, & nous sommes bien*

fâchés de ne pouvoir faire davantage. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je les priai de la conserver pour quelqu'autre occasion. Ils assisterent au baptême des trois Catéchumenes, dont ils furent fort édifiés, & me conjurerent de leur laisser un de mes Catéchistes pour les instruire, ce que je fis avec plaisir.

Mon dessein étoit en quittant *Punganour* d'aller à *Terapadi*. C'est un fameux Pagode du côté du nord, où les Gentils vont en pélerinage de toutes les parties des Indes, & y portent des présens considérables; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un qui me feroit passer pour *Pranguis*, & qui par-là détruiroit entiérement l'œuvre de Dieu. Ainsi je pris le parti de revenir à *Tailur*: ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui désoloient tout ce pays-là. Après avoir marché assez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant apperçu, vint s'asseoir assez près de moi. Je lui parlai de son salut &

du danger où elle étoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire & de grands sentimens de piété. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, & me le répétoit avec beaucoup de fidélité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frappoient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisoit intérieurement, & lui faisoit goûter tout ce que je lui disois. Elle me marqua un désir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités & âgée de près de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune Eglise des Chrétiens, qu'ainsi elle seroit dans un danger évident de ne jamais recevoir ce Sacrement, qui est nécessaire au salut; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grace qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, & je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avoit conduit elle & moi, par une providence si particuliere. Le

baptême ſembla donner de nouvelles forces à ſon corps, & remplit ſon ame d'une joie & d'une conſolation ſi ſenſible, qu'elle ne le pouvoit exprimer.

Je logeai à *Tailur*, chez mon ancien hôte, qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut poſſible. Quoiqu'il fût *Linganiſte*, je le laiſſai dans de fort bonnes diſpoſitions. S'il ſe fait Chrétien, comme il me l'a promis, je ſuis aſſuré qu'il gagnera à Jeſus-Chriſt un grand nombre de ſes compatriotes, & que ſa famille, qui eſt très-nombreuſe, ſuivra ſon exemple,

Je repaſſai par *Peddu-nayakendurgam*; & j'y laiſſai deux de mes diſciples, parce que c'eſt un pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, & qui m'avouerent de bonne foi, qu'au milieu des bois & des montagnes dont ils étoient environnés, ils étoient comme des bêtes. *Ecoutez-moi*, leur dis-je, *& je vous apprendrai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au Royaume céleſte, & pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumiere que je vous préſente, & laiſſez-vous conduire.* Quelques-uns me promirent de ſe faire inſtruire par ceux que je leur laiſſois : il y en eut d'autres qui m'avouerent ingénuement que le Royaume

dont je leur parlois n'étoit pas fait pour eux, & qu'ils n'y devoient pas penser. Ce n'étoit pas le temps de les désabuser d'une erreur si grossiere, parce que le but de mon voyage n'étant que de découvrir le Pays, & de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la Foi, je ne m'arrêtois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par *Velour*, j'avois promis à quelques Catéchumenes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, & à l'état où se trouvoit cette ville. Les Maures qui avoient dessein depuis long-temps de s'en emparer, la tenoient comme bloquée, & couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au Capitaine qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, & me reçut d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, & me renvoya le lende-

main assez honnêtement. Je n'entrai point dans *Velour*, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner; mais je pris le chemin d'*Alcatile*, où j'arrivai heureusement, & où j'appris que les Catéchistes que j'avois laissé à *Velour* avoient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils étoient tombés entre leurs mains par leur imprudence, & qu'après avoir été pillés & dépouillés, ils avoient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup; mais j'adorai la divine conduite du Seigneur sur nous, & je me soumis à sa sainte volonté.

Je fis quelques Catéchumenes à *Alcatile*, & j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la fête d'une de leurs plus fameuses Divinités. Je logeois chez un homme fort entêté de ses faux Dieux & fort zelé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre Religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, & le démon qu'il adoroit dans le temple qu'il avoit fait bâtir devant sa maison; mais

je lui dis que ces deux cultes étoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir deux maîtres, accorder la lumiere avec les ténebres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable dont la conversion auroit des suites très-avantageuses pour la Religion. Je ne quittai qu'à regret *Alcatile*, mais il étoit temps de me rendre à *Carouvepondi*, qui est le lieu d'où j'étois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des Missionnaires & envoyer des Catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siecles dans les ténebres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans, qui s'emparent peu à peu de tous ces Royaumes, n'obligent ces peuples à suivre leur malheureuse Religion. Rien n'édifie davantage ces Idolâtres, & ne les engage plus fortement à embrasser la Religion chrétienne, que la vie austere & pénitente que menent les Missionnaires. Un Missionnaire de *Carnate* & de *Maduré*, ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson, toute

ſa nourriture doit conſiſter dans quelques légumes, ou dans un peu de ris cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit uſer que rarement. C'eſt une néceſſité d'embraſſer ce genre de vie, ſi l'on veut faire quelque fruit, parce que ces peuples ſont perſuadés que ceux qui inſtruiſent les autres & qui les conduiſent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas! que nous ſerions heureux ſi par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la converſion d'un Idolâtre. Pendant que j'ai travaillé dans le *Maduré* à la converſion des ames, trois ou quatre baptêmes répondoient à un jeûne; depuis que je ſuis dans cette nouvelle Miſſion, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'eſt encore beaucoup; mais j'eſpere de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre de nos jeûnes, & que dans quelques années il les ſurpaſſera infiniment. C'eſt ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moiſſon ſi abondante nous rempliſſions les greniers du pere de famille en nous acquittant parfaitement des devoirs qui ſont attachés à notre vocation & à notre miniſtere.

LETTRE

Du Pere Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 Février 1702.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

On ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premieres marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Pere Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, & quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre débar-

quement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit Royaume de *Maravas*, qui est une dépendance de la Mission de *Maduré*. Vous avez souvent entendu parler de cette Mission comme d'une des plus saintes & des plus glorieuses à Jesus-Christ que nous ayions dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, & je puis vous assurer par tout ce que j'ai vu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail & la croix, trouvent ici de quoi se satisfaire pleinement, & le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le Pere Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois près d'onze cens personnes, & le Pere Laynez dans le *Maravas* en vingt-deux mois près de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, & bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le secours du Seigneur, faire bientôt quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas même ici tout-à-fait sans quelque espérance du martyre qui est la couronne de l'Apostolat. Deux

de nos Peres viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jesus-Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de miseres & d'épuisement le 14 Novembre dernier; c'est le Pere Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison étoit le Pere Bertholde. Ils avoient été arrêtés dans la persécution sanglante qui s'est élevée depuis peu contre les Chrétiens dans le Royaume de *Tanjaour*, qui est assez proche de Pondichery. Vous ne sçauriez croire, mon Révérend Pere, combien on se sent animé à souffrir & à porter avec joie le travail & les peines attachées à son emploi, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir espérer qu'on ne sera point abandonné de sa grace toute-puissante, & qu'on est destiné peut-être à verser son sang pour la cause de Jesus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, & qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints Religieux dont nous sommes les freres, qu'à ce que pourroient attirer sur nous nos miseres & nos fréquentes infidélités.

Je me donne présentement tout entier à apprendre la langue Malabare, afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle Mission de *Carnate*, que nos Peres François viennent d'établir sur le modele de celles des Jésuites Portugais. Je compte beaucoup, sur-tout dans ces commencemens, sur le secours des Catéchistes qui sçavent la langue & qui sont faits aux usages du pays; mais on n'en a pas autant qu'on voudroit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur ministere sans quitter toute autre sorte de travail, & qu'ainsi c'est à nous à les nourrir & à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudroit que les aumônes d'Europe fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos Peres disent ici que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un Catéchiste. Si donc par vous-même, mon Révérend Pere, ou par vos amis, vous pouvez nous en procurer plusieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'Infideles vous auront, & à eux, l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en dirai pas davantage, persuadé par le zele que vous avez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement de la Religion, que vous nous ménagerez tous les secours

qui dépendent de vous, & que vous ferez valoir la cause de nos pauvres Infideles, autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui n'a pas cru trop faire en le versant pour les racheter. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Révérend Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 Février 1702.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai eu l'honneur de vous écrire du Cap-Verd ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Port-Louis (1). Je continue,

---

(1) Cette lettre a été perdue, on ne sçait point à qui elle avoit été confiée.

tinue, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Verd, il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'Isle d'*Anjouan*, qui est au nord de la grande Isle de *Madagascar*. Les habitans d'*Anjouan*, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur Isle *Zoanï*, dont les Européens en y ajoutant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces Insulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans se font ordinairement sentir aux mois d'Août & de Septembre sur les côtes de l'*Indoustan* (1), il est dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'Octobre; ainsi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'espérer, nous fûmes obligés de demeurer assez longtemps à l'Isle d'*Anjouan*, & plus longtemps encore à la hauteur du vingt-un & du vingt-deuxieme degré de latitude septentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la saison propre à mouiller dans la rade de *Surate*.

Le séjour que nous fîmes à *Anjouan*,

(1) On donne le nom d'*Indoustan* à cette vaste étendue de pays qui est entre le fleuve Indus & la riviere du Gange.

nous donna le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, sa véritable latitude. Dans la partie de l'Isle la plus septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est d'onze degrés cinquante minutes, & ainsi le milieu de l'Isle est à douze degrés de latitude méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau anglois, faute de sçavoir la latitude de l'Isle d'*Anjouan*, avoit échoué à *Mayote*, qui est une Isle vers le sud, éloignée de plus de 14 ou 15 lieues de celle d'*Anjouan*. Il y a sept ans que le même malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pieces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eût sauvé; le danger fut très-grand, & l'on voyoit déja les rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les Pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali*, quoique l'Isle de *Moali* soit plus septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues de marine que celle de *Mayote*.

Le 4 d'Août, vers les onze heures du matin, le soleil s'éclipsa presque entiérement. Je ne vous envoye point le Type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin;* mais j'espere vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type est singulier, en ce que, par une méthode, dont je ne sçache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur & la durée de cette éclipse solaire, & tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'Isle d'*Anjouan* & les rafraîchissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau, presque aussitôt qu'on les eut mis à terre ; mais un grand nombre de ceux qui se portoient le mieux, tomberent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du pays, qui sont très-violentes ; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraîchissans, & bu sans discrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fievres étoient malignes, accompagnées de grands dévoiemens & de transports au cerveau. Ces maladies naissantes dont nous craignions les suites, parce qu'elles pouvoient devenir con-

tagieuſes, nous firent quitter cette Iſle agréable & fertile beaucoup plutôt que nous n'euſſions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'Août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas; car à peine eûmes-nous fait ſept ou huit lieues que le calme nous prit. Les courans nous porterent vers l'Iſle de *Moali*, & nous obligerent à paſſer à l'occident de l'Iſle de *Comore* ou d'*Angaſie*, la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de providence ſpéciale pour deux pauvres Anglois, qui étoient dans cette Iſle depuis deux ans, dénués de tout, & abandonnés aux inſultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque choſe qui nous manquoit; on mit en panne, & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort ſupris d'y voir deux hommes tous nuds, décharnés & moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans; l'autre ne paroiſſoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils avoient fait naufrage à l'Iſle de *Mayote*, dont nous avons déja parlé. Le premier étoit dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'étoit perdu, il y

avoit près de trois ans ; & l'autre venoit de *Boston*, (1) où il s'étoit engagé avec des Flibustiers Anglois. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les pilotes avoient pris l'Isle de *Mayote* pour celle de *Moali*. Ceux des passagers & de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traités par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées, aux uns, par le mauvais air, ou par la débauche, & aux autres, par la tristesse & par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes, les barbares, qui ne les craignoient plus, chercherent bientôt les moyens de leur ôter les biens & la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux sept François & trois Allemands ; le reste étoit Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, & qu'ils se voyoient mourir de misere l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir, à quelque prix que ce fût, de cette Isle, dont ils ne pouvoient pas espérer

---

(1) C'est la Capitale de la Nouvelle Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale.

qu'aucun vaiſſeau d'Europe vînt jamais les tirer, le port étant inacceſſible à ceux mêmes d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent, des débris de leurs navires, une chaloupe aſſez grande pour les porter, avec des ſommes d'argent conſidérables qui leur reſtoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le Roi du pays, qui eut quelque ſoupçon de ce qui ſe paſſoit, leur envoya demander leur chaloupe, qu'il trouvoit, diſoit-il, fort à ſon gré. Ce n'étoit viſiblement qu'un prétexte pour les arrêter, & pour ſe rendre maître de leur argent. Les Européens, qui ſe trouverent alors aſſemblés dans une cabane, ſur le bord de la mer, tinrent conſeil, & furent tous d'avis de refuſer le Roi de *Mayote* le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'après cette démarche, on ne chercheroit qu'à les perdre, & qu'ainſi il falloit qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étoient apperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chaſſe, les environnerent en foule, & les attaquerent avec furie dans leur cabane, où ils ſe défendirent long-temps. Comme elle n'étoit environnée que de groſſes nattes,

& qu'elle n'étoit couverte que de paille & d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aisément le feu, & y brûlerent la plûpart de ces misérables. Ceux qui échapperent à demi grillés, ne furent pas plus heureux; car on les mit brutalement à mort. Ainsi de toute cette troupe il ne resta que trois Anglois, qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fût passée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menerent à *Angasie*.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le Roi de la partie occidentale de l'Isle où on les débarqua. Ils les entretint d'abord à ses dépens; mais s'étant bien-tôt lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoi vivre comme ils pourroient. Pendant une année & demie ils se nourrirent de fruit de coco, & du lait qu'ils tiroient des vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart; après quoi un des trois ne pouvant pas soutenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade & mourut. Ses deux compagnons se mirent en devoir de l'enterrer; mais comme si la terre eût dû être profanée par la sépulture d'un Européen, les habitans d'*An-*

gaſie ne voulurent pas le leur permettre, & les obligerent de le jetter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglois, qui raconterent leurs diſgraces aux Officiers de notre vaiſſeau. Ils étoient ſur le rivage de l'Iſle d'*Angaſie*, quand notre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien, juſqu'à ce que la voyant ſe remettre en mer, ils ſe jetterent à la nage, & firent tant d'efforts, toujours crians qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut, & on les mena à bord, où ayant compaſſion de ce qu'ils avoient ſouffert & de l'état pitoyable où ils étoient encore, chacun ſe fit un devoir de les ſoulager, & de leur donner des vivres & des habits. Quand nous fûmes arrivés à *Surate*, le plus âgé ſe retira chez les Anglois; l'autre ayant déclaré que ſon pere étoit Hollandois, quoiqu'il fût établi à *Boſton*, alla loger chez les Hollandois.

Depuis *Angaſie* juſqu'à *Surate*, nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquerent pas de ſecours. Le Pere Petit, mon compagnon, demeurant aſſidument auprès d'eux à les ſervir, & à leur inſpirer des ſentimens propres de l'état où chacun ſe trouvoit, il ne fut pas longtemps ſans être attaqué lui-même d'une

fievre très-maligne. Il m'édifia par sa résignation & par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par son courage & par sa charité. A ces dernieres maladies près, qui nous emporterent sept ou huit personnes, nous fîmes la plus heureuse navigation & la plus tranquille, en tout sens, dont j'aie jamais entendu parler; point de tempêtes, point de calmes fâcheux, l'union & la bonne intelligence fut toujours si grande entre les Officiers & les personnes qui passerent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne se sépara les uns des autres, qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirerent, furent deux jeunes Peres Capucins, qui nous avoient charmés dans tout leur voyage par leur douceur, leur honnêteté, & leur zele. Nous avions aussi avec nous deux Peres Carmes déchaussés de Flandres, pour lesquels M. le Nonce s'étoit intéressé. Ils le méritoient; car on ne sçauroit voir deux Religieux plus vertueux & plus recueillis; ils nous donnerent en particulier des marques très-touchantes de leur confiance & de leur amitié.

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps.

Les Forbans Anglois qui désolent ces mers, depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils y exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands Mahométans, à qui ces vaisseaux appartenoient, irrités de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les Nations de l'Europe établies à *Surate*, c'est-à-dire, les François, les Anglois & les Hollandois. Les avanies qu'on leur faisoit, nous obligerent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 d'Octobre 1701, pour aller à *Calecut*. Nous passâmes par *Goa*, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'Apôtre des Indes saint François Xavier. Ce tombeau est richement orné, & il n'y a que deux ans que Monseigneur le Grand-Duc de Toscane, ce Prince si sage & si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique pié-d'estal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de S. François Xavier sont représentées avec une beauté & une délicatesse merveilleuse.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à *Termepatan*, petite bourgade située sur une petite riviere,

où nous mouillâmes & où nous trouvâmes le Pontchartrain, vaisseau de la Royale Compagnie de France, qui venoit de l'Isle de *Mascarin*, (1) & qui avoit rencontré au Cap de *Comorin* un forban Anglois de quarante pieces de canon. Ce forban, qui avoit un nombreux équipage & tous ses canons dehors, avoit donné une chaude alarme à Monsieur du Bosc, Capitaine du Pontchartrain, & étoit venu sur lui jusqu'à la demi-portée du canon; mais ayant apperçu tout l'équipage du Pontchartrain sur le pont, & en résolution de se bien défendre, il s'étoit retiré, & étoit allé mouiller à une lieue plus loin.

C'est ici qu'il nous fallut quitter le vaisseau la Princesse, sur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point sans regret; parce que nous avions encore à doubler le Cap de *Comorin*, ce qui n'est pas aisé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquâmes à *Tremepatan* pour *Calecut*, qui n'en est éloi-

(1) Cette isle est à l'orient de la grande de *Madagascar*. Elle appartient aux François, qui lui ont donné le nom de l'isle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

gné que de dix lieues. *Calecut* a été autrefois une ville célebre & la Capitale d'un Royaume de même nom ; mais ce n'est aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie & assez déserte. La mer qui, depuis un siecle, a beaucoup gagné sur cette côte, a submergé la meilleure partie de l'ancienne Ville, avec une belle Forteresse de pierre de taille qui y étoit. Les barques mouillent aujourd'hui sur leurs ruines, & le port est rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroissent dans les basses marées, & sur lesquels les vaisseaux font assez souvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de *Calecut*, qu'ils conserverent jusqu'à ce que les *Naïres*, qui sont les gentils-hommes & les meilleurs soldats du pays, voyant que les Hollandois attaquoient de tous côtés les Portugais, & leur enlevoient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur côté, & se remettre en possession de *Calecut*. Ils y trouverent plus de cent pieces de canon de fonte, dont ils jetterent une partie dans un lac voisin, & porterent l'autre, au nombre de trente ou quarante pieces, à une demi-lieue dans les

terres, pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Castes* (1), comme dans le reste des Indes. Ce sont à-peu-près les mêmes coutumes, & sur-tout le même mépris pour la Religion & pour les manieres des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs, & ce que j'avois eu de la peine à croire, c'est que parmi ces Barbares, au moins dans les *Castes* nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris. Il s'en est trouvé qui en avoient en tout à la fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté & par leurs charmes. Ce désordre, qui a quelque chose de monstrueux, & plusieurs autres que ne connoissent point leurs voisins, & qui regnent parmi ces peuples, sont fondés dans leur Religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens Payens, ne rien faire que ce qu'ont fait les Dieux qu'on adore dans le *Malleami*.

(1) Les *Castes* sont dans l'Inde quelque chose de comparable à ce qu'étoient les Tribus parmi les Juifs. Note de l'ancienne édition.

Les Jésuites avoient une belle Eglise à *Calecut*, que le Prince du pays s'avisa, il y a quelques temps, de faire abattre, en haine des Portugais. Mais l'illustre Comte de Villaverde, alors Viceroi des Indes, l'a obligé de la rebâtir ; elle n'étoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le Pere Petit a commencé les premieres épreuves de la vie austere qu'il doit mener dans le *Maduré*, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du ris, & ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, & quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, & il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à *Calecut*, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (1), qui nous porta à *Tanor*, à quatre lieues de-là. *Tanor* est une bourgade pleine de Chrétiens, dont le Pere Miranda, Jésuite, a soin, aussi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint Missionnaire que j'avois connu autrefois à *Pondicheri*, où il étoit

(1) C'est une espece de felouque.

venu par ordre de ses Supérieurs, se guérir d'une fâcheuse maladie, contractée dans la pénible Mission du *Maduré.*

Comme les côtes de *Malabar*, de *Travancor* & de la *Pêcherie* sont presque toutes Chrétiennes, & sous la conduite des Jésuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des Eglises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les Missionnaires & leurs Chrétiens. Voici comment nous fûmes introduits à *Periapatam*, & ç'a été par-tout à-peu-près de même. A une petite demi-lieue de l'Eglise, nous trouvâmes les enfans qui venoient au-devant de nous au son des tambours & des trompettes, portant des banderoles en forme de bannieres, & ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous apperçurent, ils pousserent de grands cris de joie, & se presserent de se venir jetter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent ensuite leur marche, & se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine Chrétienne. La croix & les banderolles marchoient les premieres en forme de procession. A l'entrée de la bourgade étoient les hommes & les femmes, séparés en

deux troupes, qui nous donnerent mille nouvelles démonſtrations de la joie que cauſoit notre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer à leurs pays de nouveaux Miſſionnaires, pour achever d'inſtruire & d'éclairer leurs compatriotes qui ſont encore dans l'infidélité. L'air retentiſſoit par repriſes des noms de Jeſus, de Marie & de François Xavier, dont ils nous appelloient les ſucceſſeurs. Le Pere qui a ſoin de cette Miſſion, nous attendoit à la porte de l'Egliſe. Il nous préſenta de l'eau-bénite, & nous conduiſit en cérémonie juſqu'à l'autel, où nous fîmes notre priere, pendant que les Chrétiens chantoient le pſeaume *Laudate Dominum omnes gentes.*

Il n'y a point de Miſſionnaire ſur cette côte, qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens ſous ſa conduite, & il y en a qui en ont juſqu'à dix ou douze mille; car chaque Jéſuite a quatre ou cinq Egliſes différentes à deſſervir; de ſorte qu'il faut qu'ils ſoient preſque toujours en campagne, ou pour inſtruire & convertir les Infideles, ou pour viſiter & conſoler les Fideles malades, & leur adminiſtrer les Sacremens. Il ſemble qu'il y ait entre les Chrétiens de diverſes

Eglises, comme une louable émulation, à qui servira mieux Jesus-Christ, & à qui fera plus d'honneur à la véritable Religion, dans un pays où l'Hérésie ne fait guere moins de mal que le Paganisme & l'Infidélité. Il faut pourtant convenir que les *Paravas*, qui sont les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, que saint François Xavier appelloit autrefois ses chers enfans, se distinguent de tous les autres par leur zele & par leur attachement à la Religion Catholique. Ils ne sçavent ce que c'est que de la dissimuler; ils en font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les Idolâtres, ou parmi les Hollandois, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grace se sert pour les fixer dans le bien, & en partie à la protection particuliere du grand Apôtre des Indes saint François Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci sa Mission favorite.

Nous partîmes de *Tanor* le 27 Novembre avec un petit vent de nord-ouest, & nous rasâmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, & quelquefois de beaucoup moins; car le long

de cette côte occidentale, la mer en cette ſaiſon, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars, eſt auſſi tranquille qu'une riviere, & on met pied à terre auſſi facilement qu'on le feroit ſur la Seine & ſur la Loire. Il n'en va pas ainſi de la côte de *Coromandel*, qui eſt à l'oppoſite depuis le Cap de *Comorin* juſqu'à *Bengale ;* on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême & beaucoup de danger, à cauſe des vagues de la mer, qui viennent continuellement ſe briſer ſur les rivages avec un bruit & une impétuoſité ſurprenante.

Cette tranquillité de la mer, ſur laquelle nous navigions pour lors, ne nous empêcha pas de ſouffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avoit vingt rameurs ; mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, & de la grande humidité de la nuit qu'il falloit paſſer avec beucoup d'incommodités entre les bancs ſur leſquels nos rameurs étoient aſſis. Le Pere Petit & le Frere Moricet ſoutinrent cette fatigue, ſans preſque s'en appercevoir ; mais pour moi, dès la premiere

nuit, je fus attaqué d'un rhumatiſme, dont les douleurs étoient ſi vives qu'il m'étoit impoſſible de prendre aucun repos.

Comme la plûpart des bourgades qu'on trouve depuis *Tanor* juſqu'à *Coulan*, ſont ou tout-à-fait ou en partie de la dépendance des Hollandois, nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit, pour paſſer la barre de *Cochin*, afin de n'être pas découverts. Après ce danger, nous en courûmes un autre beaucoup plus grand, ayant penſé être pris le lendemain par un bot, c'eſt-à-dire, par la groſſe chaloupe d'un forban Anglois, de quarante ou cinquante piéces de canon. Nous étions infailliblement enlevés, ſi nos rameurs n'euſſent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvoient au beſoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates, leur fit trouver des bras, & leur tint lieu de voiles. Nous paroiſſions voler ſur la mer; mais c'étoit courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyons le bot pour aller au Forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos matelots déja fatigués & ne ſçachant quel parti prendre.

Le vent contraire & leur épuisement les empêchoit de reculer ; & s'ils passoient à la vue de ce vaisseau corsaire, c'étoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrêter, & quand la nuit seroit venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetterent donc l'ancre, comme s'ils eussent voulu prendre terre, & dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillerent tant cette nuit-là & le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à *Coulan* le 30 Novembre, à sept heures du matin. La chaloupe aborda au pied de notre Eglise, où nous eûmes la consolation de dire la Messe, le Pere Petit & moi, pendant que la musique de M. l'Evêque de *Cochin* chantoit divers motets de dévotion.

Ce Prélat, qui est Religieux de l'Ordre de S. Dominique, se déclare hautement pour être le Pere & le Protecteur des Jesuites, & leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Après avoir achevé notre action de grace, nous allâmes le saluer dans son appartement, où le Pere d'Acosta, Supérieur de la maison, nous conduisit. Outre les marques de bonté & d'estime que notre robe nous attira de la

part de ce Prélat : notre pays & le nom du grand Prince dont nous avons le bonheur d'être sujets, nous mériterent encore des caresses toutes particulieres. Il a une vénération si grande pour la sacrée Personne du Roi, & il est si charmé des vertus & sur-tout du zèle de ce Monarque à défendre & à étendre de tous côtés la Religion Catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger à l'entendre, qu'il est habile Théologien & fort versé dans l'histoire universelle, sacrée, profane. Mais pour l'Histoire des Rois de France & celle de LOUIS LE GRAND en particulier, j'ai vu peu de personnes qui en parlassent plus sçavamment & qui parussent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre Prélat, non plus que les instances du Pere d'Acosta, ne nous purent obliger à passer le reste du jour à *Coulan*. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, dans l'espérance de gagner le lendemain *Manpouli*, qui est à cinq ou six lieues, & d'y dire la Messe dans l'Eglise qu'ont encore-là nos Peres Portugais ; mais la mer se trouva si grosse, & elle brisoit à la côte avec tant de furie, que nous fûmes

obligés de continuer notre route ſans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de *Malabar* & de *Travancor*, nous eûmes le temps de voir la véritable ſituation des terres & des bourgardes que toutes nos cartes de Géographie & de marine défigurent étrangement. Quand le Frere Moricet, que j'ai laiſſé à *Manapar*, ſera arrivé, je me donnerai l'honneur de vous envoyer une Carte exacte de tout ce pays, qui eſt extrêmement peuplé; car on ne fait preſque pas deux lieues terre à terre, ſans trouver des villages & de grandes habitations. Nos cartes marquent des iſles ſur la côte de *Travancor*, nous les avons cherchées inutilement; elles ne ſe trouvent point. Depuis *Calecut* juſqu'au cap de *Comorin*, il n'y a qu'une ſeule Iſle, à deux lieues de *Calecut*, que les Cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle eſt trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis *Tremepatan*, nous arrivâmes enfin à *Periepatam*, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La Fête de S. André, à qui eſt dédiée l'Egliſe de cette Bourgade, y avoit attiré extraor-

dinairement quelques Missionnaires & un fort grand nombre de Chrétiens, venus des lieux circonvoisins, pour participer ce jour-là aux saints Mysteres. Le plaisir de nous voir leur fit différer un peu leur départ. De *Periepatam* au *Topo* il n'y a qu'une petite lieue. Le *Topo* est comme le Collége de la Province de *Malabar*, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les Peres du *Topo* nous reçurent avec une tendresse & une charité propre à nous faire bientôt oublier nos fatigues, & nous engagerent à aller avec eux à *Cotate* y célébrer la fête de Saint François Xavier. L'Eglise de *Cotate*, qu'on a dédiée à ce grand Apôtre, est fameuse dans toute l'Inde pour les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des peuples est grand, & l'on y vient de soixante & de quatre-vingt lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver, à notre arrivée, une assemblée toute extraordinaire de Chrétiens ; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défense que le Gouverneur de la ville envoya faire de célébrer la fête de saint François Xavier ; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, surprit & affligea tout le monde. En voici le sujet.

Une veuve conſidérable de la ville, ſe préparoit depuis trois mois à faire un ſacrifice public au Démon, par intérêt ou par ſuperſtition, & peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrétiens, qu'elle haïſſoit à mort, & d'aſſembler plus de monde chez elle, lui fit choiſir tout exprès, pour cette damnable cérémonie, le jour auquel elle ſçavoit que ſe fait la fête de ſaint François-Xavier, & qu'un nombre infini d'Etrangers ne manque jamais de ſe rendre à *Cotate*. Dans une grande ſalle de ſa maiſon, qui n'étoit pas éloignée de l'Egliſe du ſaint Apôtre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, poſées en triangle, & éloignées l'une de l'autre d'environ une toiſe. Elle engraiſſoit depuis long-temps avec beaucoup de ſoin, un cochon qui devoit ſervir de victime, & qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes. Les principaux de la ville & les perſonnes les plus riches des environs, qui étoient de ſa *Caſte*, devoient ſe rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du Gouverneur, qui permît de faire le ſacrifice à un certain jour, & qui défendît aux Chrétiens de faire leur fête ce jour-

là.

là. Elle l'obtint, & la chose demeura secrette jusqu'au commencement de Décembre, que le Missionnaire qui a soin de cette fameuse Eglise en fut averti. Il ne perdit pas un moment, & au lieu de s'adresser au Gouverneur de la ville, qui avoit porté l'ordre, il alla droit au Gouverneur de la province. Il lui représenta & le mécontentement de tant de peuples qui étoient venus de loin pour solemniser la fête de saint François-Xavier, & l'injure qu'on feroit à la mémoire de l'Apôtre des Indes, si au lieu de célébrer sa fête, on faisoit au Démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du Pere eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur de la province donna ordre qu'on solemnisât la fête à l'ordinaire, & que le sacrifice fût rejetté à un autre jour. Ainsi ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espece de victoire que la vraie Religion venoit de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la maniere dont les Prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, & voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé

dans la salle dont nous avons parlé, la Prêtresse se met au milieu des trois colonnes, & commence à invoquer le Diable, en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens & une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons, qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder. Enfin il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer, que la Mégere se leve, prend un couteau, égorge le cochon, & se jettant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la Peuplade & la province des plus terribles châtimens de la part du Démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande; de l'or, de l'argent, des joyaux, du riz, de la toile, tout lui est bon; & ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans, qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande & bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la plûpart des autres villes des Indes, ni

fossés, ni murailles. Elle est dans les terres à quatre lieues du Cap de *Comorin*, au pied des montagnes, qui rendent ce Cap fameux pour les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hiver & l'été, & que quelquefois dans un même jardin de cinq cens pas en quarré, on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réunies, les arbres étant chargés de fleurs & de fruits d'un côté, pendant que de l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loisir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fausseté du fait; mais il est certain que des deux côtés du Cap les vents sont toujours opposés & soufflent comme s'ils vouloient se combattre; de sorte que quand à la côte occidentale du Cap de *Comorin*, les vents viennent de l'ouest, à la côte orientale ils viennent de l'est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* jusqu'au Cap de *Comorin*, ayant presque toujours eu le vent au sud-est ou au sud-ouest, nous le trouvâmes au nord-est dès que nous eûmes passé ce Cap. Comme donc

cette diverſité des vents, ſur-tout lorſqu'elle eſt durable, contribue infiniment à la diverſité des ſaiſons, il n'eſt pas incroyable que vers la pointe du Cap, il puiſſe y avoir, dans un aſſez petit eſpace de terrein, des endroits tellement expoſés à l'un des vents, & tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud & les impreſſions qui les ſuivent ſe faſſent ſentir en même temps dans des lieux aſſez peu éloignés, comme dans d'autres qui le ſeroient beaucoup davantage. Mais je laiſſe à nos ſçavans à rechercher la raiſon phyſique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il ſemble que les principes tout ſemblables devroient la cauſer.

Ce ſeroit ici, mon Révérend Pere, le lieu de vous faire une deſcription exacte de tout le pays qui eſt entre *Cotate* & *Pondichery*, puiſque je l'ai parcouru dans ce voyage; mais il faudroit plus de temps que je n'en ai maintenant. On me preſſe de finir ma lettre, & je remets à une autre occaſion ce qui me reſteroit de curieux à vous mander.

J'ajoute ſeulement deux mots d'une cruelle perſécution excitée depuis peu contre les Chrétiens à *Tanjaour*, & dont je ne doute pas que quelques-uns de nos

Missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille Chrétiens ont déja confessé généreusement Jesus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'ayent rien épargné pour ébranler leur constance & les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, se sont laissés chasser de leurs terres avec leurs familles entieres, ou bien se sont vu enlever leurs femmes & leurs enfans pour être prostitués d'une maniere infame. D'autres enfermés dans des cachots puans & obscurs, ont long-temps souffert une faim & une soif cruelle. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractere des idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. On a arrêté en cette occasion deux de nos Peres, dont un a eu le bonheur de mourir les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans sa prison. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des Missionnaires qu'on a laissés en liberté n'ont eu gueres moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs

travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, & la tendre compassion que leur causoit le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs Supérieurs, qui leur avoient défendu de se montrer d'ici à quelque temps, & pour animer & fortifier de près & de loin, par des exhortations & par des lettres vives & touchantes, ceux de leur troupeau, que la persécution sembloit avoir ébranlés. Nous espérons que les personnes pleines de zéle & de charité auront pitié de cette Chrétienté désolée ; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il seroit nécessaire que nous eussions de quoi tirer nos pauvres Néophytes de l'extrême misere où les a réduits leur constance à pratiquer l'Evangile que nous leur enseignons. Jugez, mon Révérend Pere, de notre affliction, quand nous voyons ces vrais Confesseurs de Jesus-Christ venir à nos pieds nous demander quelque assistance, & que notre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre & à engager tout ce qu'on peut avoir jusqu'aux vases sacrés, lorsqu'il sera absolument né-

ceſſaire : mais on ſera bientôt au bout, & les meubles les plus précieux de notre Egliſe ne s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penſer. Un beſoin ſi preſſant, parle aſſez au cœur de ceux qui ſont touchés du ſalut des ames, & de l'honneur dû aux Autels. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Tachard, Supérieur des Miſſions de la Compagnie de Jeſus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy.

A Pondichery, le 4 de Février 1703.

MONSIEUR,

Il eſt bien juſte que je vous faſſe part des premiers fruits de notre Miſſion Françoiſe de *Carnate*, puiſque cet établiſſement ſi important pour la publication de l'Evangile, & pour la converſion de pluſieurs Nations, eſt une ſuite du zèle, de l'habileté & de la fermeté avec leſquelles vous nous avez conſervé par les traités de paix le Fort & la Miſſion de Pondichery, d'où l'on

envoye avec tant de bénédictions du Ciel des ouvriers Evangéliques dans les Royaumes voisins.

Après le débris de notre Mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plûpart de nos Peres se retirerent à Pondichery sur la côte de *Coromandel*, où je les fus joindre après mon troisieme voyage en France. En voyant le grand nombre d'idolâtres, qui nous environnoient à l'ouest & au nord, nous fûmes touchés d'un véritable desir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient faits vers le sud, où ils avoient formé une Chrétienté de près de deux cens mille ames, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery : mais les Hollandois nous en ayant chassés presque aussi-tôt que nous eûmes commencé à faire nos premieres fonctions dans l'Eglise que nous y avions bâtie, nos espérances alloient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la

conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la Royale Compagnie, & vous devîntes en même temps comme le restaurateur de notre Mission chancelante, dont vous étiez déja en tant de manieres le bienfaiteur, comme de toutes nos autres Missions du Levant, des Indes orientales & de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquieme voyage, je trouvai le Pere Mauduit, qui avoit déja commencé un établissement à trente ou quarante lieues d'ici vers le nord-ouest, après avoir quitté la Mission de Maduré, où il avoit appris la langue & les coutumes du pays. Il étoit allé à *Carouvepondi*, où il cultivoit une centaine de Chrétiens qu'il avoit baptisés depuis qu'il s'y étoit établi. Ce même Pere avoit fait divers voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, & sur-tout vers le nord-ouest, où il avoit eu occasion d'annoncer l'Evangile à divers peuples, & de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses Apostoliques, il jetta les fondemens de l'Eglise de *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie de *Carnate* & de l'Eglise de

Ponganour, grande ville & fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avoit eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingt Idolâtres.

Avant que de partir de France cette derniere fois, j'avois obtenu de notre Pere Général que le Pere Bouchet revînt dans notre nouvelle Miſſion Françoiſe. Ce Pere après la révolution de Siam avoit paſſé dans la Province de *Malabar*, & s'étoit conſacré à la Miſſion de Maduré, où Dieu avoit donné tant de bénédiction & de ſuccès à ſon zèle, qu'il avoit formé à *Aour* à quatre lieues de la ville de *Trichirapaly*, qui eſt aujourd'hui la Capitale du royaume, une Egliſe de plus de vingt mille Chrétiens qu'il avoit baptiſés de ſa main. Dès que je lui eus ſignifié la volonté de nos Supérieurs, il ſe mit en état de quitter ſa Miſſion, & malgré les larmes & les inſtantes prieres de ſes chers Néophytes, il ſe mit en chemin. Cette ſéparation ſe fit avec des circonſtances, dont le ſeul récit m'a ſouvent tiré les larmes des yeux, & il eſt difficile de voir l'empreſſement, la tendreſſe & la douleur de tant de milliers de fervens Chrétiens, ſans en être vivement touché.

Cependant, il nous falloit néceſſairement un homme de ſon expérience & de ſa capacité pour donner à la nouvelle Miſſion de *Carnate* une forme convenable à nos deſſeins, je veux dire, afin que ſes fondemens fuſſent ſolides, & qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au ſalut des ames. Le Pere Bouchet amena avec lui d'*Aour* un autre Miſſionnaire François nommé le Pere de la Fontaine, qu'il avoit formé de ſa main, de ſorte qu'au mois de Mars de l'année 1702, ils ſe trouverent trois Miſſionnaires dans le Royaume de *Carnate*. Le Pere Bouchet fut nommé Supérieur de la nouvelle Miſſion, il étoit difficile de faire un meilleur choix, comme vous le verrez dans la ſuite. Il s'établit à *Torcolan*, & ayant laiſſé le Pere Mauduit dans ſon Egliſe de *Carouvepondi*, il envoya le Pere de la Fontaine à *Ponganour*, où l'on parle la langue *Talangue*, qui eſt auſſi différente du Malabar, que l'Eſpagnol l'eſt du François.

Les Miſſionnaires qui s'étoient aſſemblés à *Carouvepondi* avoient réſolu entr'eux en entrant dans cette nouvelle Miſſion de prendre l'habit & la maniere de vivre des *Sanias Brames*, c'eſt-à-

dire des Religieux pénitens. C'étoit prendre un engagement bien difficile, & il n'y a que le zéle & la charité Apostolique, qui en puisse soutenir la rigueur & les austérités. Car outre l'abstinence de tout ce qui a eu vie, c'est-à-dire, de chair, de poisson & d'œufs, les *Sanias Brames* ont des coûtumes extrêmement gênantes. Il faut se laver tous les matins dans un étang public en quelque temps que ce soit, faire la même chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un *Brame* pour cuisinier, parce que ce seroit se rendre odieux & indigne de son état, que de manger quoi que ce soit qui eût été préparé par des gens d'une *Caste* inférieure. Cet état les oblige à une extrême solitude, & à moins qu'un *Sanias* ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le prochain, il ne lui est pas permis de paroître hors de son hermitage. Je ne parle point ici d'autres loix aussi gênantes, qu'un Missionnaire *Sanias* doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque avantage de ses travaux pour le salut des pauvres Indiens.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les Rois de *Golconde* en

ont été les maîtres, & il y a trente ans qu'ils l'étoient encore : mais elle a beaucoup déchu de sa grandeur & de ses richesses depuis que les Maures s'en sont emparés par la conquête du Royaume de *Golconde*. Si l'on en croit les traditions fabuleuses des Gentils, elle étoit anciennement si belle & si magnifique, que les Dieux du pays y tenoient leurs assemblées générales, quand il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Maures après l'avoir conquise, la voyant presque deserte par la fuite des habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque tous les magnifiques pagodes que les Gentils y avoient bâtis. Ils n'ont gardé que le principal, dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étendue des terres que le grand Mogol a subjuguées, & le nombre infini des villes qu'il a prises, ne lui permettent pas d'y établir des gens de sa Religion, qui est la Mahometane : il a confié la garde de la plupart des villes moins importantes à des Gentils, & il en doit être content ; car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur, pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les Grands de l'Empire, leur donne, comme en souveraineté pendant leur vie, des Provinces particulieres, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de Cavaliers, quand il en a besoin. Quelques puissans que soient ces Gouverneurs, ils ont des surveillans qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des Intendans de nos Provinces de France. L'emploi de ces *Divans*, qui sont indépendans des Gouverneurs ou *Omeraux*, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'empêcher les injustices que ces petits Souverains exercent ordinairement sur les peuples. Le Gouverneur général de *Cangibouran*, d'où dépend la ville de *Tarcolan*, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, & qui a rendu des services importans à l'Etat; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner *Tarcolan* de la maniere dont je viens de le dire. *Daourkan* a établi cinq Gouverneurs particuliers dans cette grande ville, on les appelle *Cramani*: le premier de ces cinq Gouverneurs, qui avoit un *Topo* auprès de *Tarcolan*, l'a donné au Pere Bouchet, qui y a fait

bâtir une petite Eglise & une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le Royaume de *Carnate*.

Peu de temps après que cet ancien Missionnaire eut paru dans ce *Topo*, c'est ainsi qu'on appelle ici ces sortes de bois de haute futaie, le bruit se répandit dans la ville & aux environs qu'il y avoit un fameux pénitent auprès de *Tarcolan*. Le *Cramani* son bienfaiteur fut le premier à lui rendre visite dans ce petit hermitage; le Pere Bouchet, qui sçait parfaitement la langue & les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le *Cramani* fut charmé, non-seulement de la vie austere du *Sanias Brame*, & de son désintéressement à ne rien prendre de personnes, sous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ses manieres polies & de la sainteté de ses discours. Il faut connoître la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à son hermitage. Il m'assure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de réciter son Breviaire, de faire ses prieres, & de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes visites ont été interrom-

pues à diverses reprises par la jalousie des *Brames* & des *Joguis*, qui faisoient courir le bruit, par leurs émissaires, que le *Sanias* du *Topo* étoit de la *Caste* abominable des *Pranguis*, qui habitent les côtes des Indes, qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du *Sanias*, qui rendoit fort probable ce qu'on disoit de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire; mais le *Cramani* son bienfaiteur ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du Missionnaire, & son exactitude à garder toutes les pratiques les plus séveres de son état, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foi, & c'est assurément un fervent Chrétien.

Ces bruits si désavantageux à la Religion s'évanouirent tout-à-fait par deux ou trois visites importantes que le *Sanias* Romain reçut dans sa solitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des *Brames*, fut un célébre *Brame*, Intendant de *Daourkan*. Il y a divers dégrés de noblesse parmi les *Bra-*

mes, comme il y en a en Europe parmi les Gentilshommes. Cet Intendant général étoit *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la premiere noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au Missionnaire; & après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre souverain qui méritât nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante & plus avantageuse à notre sainte Religion. *Daourkan* qui est le Gouverneur général du Royaume de *Carnate*, comme j'ai déja dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, & l'a fait son Lieutenant général. Celui-ci ayant eu ordre de son pere de se rendre à *Velour*, derniere place des *Marastes*, qui étoit assiégée depuis plusieurs mois par les Maures, & qui étoit sur le point de se rendre, comme elle a fait depuis deux mois, passa à *Tarcolan*, & alla voir le *Sanias* pénitent. Comme les visites des Grands de cet Empire ne se font qu'en grande cérémonie & qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* vint à l'hermitage au son des tambours & des timbales, accompagné d'un gros corps d'infanterie & de cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une maniere plus respectueuse que fit ce Seigneur avec le

Sanias Romain. Il lui offrit des terres ; l'aſſura de ſa protection, & après s'être recommandé à ſes prieres, il monta à cheval pour continuer ſon voyage.

Depuis ce temps-là la perſécution qu'on faiſoit au Miſſionnaire ſur le *Pranguiniſme*, c'eſt-à-dire, en l'accuſant d'être Européen, a diminué, & les Gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'eſtime pour la doctrine & la perſonne du Pere, après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs & leurs maîtres.

Le Gouverneur particulier de *Tarcolan* vint enſuite, & tous les habitans de cette ville ſuivirent ſon exemple, de ſorte que la loi de Dieu ne paroît plus avec opprobre ; au contraire, chacun s'empreſſe de l'écouter & de s'en inſtruire. Il faut cependant de la patience pour laiſſer fructifier cette divine ſemence ; car ces Idolâtres ont des obſtacles preſque inſurmontables pour le ſalut.

Le Pere Mauduit après avoir établi deux Egliſes, l'une à *Carouvepondi* & l'autre à *Eroudourgan*, ville qui n'eſt qu'à trente lieues de *Pondichéry*, vers le nord-oueſt, s'eſt appliqué à l'étude du *Grandan*, qui eſt la langue ſçavante

du pays. Pour rendre ſon miniſtere plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres, qui ſont écrits en cette langue, & paroître ſçavans dans les ſciences dont leurs Docteurs font profeſſion. Les *Brames*, qui veulent être ſeuls les dépoſitaires des ſciences, ne permettent point qu'on traduiſe les Auteurs qui en traitent, & d'ailleurs ils en ſont infiniment jaloux; perſuadés que la ſcience eſt le véritable caractere de la nobleſſe.

Le Pere de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de ſa Miſſion. Il a ſçu gagner la bienveillance du Prince de *Ponganour*, où il s'eſt établi, & de la Princeſſe ſon ayeule, qui eſt régente de ſes Etats pendant ſa minorité. Outre près de cent adultes, tous de *Caſtes* diſtinguées, qu'il a baptiſés, il compte neuf *Brames* parmi ſes Néophytes; c'eſt-à-dire, qu'il a lui ſeul en huit mois baptiſé plus de *Brames* adultes que preſque tous les Miſſionnaires de Maduré n'en ont baptiſé en dix ans. Si ces converſions continuent, comme nous avons lieu de l'eſpérer, on pourra l'appeller l'Apôtre des *Brames*, & ſi Dieu fait la grace à un grand nombre de ces nobles Sçavans d'embraſſer le Chriſtianiſme, on convertira aiſément

toutes les autres *Castes*. Ce n'est pas que de si grands succès, au commencement d'une Mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître, c'est à nous à nous conformer en tout & par-tout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos Missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espere que Notre Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos Missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prieres & celles de leurs Néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnoissance de ce pere de famille qui récompense jusques à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserois vous dire que je joins mes foibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect & de reconnoissance que moi, &c.

LETTRE

Du Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 30 Septembre 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Nous avons jusqu'à présent attendu l'arrivée des vaisseaux de France, mais quoique la saison soit déja avancée, il n'en a encore paru aucun, & nous ne sçavons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau Danois, qui est le seul qui retourne en Europe.

Notre Mission du Royaume de Carnate commence à s'établir solidement. Nous y avons présentement quatre excellens Missionnaires, dont le Pere Bouchet, qui a tant fait de conversions dans le Maduré, est Supérieur. Les trois autres sont les Peres Mauduit, de la Fontaine

& Petit. Le Pere de la Breuille s'étoit aussi consacré à travailler dans ce vaste champ ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à Pondichéry, je n'ai pas cru devoir l'exposer une seconde fois à une vie si dure & si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persécution contre le Pere Bouchet. On l'a mis en prison avec ses Catéchistes, & on l'a menacé de le brûler tout vif, & de lui faire souffrir des tourmens qui font horreur. On étoit sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, & on devoit y mettre le feu, lorsque Notre Seigneur détourna les Juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a présenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps ; mais sa douceur & son air modeste & grave sembloit retenir ses bourreaux. Quand il fut arrêté, on se saisit de sa chapelle, & de tous les petits meubles de son hermitage, & on lui enleva toutes les aumônes qu'il avoit, soit pour son entretien & celui de ses Catéchistes, soit pour la subsistance des autres Peres. Enfin, après avoir demeuré un mois en prison, où il ne prenoit

qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques Chrétiens qui avoient été les compagnons de ſes ſouffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, & il a fallu y ſuppléer comme nous avons pu. La maniere dont ce fervent Miſſionnaire s'eſt comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre ſainte Religion, les Infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer ſa patience & la joie qui étoit répandue ſur ſon viſage.

Le Pere de la Fontaine a eu auſſi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrès qu'il faiſoit, en conçurent de la jalouſie, & réſolurent de le faire chaſſer de ſon hermitage avec outrage & ignominie. Dans cette vue ils engagerent quelques Néophytes de leur *Caſte* à l'accuſer de ſe ſervir de vin au ſacrifice de la Meſſe, ce qui paſſe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts & des peines humiliantes, dont Notre Seigneur a tiré ſa gloire, la perſécution a ceſſé, & ce Pere travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la converſion des Gentils.

Le Pere Petit ne ſçachant pas encore aſſez bien la langue du pays, s'eſt retiré dans une eſpece de déſert où il demeure pour l'apprendre & pour ſe former peu à peu aux biſarres coutumes de ces peuples, & à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le Pere Mauduit eſt actuellement en priſon, d'où il m'écrit en ces termes: *J'ai été battu, baffoué & meurtri juſqu'à la mort avec mes bons Catéchiſtes; mais enfin je ſuis encore vivant & en état de rendre ſervice à Dieu, ſi mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, & je vous prie de me ſecourir.* Je vous avoue, mon Révérend Pere, que cette triſte nouvelle, m'a percé le cœur; mais ce qui me pénetre de douleur eſt de nous voir preſque dépourvus de tout, & dans une eſpece d'impoſſibilité de ſecourir ce pauvre captif pour Jeſus-Chriſt. Nous commençons à vendre nos meubles, & ce qui nous reſte d'inſtrumens de Mathématique pour ne pas manquer à nos chers Miſſionnaires dans des néceſſités ſi preſſantes.

Les Peres Quenein, Papin & Baudré ſont dans le Royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an paſſé ſur les vaiſſeaux

de

de la Royale Compagnie. Sa ſanté ne lui a pas permis d'entrer dans la Miſſion des terres, à laquelle il ſouhaitoit ardemment de ſe conſacrer.

Nous ſommes ici cinq Prêtres & deux Freres de notre Compagnie, tous fort occupés. Le Pere de la Breuille, qui eſt revenu de *Carnate*, à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, enſeigne la Philoſophie. Le Pere Dolu eſt Curé de la Paroiſſe des Malabares. Le Pere de la Lane, venu par les derniers vaiſſeaux, apprend les langues du pays, pour entrer en Miſſion l'année prochaine. Le Pere Turpin travaille très-utilement à la converſion des Gentils de cette ville, & apprend la langue latine à quelques jeunes François & Portugais, qui ſe deſtinent à l'état Eccléſiaſtique. Le Frere Moricet apprend à lire & à écrire, l'arithmétique, le pilotage & autres ſciences aux enfans, afin qu'ils puiſſent dans la ſuite gagner leur vie. Nous tâchons ſur-tout de bien élever cette jeuneſſe, & de lui inſpirer la crainte de Dieu & des ſentimens de piété. Le Seigneur a béni cette année nos travaux; car nous comptons plus de trois cens perſonnes adultes, bapti-

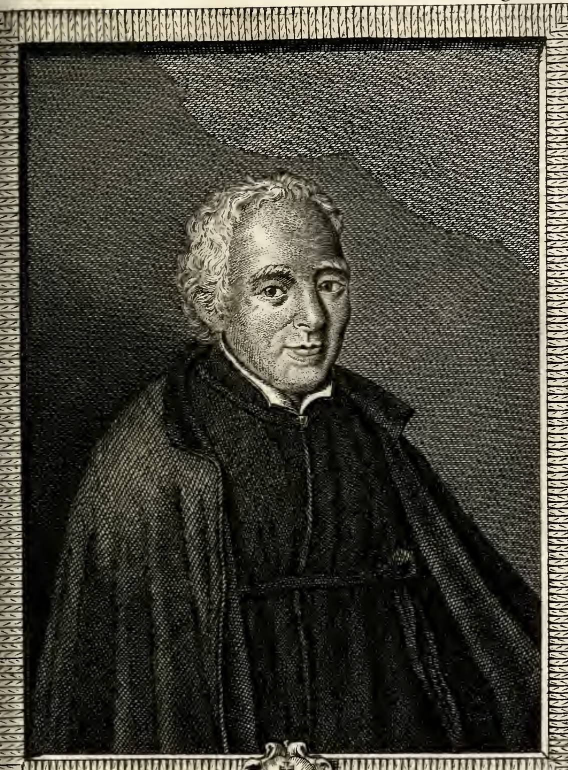
ſées dans notre Egliſe. La ville de Pondichéry s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y en avoit encore qu'environ deux mille Chrétiennes. Nous eſpérons, avec la grace de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embraſſera notre ſainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, & je puis vous aſſurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaiſſeaux François, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, & de vous aſſurer que je ſuis toujours avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere le Gobien, aux Miſſionnaires François à la Chine & aux Indes.

MES RÉVÉRENDS PERES,

Qelque ſenſibles que nous ayons été ici à la perte que nous avons faite du Révérend Pere Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de ſa mort, qui doit



LE REVEREND PERE ANTOINE VERJUS
Instituteur et premier Directeur des Missions Françoises de la Compagnie de Jesus à la Chine et aux Indes Orientales. Mort à Paris le 16 Mai 1706 âgé de 75. Ans.

Gravé par N. Ransonette Graveur Ord.e de Monsieur.

maintenant avoir été portée jusqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impressions, & peut-être encore de plus vives, puisque vous perdez en sa personne celui que vous regardiez, avec raison, comme le pere & le fondateur de vos Missions. Il l'étoit en effet: & c'est à l'établissement de cet ouvrage si nécessaire au salut des ames, qu'il a employé une bonne partie de sa vie. Il y a consacré ses soins, ses veilles, sa santé, le crédit de ses amis, toutes les pensées de son esprit, &, j'ose dire, toute la tendresse & tous les mouvemens de son cœur.

J'ai cru, mes Révérends Peres, pour ne vous pas laisser sans quelque consolation dans une si juste douleur, & pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai sçu par moi-même, & ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de sa vie & de ses vertus. Le récit que je vous en ferai sera court & simple, & ne contiendra rien qui ne soit conforme à l'exacte vérité. Mais j'espere, sa mémoire vous étant aussi chere qu'elle l'est, que vous en serez touchés, & que vous y trouverez même, quelques

fervens que vous puissiez être, de quoi vous instruire & vous édifier.

Le Pere Antoine Verjus nâquit à Paris le 24 Janvier de l'année 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, & cet assemblage de bonnes qualités, qui font toujours naître de grandes espérances, & qui attirent l'attention & les soins particuliers des parens. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veilloit d'une maniere spéciale à sa conservation; & l'on a toujours regardé, dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particuliere de Dieu, mais comme une chose qui approchoit du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenoit à la campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avoit commis pour son éducation, il monta sur un puits très profond, qui n'étoit couvert que de mauvaises planches, & se faisoit un divertissement de s'y promener comme sur une espece de theâtre, quand les deux planches du milieu lui manquerent tout à coup sous les pieds. Il étoit perdu sans ressource, si en tombant, il ne se fût pris à une des planches qui restoient encore, & où il de-

meura attaché, n'ayant, pour ſoutenir tout le poids de ſon corps ainſi ſuſpendu, que l'extrêmité de ſes doigts. Il demeura en cet état, juſqu'à ce qu'une jeune Payſanne accourût au bruit qu'elle entendit; mais comme elle n'avoit pas aſſez de force pour l'aider à ſortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, & d'appeller du monde à ſon ſecours. Alors un homme inconnu s'approcha, & l'ayant retiré ſans peine, il l'avertit d'aller ſur l'heure même à une chapelle de la ſainte Vierge, qui étoit dans le voiſinage, pour y rendre grace à Dieu de l'avoir délivré d'un péril ſi évident. Il le fit avec joie, car il avoit déja envers elle une dévotion particuliere, qu'il a conſervée juſqu'à la fin de ſes jours. Toute la bonté de ſon cœur ſe fit connoître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de la maiſon, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avoit ſauvé la vie, afin de lui procurer la récompenſe qu'il méritoit. Mais cet homme, que la Providence ſembloit n'avoir conduit là que pour le tirer de ce peril, diſparut à l'inſtant; & quelque diligence qu'on fît pour le trouver,

ou du moins pour ſçavoir qui il étoit, on n'en put jamais être inſtruit.

A l'égard de la jeune payſanne, pour reconnoître le ſervice qu'elle lui avoit rendu, il s'appliqua à l'inſtruire lui-même des Myſteres & des devoirs de la Religion, & il le fit ſi parfaitement, tout enfant qu'il étoit encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de Religieuſe chez les Hoſpitalieres de la Place Royale, où elle a donné, pendant toute ſa vie, de grands exemples des vertus propres de ſon état. Il courut dans ſa jeuneſſe, malgré l'attention de ſes parens, pluſieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une maniere ſi viſible, que le Pere Verjus, qui parloit peu de lui, avouoit quelquefois à ſes amis, qu'il ne pouvoit en rappeller le ſouvenir, ſans être pénétré de la plus vive reconnoiſſance.

Monſieur Verjus, qui comptoit pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étoient accompagnés & ſoutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuſes inclinations d'un fils qu'il aimoit tendrement. Quoique perſonne ne fût plus capable que lui de

donner à ses enfans une éducation heureuse, comme le sçavent ceux qui l'ont connu, & comme il a assez paru par les fruits solides qu'ils ont retiré de ses soins, & par la maniere dont ils se sont distingués dans la profession qu'ils ont suivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre college de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès & dans les sciences & dans la piété. Dès-lors on admiroit en lui des sentimens nobles & élevés beaucoup au-dessus de son âge; un naturel égal & sans humeur, une sagesse anticipée, un esprit vif & pénétrant, & qui ne se rebutoit pas aisément du travail, beaucoup de fermeté & de courage ; en un mot, les plus heureuses dispositions du monde à servir quelque jour utilement l'Etat dans le siecle, comme plusieurs autres de sa famille. Mais Dieu qui vouloit l'attirer à son service, lui inspira d'autres vues. Dans le temps qu'on songeoit à le retirer du college pour lui faire prendre le parti de l'épée, il se sentit fortement pressé de quitter le monde, & d'entrer dans notre Compagnie. Le Pere Petau, à qui il avoit déja confié sa conscience, fut celui qu'il

consulta sur son dessein. Ce grand homme, aussi recommandable par sa sagesse & par son éminente vertu, que par cette capacité profonde qui le rendit une des plus vives lumieres de son siecle, se fit un plaisir de l'écouter; & comme il connoissoit déja, par lui-même, & par le témoignage public, la piété constante & les talens naturels du jeune homme, après quelques entretiens particuliers, il l'assura que sa vocation venoit de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à son pere, qui en fut vivement touché, & qui mit d'abord tout en œuvre pour s'opposer au dessein de son fils; mais comme la tendresse ni l'autorité paternelle ne gagnoient rien sur un esprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaisir aux environs de Paris, pour voir s'il n'y avoit point quelque légéreté dans son dessein, & si le commerce du monde ne lui inspireroit point d'autres sentimens.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zele ardent pour la conversion des Infideles, qui a si fort éclaté dans la suite de sa vie. Il se trouva un jour chez un Gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaisir au Pere,

le Gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils : mais bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'insinua même si bien dans l'esprit du Gentilhomme, & lui parla sur la conversion des Infideles d'une maniere si pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ses aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laissa sur cela un mémoire écrit de sa main, où il l'exhortoit à donner deux mille écus au Noviciat des Jésuites, pour y élever de jeunes Missionnaires propres à aller porter les lumières de l'Evangile dans le nouveau monde. Ce mémoire se trouva dans les papiers du Gentilhomme, après sa mort avec son testament, qui étoit en effet chargé de cette aumône, & qui fut exécuté avant même que le Pere Verjus eût fait ses premiers vœux de Religion.

Cependant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avoit pris, pour faire changer de résolution à son fils, n'avoient servi qu'à le fortifier, ne voulut plus s'opposer aux desseins de la Providence, & il en fit le sacrifice à Dieu, en homme vertueux & plein de Religion.

La séparation couta cher à l'un & à

l'autre, & le Pere Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il sentit les mouvemens de la nature se réveiller dans son cœur, d'une maniere si forte, qu'il en fut ébranlé. Mais dès qu'il fut au Noviciat, il protesta à Jesus-Christ que sa croix lui tiendroit lieu, à l'avenir, de tout ce qu'il avoit eu de plus cher dans le monde. En même temps ses peines s'évanouirent, & il ne songea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venoit d'embrasser.

On ne sçauroit dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa profession. Il étoit alors dans sa dix-neuvieme année; & comme il avoit l'esprit mûr & fort avancé, il prit les choses de la piété, non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particuliérement aux vertus solides, & propres à former un homme destiné à travailler au salut des ames. La conversion du nouveau monde ayant été le principal attrait de sa vocation, c'est-là qu'il rapportoit ses prieres, ses communions, ses mortifications, & toutes les autres pratiques de la vie Religieuse; & son zele le porta dès ce temps-là à écrire à notre Pere Général pour lui demander la permission de s'y consacrer lui-même le plut-tôt qu'il se pourroit. Ce fut dans

de ſi ſaintes diſpoſitions qu'il fit ſes premiers vœux.

Après ſon noviciat, on l'envoya régenter en Bretagne. Le deſir qu'il avoit de ſe conſacrer aux Miſſions ne s'y ralentit pas, au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de pluſieurs fervents Miſſionnaires, que les Jéſuites avoient de tous côtés dans cette Province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on obſerve dans notre Compagnie, qu'il n'étoit pas encore mûr pour des emplois ſi difficiles; qu'outre les forces du corps & un âge plus avancé, il falloit acquérir beaucoup de connoiſſances, & s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devoit pas aller dans le nouveau monde pour ſe rendre ſaint, mais plutôt qu'il falloit ſe rendre ſaint, pour être en état d'aller travailler avec ſuccès à la converſion du nouveau monde.

Ainſi il ne ſongea qu'à ſe perfectionner dans ſon emploi : & les claſſes furent pour lui une eſpece d'apprentiſſage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il eſpéroit de le faire un jour dans les Miſſions, à ſouffrir, à travailler, à inſtruire & à former les autres à la vertu. A meſure qu'il enſeignoit à ſes écoliers les

voies du salut, il marchoit à grands pas dans celle de la perfection ; & comme il rapportoit tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenoit à la poésie & à l'éloquence, ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sçut si bien allier l'un avec l'autre, que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit en effet des progrès très-considérables, & il se trouvoit parmi-nous peu de personnes, qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit, & qui entendissent plus finement les belles-lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès, & il crut alors pouvoir espérer que le Pere Général écouteroit ses prieres, & qu'il lui accorderoit enfin la grace qu'il avoit si long-temps desirée. Bien des raisons cependant paroissoient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnoit sans ménagement à tout ce qu'il entreprenoit, son extrême application à l'étude lui avoit causé des maladies considérables, jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours, & de laisser les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paroissoit entiérement ruinée, & on désespéroit qu'il pût ja-

mais ſe rétablir. D'ailleurs on devoit avoir de la peine à ſe priver en France d'un homme que ſon eſprit, ſa capacité, & ſon excellent naturel rendoient propre à d'autres fonctions importantes, & qui demandoient moins de forces que les emplois de la vie apoſtolique.

Cependant ſa fermeté & ſon zele lui firent preſſer ſi fortement ſes Supérieurs, qu'il leur fit une eſpece de violence; & malgré tous les obſtacles qu'on lui oppoſa, il obtint enfin du Pere Général la permiſſion de partir. Mais Dieu ne lui inſpiroit ce grand zele que pour éprouver ſa fidélité, ou plutôt il attendoit encore plus de ſon zele, que ce qu'il lui avoit inſpiré. Il ne demandoit qu'une place parmi les Miſſionnaires; & Dieu en le deſtinant à en être le Pere & le conducteur, vouloit, en quelque maniere, qu'il les remplît toutes.

Monſieur le Comte de Crecy qui fut averti, quoiqu'un peu tard, de ſon deſſein, ne put jamais ſe réſoudre à perdre un frere qui lui étoit ſi cher. Il s'oppoſa fortement à ſon départ; & il lui fut d'autant plus aiſé d'y réuſſir, que les Médecins déclarerent que, dans la foibleſſe où ſe trouvoit alors le Pere

Verjus, il ne pouvoit pas même entreprendre le voyage, sans courir risque de sa vie. Les raisons & les prieres de Monsieur de Crecy toucherent les Supérieurs, & il fut conclu que le Pere Verjus resteroit en France. Tout ce qu'on put faire pour le consoler, fut de lui donner quelque espérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on étoit alors obligé de lui refuser.

Le Pere Verjus songea donc à rétablir sa santé. Mais comme il n'attendoit rien des remedes ordinaires, qu'il avoit si souvent & si inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que sa piété lui inspira. Il avoit une grande vénération pour la mémoire de Messire Michel le Nobletz, célebre Missionnaire de Bretagne, qui étoit mort quelques années auparavant en odeur de sainteté (1), & dont il avoit ouï parler avec admiration durant son séjour en cette Province. Il l'invoquoit souvent dans ses dévotions particulieres, & pour obtenir, par ses mérites, la guérison; il s'engagea par vœu à écrire sa vie. Cette vie, qu'il donna sous le nom de l'Abbé de Saint André, fut reçue du public avec

---

Le 5 Mai de l'année 1652.

un applaudissement général. (1) On la lut dans toutes les Communautés, & on la proposa aux Ecclésiastiques des Séminaires, comme un modele parfait pour ceux qui travaillent à la conversion des ames.

L'estime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'étoit pourtant qu'un premier essai, ne donna jamais envie au Pere Verjus de s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritoit, pourvu que le prochain en retirât un solide avantage : & ça été une des maximes qu'il a le plus constamment suivies, de travailler toujours sans aucune vue d'intérêt propre, sçachant bien que Dieu nous récompense au centuple, non-seulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'esprit des hommes. Ce travail qui devoit être, ce semble, un obstacle au rétablissement de sa santé, devint un remede à son mal, comme sa foi le lui avoit fait espérer. Il se trouva dans la suite beaucoup mieux ; & quoiqu'il ne fût point encore assez

(1) Elle fut imprimée à Paris chez François Muguet, en 1666.

fort pour exécuter ses premiers desseins, il ne désespéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au salut du prochain.

On eût bien souhaité qu'il se fût appliqué à la prédication. Il avoit pour cela des qualités qui ne se trouvent gueres réunies dans la même personne; une éloquence naturelle & pleine d'onction, une politesse qui n'avoit rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'esprit & dans l'action; une imagination qui répandoit par-tout de l'agrément & de la clarté, & sur-tout un sens droit, un discernement juste, & un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de vrai & de solide en chaque chose : mais la foiblesse de sa poitrine & un asthme continuel empêcherent toujours les Supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en consola plus aisément que ses amis, parce qu'il redoutoit ce que ce ministere a d'éclatant; mais, pour ne pas laisser languir son zèle, il résolut d'écrire sur des matieres de piété. Pour connoître ce que le Pere Verjus étoit capable de faire en ce genre-là, outre la vie de Monsieur le Nobletz, dont j'ai parlé, il ne faut que jetter les yeux sur celle de saint Francois de Borgia,

qu'il a beaucoup plus travaillée, & à laquelle il eût encore voulu mettre la derniere main sur la fin de sa vie, si ses occupations & ses incommodités lui eussent laissé quelques momens de loisir. C'est un ouvrage plein de cet esprit du Christianisme & de ces grands sentimens, qui font paroître la vertu dans tout son jour. Tout y respire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la solitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, & la douceur de la priere & de la contemplation : il est difficile de lire cette histoire avec quelque attention, sans être également touché & des grands exemples qu'on y remarque, & de la maniere vive & éloquente dont les choses sont exposées par l'auteur.

Le Pere Verjus avoit sur-tout pour écrire une facilité merveilleuse. Rien, ce me semble, ne lui coûtoit; & dès qu'il prenoit la plume, tout ce qu'il vouloit dire se présentoit d'abord à son esprit, & couloit comme de source, sans qu'il fût obligé de le chercher. Je me suis moi-même fait souvent un plaisir de lui voir écrire un grand nombre de lettres sur des affaires importantes, qui demandoient de la réflexion & de

la justesse : il les écrivoit toutes aussi vîte que si on les lui eût dictées ; & je trouvois à la fin, non-seulement qu'il n'avoit rien omis d'essentiel, ni pour le fond ni pour l'ordre, mais qu'il y avoit par-tout un agrément & un tour d'esprit, où il est difficile d'arriver, même avec beaucoup d'étude & de travail. Il y a peu de personne, en France, d'une certaine distinction, qui n'aient lu ou reçu de ses lettres, soit de celles qu'il écrivoit en son nom, soit de celles qu'il a écrites pour le Révérend Pere de la Chaise. Comme il tenoit lui-même un registre de celles particuliérement qui étoient sur des affaires importantes, le nombre qu'on en a est si prodigieux, qu'on pourroit être surpris, qu'avec ses autres occupations, il ait pu fournir à un si grand travail.

Il seroit à souhaiter, pour le public, qu'on eût conservé les lettres qu'il a écrites à feu Madame de Malnoue (1), sur différens sujets de spiritualité. Cette Princesse, si recommandable par sa pieté, par son esprit & par sa politesse, pouvoit elle-même servir de modele à tous

(1) La Princesse Marie-Eléonore de Rohan, Abbesse de Malnouë.

ceux qui se piquoient de bien écrire. Elle se connoissoit parfaitement en ces sortes d'ouvrages; & le commerce qu'elle avoit avec tout ce qu'il y avoit de plus poli & de plus spirituel, lui donnoit lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle disoit quelquefois que dans les lettres des personnes de sa connoissance qui écrivoient le mieux, il lui sembloit voir tout d'un coup ce qu'ils avoient d'esprit; mais que dans celles qu'elle recevoit du Pere Verjus, elle appercevoit, comme en éloignement & en perspective, un fond d'esprit en réserve, qui alloit incomparablement au-delà de ce qu'il en vouloit faire paroître. Elle voulut mettre à la tête de son admirable Paraphrase sur le Livre de la Sagesse une préface de la façon du Pere Verjus. Ce Pere en fit une très-courte, & en si peu de temps, qu'il sembla y affecter quelque sorte de négligence. Cependant elle parut si belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvoit se lasser de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence sans art & sans étude, valoient un livre entier.

La réputation que le Pere Verjus s'étoit acquise de bien écrire, le fit

rechercher de plusieurs personnes de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit & de ses talens ; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyoit être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent ; mais c'étoit dans une conjoncture où le devoir & l'amitié sembloient l'exiger de lui. Parmi ceux-là, on peut mettre l'Apologie de M. le Cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitoit de la paix ; plusieurs Manifestes françois & latins pour les Princes d'Allemagne, contre les prétentions de la Cour de Vienne, & quelques autres écrits de même nature qui regardoient les intérêts de la France, & qu'il fit pour soulager M. le Comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi.

Ce fut en 1672 que ce Ministre, accablé par la multitude des affaires, dont il étoit chargé, & encore plus par ses indispositions, souhaita, pour sa consolation & pour son soulagement, avoir auprès de lui le Pere Verjus, dont il

connoissoit mieux que personne l'habileté & la facilité pour le travail.

Le Pere Verjus s'acquit, dans toutes les Cours d'Allemagne, une grande réputation, non-seulement par son esprit, mais beaucoup plus encore par sa vertu & par sa droiture. On admiroit en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une modestie & des airs simples & unis, qui ont toujours fait son caractere parmi nous, & qui étoient encore plus remarquables au milieu du monde. Il se faisoit honneur de porter son habit jusques dans les palais des Princes Protestans, où le nom de Jésuite étoit le plus en horreur; & il paroissoit dans toute sa conduite un fond de piété & de religion qui le faisoit aimer & respecter de ceux dont il étoit connu.

Le premier Ministre de M. l'Electeur de Brandebourg (1), homme d'une capacité reconnue dans tout l'Empire, mais zélé Calviniste, & qui, dès son enfance, avoit pris dans les livres de ses Docteurs d'étranges impressions contre les Jésuites, disoit souvent qu'il passeroit volontiers sa vie avec lui. Ce n'est pas que le Pere le ménageât en aucune

(1) M. le Baron de Schwerin.

maniere quand il s'agissoit de religion; il lui parloit sur ce sujet avec la liberté qui convient à un Ministre de Jesus-Christ; & il employa souvent toute la force de son zèle pour lui faire sentir ses erreurs & pour l'en détacher. S'il ne réussit pas à le convertir, la considération que ce Ministre avoit pour lui fut cependant utile à la Religion. Il lui représenta combien il étoit honteux de recevoir & de récompenser, comme on faisoit en quelques Cours d'Allemagne, & sur-tout en celle de son maître, certains réfugiés de France & d'autres Royaumes Catholiques, à qui le seul esprit de libertinage avoit fait quitter leur pays & leur Religion, & il ferma par-là à plusieurs, l'asyle qu'ils cherchoient à leurs désordres. Ce n'étoit que par un esprit de zèle, & pour les ramener plus aisément dans le bon chemin, qu'il en usoit de la sorte. Lorsqu'il pouvoit les joindre & leur parler, il n'est point de mouvemens qu'il ne se donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquoit à les instruire; il les effrayoit par la crainte des jugemens de Dieu; il les gagnoit par mille bons offices; il procuroit leur réconciliation avec les Supérieurs, dont ils craignoient les châtimens & l'auto-

rité ; il tâchoit de mettre à couvert leur honneur & celui de leur Ordre, s'ils étoient Religieux : enfin il les conduisoit dans des lieux où il pouvoit espérer que leurs personnes & leur salut seroient à l'avenir en sureté. Cette espece de Mission que son zèle lui avoit inspirée jusques dans les Cours & dans les palais des Princes hérétiques, l'occupoit de telle sorte, & lui réussit si bien, qu'il sembloit que la Providence ne l'y avoit envoyé que pour faire rentrer dans l'Eglise ces esprits égarés.

Le premier Ministre du Duc d'Hanovre (1) n'eut pas moins de considération pour le Pere Verjus, qu'en avoit eu celui de Brandebourg : il servoit un Prince Catholique (2), & il avoit le malheur de suivre le parti protestant. La beauté & l'élévation de son génie, jointes à une naissance très-distinguée, lui donnoient un grand crédit en cette Cour. Mais plus il avoit de mérite, plus il étoit touché de celui du Pere Verjus. Il se déroboit souvent à ses plus importantes affaires, pour l'entre-

(1) M. de Grote.

(2) Jean Frideric, Duc d'Hanovre, mort à Ausbourg le 27 Décembre 1679.

tenir & pour diſputer avec lui. Il ſembloit qu'il cherchât la vérité; il l'écoutoit du moins avec plaiſir, quand le Pere tâchoit de la lui faire connoître. Mais ſes préjugés l'emporterent ſur ſa raiſon; & quoiqu'ébranlé, il ne put jamais ſe réſoudre à abandonner ſes ſentimens. Il avoua pourtant de bonne foi que le Pere Verjus l'avoit entiérement perſuadé que les opinions des Calviniſtes n'étoient pas ſoutenables; & que pour lui, s'il pouvoit une fois ſe déterminer à condamner celle de Luther, ce ne ſeroit jamais que pour embraſſer la Religion Catholique. Il ajoutoit auſſi que le Pere lui avoit donné une haute idée des Jéſuites, & qu'il ſe croiroit fort heureux d'en avoir toujours auprès de lui deux ou trois de ſon caractere.

Mais la Princeſſe Sophie (1), Palatine, alors Ducheſſe d'Oſnabruk, & aujourd'hui Ducheſſe Douairiere d'Hanovre, dans qui l'eſprit n'eſt pas moins diſtingué que la naiſſance, connut peut-être mieux que perſonne les excellentes

---

(1) Fille de Fridéric V, Electeur, Comte Palatin du Rhin, & Roi de Bohême, & d'Eliſabeth d'Angleterre.

qualités

qualités du Pere Verjus. Elle l'honora de son estime & de sa confiance, & lui en donna, en diverses rencontres, des marques très-particulieres. Comme elle comptoit entiérement sur sa discrétion & sa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui sur plusieurs affaires importantes qui concernoient sa maison, & qui paroissoient même devoir être avantageuses à la Religion Catholique. C'est ce qui fit que le Pere Verjus répondit d'abord avec toute l'application de son zèle à l'honneur que lui faisoit cette Princesse, & qu'il chercha à entrer dans les desseins qu'elle lui proposoit. Ils furent cependant sans effet par divers obstacles qui les arrêterent, & auxquels le desir qu'il avoit d'étendre la vraie Religion, ne lui permit pas d'être insensible.

Si le Pere Verjus s'acquit tant d'estime à la Cour des Princes Protestans de l'Empire, il est aisé de juger qu'il ne se fit pas moins estimer chez les Princes Catholiques. M. l'Electeur de Cologne (1), M. l'Evêque de Strasbourg (2), & M. le Prince Guillaume de Furstem-

(1) Maximilien-Henri, Duc de Baviere.
(2) François Egon de Furstemberg.

berg son frere, qui a été depuis Cardinal, lui donnerent toutes les marques possibles de bienveillance. Non-seulement ils lui parloient familierement de leurs affaires & de leurs intérêts, mais ils cherchoient toutes les occasions de l'obliger. Ils lui accordoient avec plaisir les graces qu'il prenoit la liberté de leur demander, & qui jamais ne le regardoient personnellement. Ils l'invitoient même à se charger librement des prieres qu'on voudroit leur faire par son canal, persuadés que ce qu'il auroit trouvé juste, mériteroit toujours leur attention.

M. l'Evêque de Munster, Bernard de Gaalen, quoiqu'accablé d'affaires, & toujours occupé d'une infinité de grands projets, & M. le Duc d'Hanovre, Catholique, qui étoit le Prince, & peut-être l'homme de l'Empire le plus sçavant dans la Religion, témoignoient souvent qu'ils ne se délassoient jamais plus agréablement qu'en sa compagnie. Ils lui trouvoient de l'érudition dans toutes les sciences, de la délicatesse pour les belles lettres, une critique fine dans les ouvrages d'esprit, & une douceur animée de je ne sçai quelle vivacité, qui réveilloit toujours la conversation; mais sur-

tout une vertu à l'épreuve, & qui ne ſe démentoit jamais : de ſorte qu'ils le faiſoient venir auprès d'eux le plus ſouvent qu'ils pouvoient, & qu'ils ne s'en ſéparoient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui ſe diſtingua davantage, par l'eſtime qu'il eut pour le Pere Verjus, fut, ſans doute, le célebre Evêque de Paderborn, alors Coadjuteur de Munſter (1). Toute l'Europe ſçait que perſonne ne ſe connoiſſoit mieux en mérite que ce grand Prince ; quelque caché qu'il pût être, il l'alloit chercher juſques dans les lieux les plus reculés, parmi les Etrangers, auſſi-bien que parmi ceux de ſa Nation ; & il croyoit ne pouvoir rendre aſſez d'honneur à ceux qui ſe diſtinguoient par quelqu'endroit. Dès qu'il connut le Pere Verjus, il ſe l'attacha par les témoignages de la plus ſincere affection, & dans le deſſein qu'il avoit de le retenir toujours auprès de ſa perſonne, il combattoit continuellement les réſiſtances de M. le Comte de Crécy, qui, de ſon côté, ne pouvoit gueres ſe paſſer de lui dans les différentes

(1) Ferdinand de Furſtemberg.

Cours d'Allemagne où le ſervice du Roi l'appelloit.

Le Pere s'attacha d'autant plus à mériter & à cultiver les bonnes graces de M. l'Evêque de Paderborn, qu'il y reconnut un grand fonds de Religion, & un deſir très-ardent d'étendre par-tout la foi catholique. Il ſçut avec quelle piété ce Prince ſi zélé avoit déja établi des Miſſions en Allemagne, il lui perſuada de répandre encore ſes libéralités juſqu'à la Chine, en donnant un fonds conſidérable pour y entretenir à perpétuité huit Miſſionnaires. Cette fondation, mes Révérends Peres, dont vous êtes parfaitement inſtruits par les relations publiques, & dont vous avez en partie recueilli les fruits, eſt également due & au zèle de cet incomparable Prélat, & au ſoin que le Pere Verjus eut de la lui inſpirer.

Comme la marque la plus ſûre d'un mérite vrai & ſolide, eſt ſans doute l'eſtime univerſelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque commerce, dans le deſſein que j'ai, mes Révérends Peres, de vous faire connoître celui du Pere Verjus, ne ſoyez pas ſurpris ſi je m'étends ſur l'idée que les perſonnes les plus qualifiées en ont eue.

La France a jugé de lui comme l'Allemagne ; & le ſentiment de ceux qui ont eu de la conſidération pour lui, lui eſt d'autant plus avantageux, qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connoître que les Etrangers.

Si le Pere Verjus avoit de la conſidération pour la perſonne de M. le Cardinal d'Eſtrées, cet illuſtre Prélat, qu'aucun autre n'a ſurpaſſé en générosité, ne manquoit auſſi aucune occaſion de marquer l'eſtime qu'il avoit pour le Pere Verjus. Il ſembloit ſouvent deſcendre de ſon rang pour venir s'entretenir familiérement avec lui ; il ſe faiſoit un plaiſir de l'obliger & de le prévenir en toute rencontre ; & comme ſi ce n'eût pas été aſſez de l'honorer de ſa protection & de ſa précieuſe amitié, il voulut abſolument lui faire accepter une penſion conſidérable, non pas tant, diſoit-il, pour pourvoir à ſes beſoins, que pour faire connoître combien il le conſidéroit. Le Pere Verjus refuſa conſtamment cette marque de ſa bienveillance, & il l'aſſura toujours, de la maniere la plus forte, qu'il ne ſe mettroit jamais hors d'état de pouvoir jurer que ſon extrême dévouement pour ſa perſonne, avoit été & feroit toute ſa vie déſintéreſſé ; mais

que pour marquer à son Eminence qu'il ne prétendoit pas se défendre de lui avoir obligation, il consentoit, quand elle auroit cinquante mille écus de rente, d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour les Missions. C'est ainsi qu'oubliant ses propres intérêts, il ne perdoit jamais de vue ceux de l'Eglise & du prochain.

Il se servit encore plus avantageusement pour ses Missions de la faveur de M. le Marquis de Louvois, & de celle de M. le Marquis de Seignelay. On vit, durant quelques années, dans ces deux Ministres, une espece d'émulation à qui donneroit au Pere Verjus plus de marques de son pouvoir & de sa protection. Ils sembloient se disputer l'un à l'autre les occasions de lui procurer des graces; & il ménagea si sagement leur bonne volonté, ou, comme il le disoit lui-même, Dieu le conduisit si heureusement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux, que ses cheres Missions profiterent toujours de la disposition favorable où ces deux grands hommes étoient à son égard.

Mais de tous ceux qui étoient alors dans le Ministere, celui qui, sans contredit, lui voulut le plus de bien, ce

fut M. le Marquis de Croissy. Ce Ministre a souvent dit qu'il ne croyoit pas avoir dans le monde un ami plus attaché & plus solide. Aussi n'avoit-il rien de caché pour lui dans ce qui regardoit ses intérêts particuliers & ceux de sa famille ; il lui communiquoit ses desseins ; il lui faisoit part de ses succès ; il déchargeoit ses peines dans son cœur, & de quelque affaire qu'il lui parlât, il trouvoit toujours dans les vues qu'il lui proposoit, comme il l'a souvent témoigné lui-même, des conseils pleins de sagesse & de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singuliere, & qui a été sçue de peu de personnes, qu'il lui donna de son estime, en le proposant au Roi pour ménager une des affaires des plus délicates & des plus importantes de l'Europe, & qui demandoit dans celui à qui on la confioit, plus de sagesse & plus de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devoit lui donner pour cela étoit déja toute dressée & subsiste encore. Elle faisoit voir jusqu'où alloit la confiance qu'on avoit en lui, puisqu'on lui remettoit la disposition de plusieurs sommes considérables, qu'il devoit employer selon les occurences. Mais un

changement inopiné, qui arriva par rapport à cette affaire, fit prendre d'autres mesures, & le tira de l'embarras où on l'avoit exposé sans le consulter. Car dans le temps qu'on jetta les yeux sur lui, & que le Roi agréa le choix que le Ministre vouloit faire, le Pere Verjus ne sçavoit rien de ce qui se ménageoit; & lorsqu'il en fut enfin instruit, il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire & le service du Roi un dévouement entier, qu'il avoit assez fait paroître en d'autres occasions, dans celle-ci néanmoins il étoit combattu par l'opposition extrême qu'il avoit pour tout ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit, où ces deux considérations le mirent, lui fit regarder l'événement qui changeoit la disposition des choses, & qui le tiroit par-là d'une fonction si opposée à ses inclinations, comme un coup heureux, & comme une épreuve sensible de la protection de Dieu sur lui, dont il ne pouvoit assez le remercier.

Il étoit si éloigné de se procurer, ou même de desirer des emplois éclatans, qu'il évitoit avec soin les occasions les plus naturelles de se produire;

& quoiqu'en différens temps de sa vie il ait eu occasion de rendre compte au Roi d'affaires très-importantes pour le bien de la Religion & pour celui de l'Etat, il l'a toujours fait par le ministere des personnes qui avoient l'honneur d'approcher Sa Majesté, sans vouloir paroître lui-même en rien. L'on lui représenta souvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'étoit, il ne pouvoit se dispenser de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandoit de temps en temps sur ses Missions, & de la protection qu'il leur accordoit ; mais la parfaite reconnoissance dont il étoit pénétré à cet égard, ne le fit jamais sortir des regles de modestie qu'il s'étoit prescrites, & ses remercimens passoient toujours par le même canal par où les graces lui venoient.

M. le Maréchal de Luxembourg (1), que sa valeur & ses victoires ont rendu si célebre dans l'Europe, avoit pour le Pere Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour personne. Quoique peut-être plus occupé de sa

(1) François-Henri de Montmorency, Duc de Piney & de Luxembourg, Pair & Maréchal de France, mort à Versailles le 4 Janvier 1695.

propre gloire & de celle de l'Etat ; que du ſoin de ſon ſalut, il conſervoit pourtant en ſon cœur des principes de religion, qui lui faiſoient eſtimer la vertu, & qui le portoient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en eſt ſouvent expliqué à ce Pere, qui ne déſeſpéroit pas de le voir un jour auſſi vif & auſſi ardent pour Dieu qu'il l'avoit été pour le monde. Mais ce fut particuliérement dans une de ces conjonctures, où il eſt ſi avantageux de trouver un homme ſage & affectionné ſur qui on puiſſe compter, qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avoit en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvoit avoir de grandes ſuites pour ſa perſonne, il voulut l'entretenir & lui ouvrir ſa conſcience. Il ſouhaita même avoir ſon avis ſur un Mémoire important qu'il préparoit, & qui devoit être préſenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la ſuite, elle a continué juſqu'à la mort ; & le Pere Verjus s'en ſervoit toujours pour lui inſpirer des ſentimens chrétiens.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous rien marquer en détail ſur la conſidération que le Révérend Pere de la Chaize avoit pour le Pere Verjus, & ſur la confiance

qu'il lui a témoignée. Vos Missions en ont trop ressenti les effets, pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connoissoit des vues droites & désintéressées, & un zèle très-ardent & plein de sagesse pour l'avancement de la Religion, il se servoit volontiers de lui dans les affaires qui pouvoient se communiquer, & particuliérement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageoit la multitude des affaires dont il étoit chargé. Il entroit aussi avec plaisir dans tous les desseins que le Pere Verjus lui proposoit pour le bien de ses cheres Missions, & les appuyoit de son crédit.

En voilà assez, mes Révérends Peres, pour vous faire connoître les sentimens qu'on avoit dans le monde pour le Pere Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auroient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, & qu'il eût enseveli avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut

toujours pour lui dans ſon Ordre. Les Généraux qui ont gouverné de ſon temps, l'ont toujours regardé comme un homme ſolide & extrêmement attaché aux véritables intérêts de ſon Corps, qu'il ne ſéparoit jamais de ceux de l'Egliſe. Ils prenoient volontiers ſes avis, ils entroient avec plaiſir dans ſes vues; ils admiroient ſon zèle & reſpectoient ſa vertu. Les Supérieurs de Paris euſſent bien ſouhaité, pour ſa conſervation, qu'il eût modéré ſon travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvoient approuver, ils donnoient des éloges continuels à ſes bonnes intentions, à ſa tendre piété, & à ſa profonde humilité. Mais quelle idée n'en avoient point les particuliers qui étoient aſſez heureux pour vivre avec lui? Ils y ont trouvé non-ſeulement un fond d'édification, mais encore une reſſource aſſurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ſes occupations, il étoit toujours prêt à les recevoir & à s'employer pour leur ſervice. Il ne ménageoit, pour les contenter, ni ſa peine, ni ſon crédit; & les Jéſuites étrangers étoient ſi convaincus de ſa généroſité, qu'ils s'adreſſoient à lui comme s'il eût été à Paris le Procureur de toutes les Provinces.

Vous jugerez par-là, mes Révérends Peres, de ce qu'il pouvoit être pour ses amis. Personne n'en a eu un plus grand nombre, & personne, peut-être, n'a mieux sçu les cultiver, & n'a plus mérité leur attachement. Il n'attendoit pas qu'ils s'ouvrissent à lui dans leurs besoins, il y pensoit le premier, & il se faisoit un plaisir de les prévenir. Quelques bons offices au reste qu'il eût rendu, il ne souffroit qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnoissance; & il disoit ordinairement que c'étoit lui faire plaisir, que de lui donner occasion d'en faire aux autres.

Il est temps, mes Révérends Peres, que je reprenne la suite de sa vie, & que je vous parle de ce qui en a fait & la plus longue & la plus douce occupation. Le Procureur des Missions du Levant étant mort, pour le remplacer, on jetta les yeux sur le Pere Verjus, & il reçut cet emploi, non-seulement comme une disposition de la providence, mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyoit avoir faite en demeurant en France. Par-là il se trouvoit continuellement occupé de ce qui étoit le plus capable de nourrir son zele; & au lieu qu'en devenant Mis-

ſionnaire, il auroit été borné à une Egliſe & à une Province ; par ce nouvel emploi, il étoit chargé de la converſion de pluſieurs Royaumes. Auſſi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord perſuadé qu'une ſanté plus forte que la ſienne étoit néceſſaire pour en remplir toutes les obligations ; & il compta moins ſur ſon courage, que ſur les ſecours de la Providence.

Ces Miſſions manquoient alors, en pluſieurs endroits, d'ouvriers faute d'un revenu ſuffiſant pour les entretenir ; & la piété des Fideles s'étant refroidie, on étoit contraint d'abandonner ſans inſtruction un grand nombre de Schiſmatiques. Mais le Pere Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Egliſes ; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établiſſemens ; il les pourvut de Miniſtres qu'il prit dans toutes nos Provinces ; & au lieu que ſes prédéceſſeurs étoient obligés de refuſer la plupart de ceux qui ſe préſentoient, il ſe plaignoit toujours de n'en pas avoir aſſez. On fut ſurpris de ſa conduite, & les Supérieurs lui demandoient ſouvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (1).

(1) Joan. chap. 6. verſ. 5.

Où trouverez-vous de quoi entretenir un si grand nombre de Missionnaires? A quoi il répondoit que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne falloit jamais appréhender que la providence nous manquât. Il ajoutoit aussi que ce n'étoit pas les aumônes qui nous donnoient de bons Missionnaires, mais que les bons Missionnaires nous procuroient infailliblement des aumônes, selon cette parole de Jesus-Christ : *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & le reste vous sera donné* (1).

Aussi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le Pere Verjus d'entreprendre une bonne œuvre ; alors il empruntoit hardiment de grosses sommes, & ne craignoit point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeoit nécessaire au salut du prochain. L'expérience qu'il avoit que Dieu ne se laissoit jamais vaincre en libéralité, animoit chaque jour sa confiance. Il écoutoit froidement les avis de ceux qui trouvoient de la témérité dans ses desseins; ou bien il leur disoit en souriant: *Arcæ meæ confidito. Comptez un peu sur mes fonds.*

(1) Matthieu, chap. 6. vers. 33.

Ce qu'il entendoit de ces fonds inépuisables du Pere de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non-seulement le ciel bénissoit d'une maniere particuliere les saintes entreprises du Pere Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageoit dans ses besoins, mais beaucoup plus encore, par la multitude d'excellens sujets qui se présentoient à lui de toutes parts. Le nombre en étoit si grand, que si on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur & au zele du Pere Verjus, nos autres Missions, & je peux dire même nos Colleges, auroient été dépeuplés. Ce n'est pas que le Pere, en les invitant à entrer dans la vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flater la nature ou la curiosité. Vous le sçavez, mes Révérends Peres, bien loin de leur cacher les croix qui se trouvent comme répandues & comme semées dans les voyes de l'Apostolat, il affectoit, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parloit que de ce qu'ils avoient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, écrivoit-il à l'un » d'eux, au Thabor que Jesus vous

» appelle, c'eſt au Calvaire, c'eſt à la » mort. Souvenez-vous, mon cher Pere, » qu'un Apôtre meurt à tout moment. » Il ne faut pas vous cacher les difficultés » à vous-mêmes ; elles ſont grandes, » & la charité ordinaire n'eſt pas aſſez » forte pour les ſurmonter. Mais la » charité de Jeſus-Chriſt qui vous » preſſe, augmentera ſans doute la vô» tre. L'exemple de vos freres vous ani» mera, & vous vous trouverez, » comme je l'eſpere de la miſéricorde » de Dieu, rempli de joie & de con» ſolation dans vos travaux ».

Il s'expliquoit à un autre en cette maniere. « Je ſuis touché, mon Révé» rend Pere, juſqu'à verſer des larmes » en liſant dans votre derniere lettre » tout ce qu'il a plu à Dieu vous inſ» pirer pour la converſion des Infi» deles. Il ne faut pas un courage moins » grand que le vôtre pour entreprendre » de ſi grandes choſes. Mais ſoyez néan» moins perſuadé que tout ce que vous » vous repréſentez dans la ferveur de » vos prieres, eſt beaucoup au-deſſous » de ce que vous éprouverez. Donnez » à votre zele autant d'étendue que vous » pourrez, la Providence vous donnera » encore des croix que vous n'avez pas

» prévues. Mais cela même vous doit
» animer. Le diſciple n'eſt pas de meil-
» leure condition que le maître, & nous
» ne mériterions pas d'être à la ſuite
» de Jeſus-Chriſt, ſi nous ne portions
» comme lui une peſante croix ».

Toutes ſes lettres & tous ſes diſcours étoient pleins de ces ſentimens ; & il ne pouvoit ſouffrir qu'en écrivant à ceux qui ſe préſentent pour les Miſſions, on parlât de certains petits adouciſſemens qu'on trouve quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il étoit au contraire perſuadé que plus une Miſſion eſt dure, fatigante, laborieuſe, plus on trouve de Jéſuites qui veulent s'y conſacrer ; & il diſoit avec eſprit qu'il en étoit d'un Apôtre comme d'un bon Général d'armée, qui dans le combat ſe porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'eſt pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvoit adoucir la vie pénible de ſes Miſſionnaires. Il les aimoit avec une tendreſſe de pere ; il compatiſſoit à toutes leurs ſouffrances ; & jamais il ne recevoit de leurs lettres ſans les mouiller de ſes larmes, ſurtout quand il y trouvoit les ſignes de leur Apoſtolat, je veux dire des croix & des afflictions.

Lorsqu'ils étoient sur le point de partir, il pourvoyoit à leurs besoins au-delà même de leurs desirs. Il employoit tout son crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des Intendans, & l'amitié des Capitaines. Il avoit par-tout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Constantinople, en Perse & dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent & des autres choses nécessaires. Enfin il se croyoit d'autant plus obligé de contribuer même à leurs commodités, qu'il les trouvoit plus ardens à souffrir tout pour Jesus-Christ.

Vous avez vous-mêmes, mes Révérends Peres, mille fois éprouvé sa charité, & vous pourriez mieux que moi dire jusqu'où alloient sur cela ses saintes inquiétudes. Quoique nous en ayons vu ici une infinité d'exemples édifians, il y en a bien d'autres qui nous ont échappé; & il faudroit vous entendre chacun en particulier, pour les connoître parfaitement.

Le Pere Verjus n'avoit pas moins d'estime que de tendresse pour ses chers Missionnaires; & il n'y en avoit aucun parmi eux, qu'il ne regardât avec respect, & dont il n'admirât la vertu &

le mérite. Si leurs voyages n'étoient pas heureux, ſi dans le compte qu'ils lui rendoient de leurs entrepriſes, il ne trouvoit pas que les progrés répondiſſent à ſes eſpérances, s'il s'élevoit quelque perſécution, il n'en rejettoit jamais la faute ſur eux : à l'entendre parler, c'étoit toujours à lui qu'il falloit s'en prendre ; & en ces occaſions il diſoit ordinairement : Je vois bien que je gâte tout, & que par mes péchés j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le ſervice du Seigneur, il eſt quelquefois arrivé que les Miſſionnaires d'un pays ſe plaignoient qu'on négligeoit leur Miſſion, pendant qu'on ſembloit ne ſonger qu'à étendre les autres : & ils écrivoient même ſur ce ſujet des lettres aſſez vives, que la vue des beſoins véritables, où ſe trouvoient les peuples dont ils étoient chargés, leur arrachoit. Le Pere Verjus loin de les condamner, louoit toujours leur zèle, il leur repréſentoit ſes raiſons, le malheur des temps, l'état peu favorable de ſes affaires ; il tâchoit ſur-tout de les bien convaincre de ſa bonne volonté, & il faiſoit tous ſes efforts pour les conſoler. Dans les temps

les plus difficiles, il ne perdoit jamais courage; & bien loin de se rebuter pour les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun faisoit naître, il se fortifioit, si je l'ose dire, à mesure qu'il se sentoit foible, & une entreprise manquée étoit pour lui une raison d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le Pere Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établissemens qui se sont faits par les Jésuites François aux Indes & à la Chine. Il en prévit les difficultés, sçachant sur-tout les différends qui étoient alors entre la Cour de Rome & celle de Portugal, au sujet des Vicaires Apostoliques & des Evêques François que la sacrée Congrégation avoit nommés, & qui avoient obtenu une pleine jurisdiction en ce pays-là, contre les priviléges que le Roi de Portugal soutenoit lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il seroit difficile, quelques mesures qu'on prît, de concilier des intérêts si différens, & de contenter en même temps les Evêques Portugais déja établis dans les Indes, & les Evêques François qui s'y établissoient de nouveau; les uns & les autres prétendans qu'on devoit absolu-

ment dépendre d'eux. Cependant comme c'étoit par les ordres exprès du Roi, que devoient partir les six premiers Jésuites, qui allerent à la Chine en qualité de Mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourroient se ménager avec les uns & les autres, & qu'on auroit même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la Couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées : & il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le Marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer, pour soutenir & pour avancer cet ouvrage, malgré les obstacles & les persécutions par où le démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, & qui, comme vous sçavez, & comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnoit la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes ; il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse & par

la mer rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire passer des Missionnaires sur ses vaisseaux, & nous devons sçavoir gré à la Compagnie Royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainsi on vit en peu de temps nos Missionnaires répandus dans les Royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tonkin & de la Chine. Ces succès devoient assurément borner le zèle du Pere Verjus, mais il assuroit qu'il ne mourroit point content, qu'il n'eût au moins établi cent Jésuites François en Orient ; & si ses souhaits n'ont pas été entéirement accomplis, il s'en est peu fallu.

On ne sçauroit assez admirer comment en si peu d'années le Pere Verjus put trouver des fonds suffisans, pour fournir à tant de nouveaux établissemens, sur-tout lorsqu'on sçait jusqu'où alloit son désintéressement, & combien il étoit éloigné de ces vues basses, où la conscience & l'honneur peuvent le moins du monde être intéressés. Il pressoit les personnes zélées, autant qu'il lui étoit possible, de contribuer à une si sainte œuvre. Il tâchoit de les y porter

par ſes diſcours, par ſes lettres, par ſes amis, & par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuſe. Mais s'il pouvoit s'appercevoir que dans les dons & les aumônes qu'on lui faiſoit, il entrât quelque autre vue que le deſir de glorifier Dieu, c'en étoit aſſez pour l'obliger à les refuſer.

Bien des gens ſeroient encore en état préſentement de rendre témoignage à la vérité, & je pourrois citer moi-même pluſieurs exemples dont j'ai eu connoiſſance, & qui en ſeroient une preuve honorable à ſa mémoire, mais je me contenterai d'en rapporter un très-édifiant, & propre à faire connoître ſon caractere.

Un pere de famille qui avoit un bien très-conſidérable, ſe trouvant au lit de la mort, & voulant ſonger à ſa conſcience, fit appeller le Pere Verjus pour ſe confeſſer. Il n'avoit aucune habitude avec lui; & ſa ſeule réputation l'avoit porté à lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avoit deſſein d'abandonner tout ſon bien à notre Compagnie. Le Pere Verjus écouta froidement la propoſition, & ſans paſſer plus avant, il voulut ſçavoir ſi le mourant ne laiſ-

ſoit

ſoit point d'enfans dans le monde. Cet homme qui paroiſſoit accablé de ſon mal, ſe réveilla alors tout d'un coup; & comme ſi la colere lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta ſi violemment contre les déréglemens de ſon fils, & il en fit un portrait ſi affreux, que le Pere Verjus jugea d'abord qu'il y avoit dans le pere plus d'animoſité que de raiſon.

Cependant pour ne pas révolter un eſprit irrité, il s'étendit en général ſur la mauvaiſe conduite des enfans, qui s'attirent ſouvent la juſte indignation de leurs parens. Il le loua enſuite de ce que, contre la coutume de quelques peres, il ne s'étoit point aveuglé ſur les défauts de ſon fils. Mais quand après un long diſcours il s'apperçut que le malade lui donnoit volontiers ſon attention: après tout, Monſieur, lui dit-il, » l'action que vous allez faire, mérite » beaucoup de réflexion : vous devez » bien-tôt paroître devant Dieu, & il » ne ſera plus temps alors de réparer » le tort que vous faites à votre fils, » ſi par hazard il ſe trouve moins cou- » pable que vous ne vous l'êtes ima- » giné. Vous ne voudriez pas mourir » chargé de la moindre injuſtice à l'é-

» gard de votre plus cruel ennemi ;
» combien plus devez-vous appréhen-
» der d'ôter injustement le bien & l'hon-
» neur à la personne du monde qui
» vous doit être la plus chere ! Je ne
» veux point croire que ce jeune homme
» soit tout-à-fait innocent, puisque vous
» l'accusez vous-même ; mais je n'ose
» aussi le juger digne d'une punition si
» sévere, jusqu'à ce qu'on lui ait donné
» le temps de justifier sa conduite. Au
» reste, Monsieur, l'aigreur, la colere
» & l'emportement ne sont pas de bon-
» nes dispositions pour se préparer à
» mourir. Faites venir votre fils, par-
» lez-lui en pere, & non pas en ennemi ;
» écoutez tranquillement ses excuses,
» & faites ensuite ce que la raison,
» l'amour paternel & la religion vous
» inspireront. Mais quelque parti que
» vous preniez après cela pour disposer
» de vos biens, jettez les yeux sur
» toute autre personne que sur les Jé-
» suites ; & pour moi quelque ardeur
» que j'aye pour l'établissement de mes
» Missions, vous pouvez compter que
» mon zèle ne servira jamais de pré-
» texte, ni à la vengeance d'un pere,
» ni à la ruine d'un fils.

Ce discours, que le Pere Verjus éten

dit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé. Le malade appella son fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta & le jugea moins criminel. De sorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut si parfaite, qu'elle fut suivie de larmes, & de mille marques d'une tendresse réciproque.

Le jeune homme, dans la suite, ne pouvoit s'exprimer assez vivement, sur les obligations qu'il reconnoissoit avoir à un homme, qui, sans le connoître, & en quelque sorte contre ses propres intérêts, lui avoit rendu un service si essentiel; & il disoit souvent que s'il lui eût été permis de révéler certains secrets de famille qu'il devoit prudemment ensevelir avec son pere, le monde connoîtroit, dans la personne du Pere Verjus, jusqu'où peut aller la sagesse, la bonté & le désintéressement d'un Confesseur.

Lorsqu'on le louoit de ce détachement, il répondoit agréablement qu'il n'y avoit que deux choses qui pouvoient enrichir ses Missions. Recevoir peu & avec discrétion, & dépenser beaucoup & avec libéralité. Ce qu'il expliquoit de cette maniere : « je suis » persuadé, disoit-il, qu'il y a certains

» biens qui appauvrissent, au lieu d'en-
» richir. Ce qui nous vient de la
» passion, de l'intérêt, de la cupidité,
» ne sert jamais à avancer la gloire de
» Dieu. J'aime mieux, pour nourrir
» tous les Ministres de l'Evangile, ce
» petit nombre de pains que Jesus-Christ
» bénit dans le désert, que toutes les
» richesses qui ne seroient ni données
» ni reçues dans un esprit de charité &
» de zèle. L'un croît toujours & se
» multiplie au-delà même de nos besoins:
» l'autre périt sans aucun fruit, ou ne
» sert qu'à une vaine ostentation. Cela
» même nous doit inspirer une grande
» foi & une sainte prodigalité : car,
» lorsqu'on dispense avec confiance à
» ses Ministres le peu qui vient de Dieu,
» & que lui-même a béni, comme les
» Apôtres faisoient aux peuples qui
» suivoient Jesus-Christ, le ciel fait
» alors des miracles en notre faveur,
» & l'abondance suit de près notre
» pauvreté ». Le Pere Verjus ne regardoit pas ces maximes comme des idées de pure spéculation, il en faisoit la regle ordinaire de sa conduite. Aussi tout sembloit naître sous sa main, dès qu'il étoit dans le besoin, & la Providence lui fournissoit à point nommé tous les secours nécessaires.

C'eſt par-là que les Miſſions dont il eut ſoin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorſqu'il en fut chargé, il avoit commencé, ſi je puis m'exprimer ainſi, à être, comme un pere de famille, borné à un petit nombre d'enfans, & il devint en peu d'années le pere de pluſieurs nations. Quelque plaiſir qu'il eût de voir les grands ſuccès que le ciel donnoit à ſes travaux, il connut bien qu'un ſeul homme ne pouvoit plus remplir un emploi qu'il avoit rendu ſi pénible. Il crut donc qu'il étoit temps de le partager, & il demanda inſtamment aux Supérieurs, pour être le compagnon de ſon zèle, une perſonne pour qui, depuis long-temps, il avoit une véritable eſtime (1). Il lui remit le ſoin de toutes les Miſſions du levant, c'eſt-à-dire, de Conſtantinople, de Grèce, de Syrie, d'Arménie & de Perſe & il ſe borna à celles des Indes Orientales & de la Chine. Mais ſon grand âge & ſes infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué conſidérablement ſes forces, il ſe crut enfin obligé de ſe décharger entiérement, & de ſe donner encore un ſecond ſuc-

(1) Le Révérend Pere Fleuriau.

ceſſeur (1) dans cette portion qu'il s'étoit réſervée.

Ce fut alors qu'étant débarraſſé de ſes occupations extérieures, il s'occupa tout entier du ſoin de ſa perfection. Il goûta ſa liberté & ſa ſolitude, non pas tant parce qu'elles lui procuroient du repos, que parce qu'elles lui donnoient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La priere, la mortification, la lecture de l'Ecriture-Sainte partagerent tout ſon temps. Il s'occupoit ſans ceſſe des penſées de la mort, & il en parloit ſi ſouvent dans ſes diſcours & dans ſes lettres, qu'il ſembloit n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidie morior.* Cette penſée lui devint encore plus familiere depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout à coup ſans connoiſſance, & avec des ſymptômes qui le menaçoient d'une mort ſubite.

Il regarda cette chûte comme un avertiſſement de ce qui devoit bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grace ſinguliere, & il ſentit de nouveaux deſirs d'être bientôt en état

---

(1) Le Révérend Pere Magnan, qui mourut à Verſailles le 15 Décembre 1705.

de s'aller unir avec Jesus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avoit fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible & humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, & il ne pouvoit l'envisager sans trouble. Ce n'étoit dans son ame qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres: une foule de pensées se succédoient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochoit, cent fois le jour, le retardement des progrès de l'Evangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avoit été de temps en temps sujet, & qui devinrent alors presque continuelles, & une fâcheuse insomnie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuerent à ces agitations de son esprit; & Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, & purifier son ame.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours, néanmoins dans son cœur, une solide confiance en la miséricorde divine; & quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme & la paix, elle avoit toute la force qui fait accepter avec soumission,

& même avec action de graces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avoit pourtant ses intervalles; & la derniere année de sa vie, il recouvra entiérement la paix. Mais comme il craignoit qu'une longue maladie ne le plongeât en son premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de semblables alarmes; & il se tenoit si sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne se séparoit jamais de ses amis, sans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet presque subitement le 16 du mois de Mai 1706, à quatre heures du matin, dans la soixante & quatorziéme année de son âge, étouffé par son asthme, dont les accès étoient devenus très-fréquens & très-violens.

Jamais mort, quelque subite qu'elle parût, ne fut moins imprévue que la sienne. Il s'y étoit préparé par l'innocence de sa vie, par la pratique constante des vertus religieuses, par de continuelles méditations sur la vanité du monde, par un travail infatigable pour avancer la gloire de Dieu, par un pressentiment intérieur qui l'obligeoit

à se tenir toujours prêt à aller paroître devant lui.

Nous avons, mes Révérends Peres, tous les sujets de croire qu'il étoit mûr pour le ciel, & que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes ames, à qui il avoit procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Pere des lumieres découvre souvent des taches dans ce qui paroît aux yeux des hommes le plus pur & le plus parfait, vous devez joindre vos prieres aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il étoit nécessaire encore, le repos à un homme, qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exemples nous laissent encore une autre obligation, & que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature l'éducation & la grace avoient réunies dans la personne du Pere Verjus, il semble qu'on ne puisse guere espérer de lui ressembler parfaitement ; il est pourtant vrai qu'il se trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé,

& toujours rempli de grands desseins ; mais qui ne regardoient jamais que la gloire de Dieu, personne ne s'abaissoit plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple & de plus commun. Comme il aimoit la retraite, il aimoit aussi la régularité ; & il gémissoit souvent de ce que ses occupations, ses voyages, ses visites & ses infirmités l'obligeoient quelquefois à se dispenser de certaines observances ; car pour la priere, la lecture des livres spirituels, l'exactitude à réciter en son temps l'office divin, à célébrer chaque jour les divins Mysteres, & à se confesser réguliérement deux fois la semaine, rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardoit les croix comme son partage, & il les aimoit comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jesus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai & content, & que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite & dans ses entretiens, il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse, un asthme succéda à cette langueur, ensuite il fut

tourmenté par des migraines violentes, enfin des fluxions ſur toutes les parties du corps, & des vapeurs très-fâcheuſes acheverent de ruiner ſa ſanté. Il ne goûtoit aucuns des plaiſirs innocens que les perſonnes mêmes les plus ſpirituelles ſe permettent quelquefois; & ſi quelque choſe étoit capable de lui donner de la joie, c'étoit de penſer que ſes infirmités lui tiendroient peut-être lieu de purgatoire. C'eſt ainſi qu'il s'expliquoit dans ſes plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, ſelon notre coutume, un peu de relâche dans la converſation, il ſe retiroit ordinairement en ſa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormoit très-peu, & étoit ſouvent obligé de paſſer une partie de la nuit ſans ſe coucher.

Il recevoit ſur-tout avec plaiſir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non-ſeulement il fuyoit avec ſoin tout ce qui auroit eu parmi nous quelque air de ſingularité, mais dans les choſes mêmes les plus communes il ſe négligeoit juſqu'à paroître quelquefois choquer la bienſéance. Pour les préſens qu'on lui vouloit faire, il les refuſoit conſtamment, & diſoit même ordinairement, pour ſe défendre

de les recevoir, qu'il n'en connoissoit pas l'usage. M. de Crécy, son frere, plus attentif qu'un autre à ses besoins, lui envoya un jour une table commode pour écrire, dont il jugea que le Religieux le plus austere pouvoit sans peine se servir. Le Pere la trouva trop propre, & M. le Comte de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autrefois il le pria d'accepter un fauteuil de maroquin tout uni, parce qu'il sçut qu'il passoit la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille, il le refusa avec la même fermeté que le reste; & comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit: *Ce sont-là*, dit-il en riant, *les armes de Saül qui ne sont pas bonnes pour David.* En effet, il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois; & de peur de le chagriner, on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avoient éprouvé sur ce point sa délicatesse, lui envoyerent, sans se nommer, diverses choses qui pouvoient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement; mais on sçut que l'usage qu'il en faisoit, étoit de les envoyer à l'Hôpital; & il arrêta bientôt par-là le cours de ces libéralités.

Il ſemble qu'il eût perdu le goût, tant il étoit indifférent pour tout ce qu'on lui préſentoit à manger. Il commençoit ſans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, ſelon que le haſard le déterminoit. Jamais il ne s'eſt plaint de la qualité des viandes; & il ne trouvoit rien de mauvais, parce qu'il croyoit que tout étoit bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très-ſenſible au froid, il eut bien de la peine à ſouffrir qu'on lui fît du feu dans ſa chambre; & pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du Pere Général, qui en fut ſollicité par une perſonne de la premiere diſtinction. Encore en uſa-t-il ſi modérément, qu'il ſembloit plutôt en faire pour obéir que pour ſe chauffer. Et lorſque ſes amis lui repréſentoient qu'il n'étoit pas de la bienſéance de paroître faire uſage de ces ſortes d'épargnes, ſur-tout lorſque des Cardinaux, des Evêques & d'autres perſonnes d'un rang diſtingué lui faiſoient l'honneur de le viſiter dans ſa chambre, il diſoit qu'au contraire un peu d'avarice ne ſied pas mal à un Religieux; que les Grands du monde n'ignorent pas entiérement les engagemens de notre pauvreté; & que quand ils ont aſſez d'humilité pour deſcendre juſqu'à nous, ils

doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignoit à cette parfaite mortification une ſincere humilité. Malgré l'eſtime univerſelle où il étoit, il avoit de très-bas ſentimens de lui-même, & ces ſentimens paroiſſoient dans la maniere dont il s'exprimoit, lorſqu'il étoit obligé de parler de lui. Il n'aimoit ni les louanges ni la flatterie ; & il eût voulu paroître n'avoir part à rien, ſi ce n'eſt, comme je l'ai déja marqué, pour ſe donner le blâme de tout ce qui tournoit mal. Il traitoit les autres au contraire, avec des manieres pleines d'eſtime & de reſpect, & trouvoit toujours lieu de leur dire des choſes obligeantes.

Le mépris qu'il faiſoit de l'approbation & des louanges des hommes ſur ce qui le regardoit perſonnellement, ne l'empêchoit pas d'être vif, lorſqu'il s'agiſſoit de la réputation de ſes amis, ou de l'honneur de ſes Miſſions. Son zèle s'allumoit alors, & le rendoit ardent à les défendre ; mais c'étoit toujours d'une maniere qui ne lui faiſoit rien perdre de ſa douceur naturelle, & en gardant les regles les plus exactes de la charité chrétienne ; car il avoit ſur ce point une

extrême délicateſſe de conſcience, & il n'eſt point de moyen dont il ne ſe ſervît pour éviter toutes les conteſtations qui pouvoient altérer cette vertu. Si cependant, malgré les précautions qu'il pouvoit prendre, on attaquoit injuſtement des perſonnes dont il devoit ſoutenir l'honneur & les intérêts, il n'épargnoit auſſi ni ſes ſoins ni ſon travail, pour faire en ſorte que le public fût inſtruit de la vérité, & rendît enfin juſtice au mérite. C'eſt lui, comme vous ſçavez, qui engagea un de nos meilleurs Ecrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques hérétiques avoient voulu noircir les nouveaux Chrétiens de l'Orient, en décriant le zèle de ceux qui avoient travaillé à leur converſion. C'eſt auſſi particuliérement à ſa priere, que, dans les dernieres diſputes ſur les cérémonies Chinoiſes, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres ſe ſont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être ſenſible à tout ce qui ſe paſſa dans cette affaire ; & ſi on pouvoit vous inſtruire en détail de la maniere dont il s'y comporta, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſon éloge.

Afin de conſerver encore plus longtemps la mémoire d'un homme qui vous

doit être ſi cher, on a fait graver ſon portrait. Les traits, qui en ſont aſſez bien pris, vous retraceront aiſément l'air de ſon viſage; mais ils ne pourront vous bien repréſenter la pénétration & la vivacité de ſon eſprit, beaucoup moins encore toute la bonté de ſon cœur & les autres qualités de ſon ame, qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu, que le Pere Verjus étoit un bon ami, un parfaitement honnête homme, & un très-ſaint Religieux. Je ſuis avec tout le reſpect poſſible, &c.

Fin du dixieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE *du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus, Supérieur de la Mission de Maduré, le 10 Février 1693, aux Peres de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission ; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Pere Jean de Brito.* Page 1

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 1.

LETTRE *du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette, de la même Compagnie.* 36

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 1.

LETTRE *du même, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 54

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 5, pag. 1.

LETTRE *du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 135

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 30.

LETTRE *du Pere Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 144

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 1, p. 45.

LETTRE *du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 150

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 55.

LETTRE *du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 153

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 6, pag. 108.

LETTRE *du Pere Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Directeur des Missions Françoises de la Chine & des Indes Orientales, de la même Compagnie.* 231

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, page 61.

ROUTE *qu'il faut tenir pour passer les Détroits de* Malaque *& de* Gobernadour. 235

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 111.

LETTRE *du Pere Mauduit, Missionnaire*

de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 241

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, pag. 1.

RELATION d'un voyage que le Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, a fait à l'ouest du Royaume de Carnate, en 1701. 251

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, pag. 17.

LETTRE du Pere Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans. 284

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 217.

LETTRE du Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 288

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 168.

LETTRE du Pere Tachard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy. 319

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, p. 229.

Lettre du Révérend Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 333

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 5, p. 239.

Lettre du Pere le Gobien, aux Missionnaires François de la Chine & des Indes. 338

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 8, p. 1.

Fin de la Table du dixieme volume.





